

SPIRITUS

Dossier

Radicalité évangélique et dynamique missionnaire

Actualité missionnaire

Au soir d'une vie missionnaire

Voyages inter-Églises

*Propos de jeunes : Luxembourg - Allemagne
- Afrique...*

Chroniques

L'héritage de l'histoire

Religions au Japon

N° 176

Septembre 2004

Édito

Actualité missionnaire

- Marie-Claude Échallier
Vers une autre rive 297
Relecture d'une vie missionnaire.
- Monique Matton
Les voyages inter-Églises 302
L'aventure de la rencontre au risque du changement.
- Michel Sledzinski
S'ouvrir aux autres... 308
Sur les pas de Charles de Foucauld.
- Mariette, Arlette, Elke, Oyon Abeng
Partir, pourquoi ? 312
Des jeunes en formation répondent à la question :
pourquoi partir en mission aujourd'hui ?

Dossier: Radicalité évangélique et dynamique missionnaire

- Maurice Pivot
Mission en réciprocité 321
L'intelligence de la mission aujourd'hui cherche à se construire autour
d'un nouveau paradigme : la réciprocité. Comment en est-on arrivé là ?
Quelle est l'importance théologique de ce concept ? L'Église en mis-
sion veut ouvrir de nouveaux espaces où la radicalité de la rencontre
de l'autre puisse être vécue.

Michaël Mac Cabe

Missionnaires de demain 332

La mission est avant tout la « Missio Dei », la présence de Dieu et son activité dans le monde ; les missionnaires recherchent et discernent les traces de l'Esprit partout à l'œuvre. La proclamation, le dialogue, l'inculturation sont parmi les défis qu'ils doivent relever avec un regard véritablement contemplatif.

Jacques Vermeylen

**Rencontrer autrui, se découvrir soi-même,
aller vers les autres** 344

Les rencontres de Jésus ont certainement bouleversé bien des hommes et des femmes, mais l'ont également transformé lui-même. Au cœur de la mission opèrent nécessairement des relations humaines vraies et chaleureuses.

Raymond Rossignol

De nouveaux missionnaires pour l'Asie 356

La mission est avant tout l'œuvre de Dieu, qui ne « passe pas la main » aux hommes, mais qui appelle des missionnaires sans prestige ni pouvoir à participer à la nouvelle et riche étape de la mission en Asie.

Gilles Pagès

Le missionnaire sera-t-il un ange qui transpire ? 364

Le missionnaire pourrait-il devenir, ou enfin redevenir, messager de la « Bonne Nouvelle », passeur, « mêleur » et enchanteur ? Le missionnaire n'est pas volatil mais un ange qui transpire, fait, défait, qui désire et qui voyage, qui se fortifie, qui habite un lieu, là... où sont les autres, pour leur dire : « Tu me manques ! »

Paul Bony

Le Christ, frère des hommes 371

Jésus n'est "le" guide qu'en étant le frère. La présente analyse de deux passages de l'épître aux Hébreux nous ouvre des pistes pour vivre radicalement « en compagnons du Christ », compatissants et dignes de confiance. Connaissant leur faiblesse et leur besoin de salut, transformés par l'action et par la passion, ils pourront s'engager « pour l'homme », à l'instar du Fils.

Jean Yves Baziou

La leçon des départs missionnaires 381

Dès l'origine, la dissémination de l'Évangile a exigé l'établissement de relations et d'échanges. Elle suppose de la communauté "apostolique", pèlerinante, passante, envoyée, la capacité de rencontrer l'autre. Au cœur de la démarche, l'acte de partir.

Pierre Lefebvre

Pour aller plus loin 392

Croniques

L'héritage de la mission dans la réflexion théologique **399**

Le religieux dans la vie du Japon **403**

Revue des livres

Publications émanant des Instituts **411**

Recensions **412**

Édito

Aux Ordres religieux qui s'interrogeaient entre 1971-1975 sur la « crise des vocations », le théologien allemand Jean-Baptiste Metz adressa cette réponse: « La crise que connaissent les Ordres religieux n'est qu'accessoirement une crise du recrutement. Elle apparaît avant tout comme une crise de leur fonction, due à la perte de tâches ecclésiales très importantes, spécifiques et, en un certain sens, impossibles à assumer ailleurs. [...] [Les Ordres religieux] sont pour l'Église dans son ensemble des correctifs, une sorte de "thérapie de choc du Saint Esprit". Ils invoquent la radicalité de l'Évangile dans une Église qui court le danger d'une adaptation excessive. En ce sens, ils sont, au sein de l'Église, la forme institutionnalisée d'un souvenir dangereux ("Un temps pour les Ordres religieux?" Cerf, 1981, p. 71). » Avec toute la prudence et les adaptations nécessaires, ne pourrait-on pas appliquer ces propos à la crise que traversent les Instituts missionnaires en Europe? Ne serait-elle pas due en partie à la perte par leurs responsables et leurs membres de la radicalité évangélique dans la pratique de la mission à eux confiée?

Le geste missionnaire dit quelque chose de ce que l'Église est profondément: un peuple en marche, en procès, en itinérance, disséminé sur tous les continents, en attente de l'autre, du Tout Autre qui vient.

Certes, tous les baptisés sont appelés à être missionnaires, pourtant quelques-uns sont appelés à une radicalité toute particulière dans la manière de s'acquitter de cette mission. Mais alors, où situer cette radicalité? Dans la distance géographique entre lieu d'origine et terrain de mission? Ou dans l'extrême des conditions de vie endurées? Ou dans le fait de s'engager à vie,

de se consacrer à la toute première évangélisation des peuples lointains? Toutes ces dimensions sont bien présentes dans la vocation missionnaire.

Mais il nous a semblé que la radicalité spécifique se situait de plus en plus dans la rencontre de l'autre. Le missionnaire est celui qui ne cesse d'aller à la rencontre de l'autre et de se laisser rencontrer par lui. Il en va d'un enjeu essentiel pour l'Église : apprendre à entendre Dieu chez les peuples et dans les cultures où Il parle des langues que nous ne comprenons pas encore (J.Y.Baziou, Spiritus, N° 170, p. 52).

Les différents articles de ce dossier explorent cette conviction : « mission en réciprocité », « rencontres avec Jésus » qui transforment ses interlocuteurs et le changent lui aussi, nouvelles tâches, nouveaux modes d'être missionnaires et nouvelles manières de s'y préparer. Il ne s'agit certes pas d'une promenade touristique mais d'une exigeante réponse aux défis actuels.

Formation, contemplation, sortie de soi. Plus que jamais il faut se quitter, partir, s'ouvrir. Vaste programme, qui appellera sans doute des réflexions complémentaires dans un prochain dossier, surtout si vous êtes nombreux à nous envoyer vos réactions et à nous partager vos suggestions.

Spiritus

Actualité missionnaire



Vers une autre rive....

Claude-Marie Échallier

Missionnaire de N.D. des Apôtres, Sœur Claude-Marie Échallier a collaboré à la rédaction de *Spiritus* pendant 10 ans. Après des années d'enseignement et de catéchèse en Égypte, au Liban et à Lyon, elle a travaillé à Rome aux archives du Père Augustin Planque, fondateur de l'Institut et réside actuellement à la maison de Ste Foy-lès-Lyon.

À suivre les Évangiles, combien de fois ne se trouve-t-on pas invité à passer sur l'autre rive ? Lac de Tibériade ou mer de la Galilée des nations, lieu de vie de ces pêcheurs que Jésus a tant aimés, quel que soit le nom que l'on donne à cet espace marin balayé par les vents, il reste le symbole des premières sorties de la Mission du Christ.

Que d'allers et retours sur ce lac ! Que de va-et-vient sur ces rives ! Nomadisme du Missionnaire ? Il est vrai que, depuis le jour où le Seigneur Jésus a lancé à Simon, à Philippe et à leurs compagnons, ces mots qui les ont marqués comme du feu - et tant d'autres à leur suite - : « Toi, si tu le veux, viens donc et suis-moi », c'en est fini de leur tranquillité. Tout laisser et partir, entrer avec le Fils dans l'éternel mouvement de Dieu, ramer sans fin vers l'autre bord, sachant aussi qu'on quittera bientôt Capharnaüm pour débarquer à Bethsaïde ou Magadala, en s'exposant à coup sûr aux tempêtes qui ne manqueront pas de se lever encore sur le lac... Telle est bien la Mission du Seigneur.

Départs et continuel recommencements, en quête d'horizons nouveaux et de rencontres imprévues...

Mission du Fils en Palestine, celle des Douze dont les débuts sont si magnifiquement décrits dans les Actes des Apôtres, mission de l'Église, encore inachevée... Et nous là-dedans... ? et moi-même ?...

Hier, c'est-à-dire dans le siècle qui déjà nous précède, partir en mission c'était à la lettre s'embarquer pour une vraie traversée en haute mer, pleine d'aventures parfois, vers l'inconnu d'un continent nouveau. On avait la joie de réaliser un beau rêve, de découvrir à coup sûr – et c'était lors de ma première arrivée en Égypte – la chaleur de l'hospitalité orientale et les merveilles des monuments millénaires. S'y mêlait pourtant la crainte de se perdre dans un monde tellement différent, étrange peut-être...

Mais hier et aujourd'hui encore, comme au temps des bords du Jourdain, la mission c'était d'abord, et c'est toujours, à condition que le Seigneur soit bien du voyage, le grand désir d'être avec Lui. Et, à cause de Lui, de se faire « Bonne Nouvelle » pour les frères et les sœurs qu'on va rencontrer et dont beaucoup ignorent son nom.

Voilà donc pour nous, les missionnaires, pour moi, un but bien défini. Mais il comporte aussi une sorte de mode d'emploi, manière d'agir et façon d'être, dont les normes ont été bien établies par Celui qui est en tout le modèle, Jésus le Fils, serviteur, toujours à l'écoute, prévenant, attentif, doux et humble... Pas de mission possible, c'est vrai, sans la mise en actes des Béatitudes.

Pourtant, ce modèle-là, d'une relation qui ne veut pas en rester à la surface du vécu de chacun, est particulièrement difficile à suivre, dérangent, décapant même... Sûre de ma foi, de la sincérité que j'apporte à ma démarche, ai-je toujours mesuré à quel point celui ou celle qui étaient en face de moi, élève, étudiante, professeurs, parents ou gens de passage appuyaient leur vie et les objectifs qu'ils poursuivaient sur des convictions tout autres que les miennes ? Par exemple, en certains cas : sur les traditions d'une Église non catholique ou d'un rite non romain, sur les coutumes de familles de type patriarcal ou sur

la fidélité aux sourates du Coran, redites dans la prière de chaque jour...

En revivant parfois les grands moments de ma première mission et de celles qui l'ont suivie, me conduisant dans des lieux autres, avec des activités tout aussi passionnantes et exigeantes même, je n'ai pas envie de me demander quels en ont été les résultats, heureux ou négatifs. Dieu seul connaît nos ombres et nos lumières... Mais le plus fort, le plus solide de ces années-là, et rien ne pourrait, me semble-t-il, le déformer ou l'effacer, c'est, tout autant que le long tissu de connaissances nouvelles et d'amitiés durables, la leçon de vie que j'en ai reçue.

On parle de mission dépassée, et l'on en a décrié, avec de justes motifs, les positions « de surplomb », les exigences de pouvoir, plus ou moins copiées sur le comportement des colons du temps. Alors, en ce début de millénaire, on oppose aux abus de jadis la recherche d'une nouvelle évangélisation qui tienne compte des problèmes les plus brûlants de la société, celle d'une proposition de la foi plus adaptée aux modes de vie des familles et spécialement des jeunes générations. Ainsi, la Bible est écrite en un langage qu'on voudrait plus accessible, plus proche du vocabulaire tellement manipulé, trituré même, depuis quelques décennies... Multiplication des échanges, rapidité des moyens de communication, mondialisation, autant de voies récemment ouvertes que la mission ne peut pas ignorer.

Je voudrais aller plus loin dans ma réflexion et finalement la résumer en quelques points qui mettent un peu de clarté sur mon horizon d'aujourd'hui :

- * C'est la primauté de l'absolu de Dieu qui reste au fondement de ma foi, comme à celui de la création de l'univers, qui découvre chaque jour à mes regards et à mon désir de comprendre, un peu plus de son étendue et de sa complexité...; alors que Dieu, origine de l'homme et du monde, se révèle tellement le Tout Autre, qu'il échappe sans cesse à notre désir insatiable d'entrer dans son mystère...

- * Mais le Christ est venu nous en donner la clé. Dans son message et dans ses œuvres, il n'est qu'un mot : l'amour, l'immense amour de Dieu qui nous entoure et nous appelle à le rejoindre... Pourtant, nous ne pourrions l'atteindre que chacun avec les autres, tous ensemble, en frères et sœurs qui cherchent à se connaître et à s'aimer, à créer partout, comme des oasis, des lieux de fraternité.

- * Je pense que ce qui m'a frappée dans ma vie missionnaire, ce que j'ai le plus admiré chez nombre de mes sœurs, en essayant de le vivre moi-même, ce sont les liens très forts qui se resserraient au fil des jours, au sein même d'obstacles sérieux, avec des personnes, des petits groupes, des pays rencontrés, si différents et pourtant si proches, dans le respect et la solidité de l'estime réciproque et de l'amitié. « Je me suis fait tout à tous » disait saint Paul. Et le Père Planque, notre Fondateur, parlant des Africains, disait : « C'est pour eux que vous êtes là-bas. » Une sorte de convivialité chaleureuse qui est essentielle à la mission.

- * Beau et facile à exprimer, ce parcours de vie n'a cependant rien d'une route unie et bien tracée. Les trous, les ornières s'y succèdent, les chutes aussi. C'est un rude exercice de prendre continuellement du recul par rapport à soi-même, à ses habitudes, ses préférences, ses idées, en acceptant celles des autres, leur faire grande la place en renonçant à la sienne ou aux responsabilités que l'on exerçait. Certes, il ne s'agit pas de remettre en question l'essentiel de sa foi, au contraire, c'est plutôt le temps de la mettre en œuvre et de s'appuyer, dans les événements quotidiens, sur la force de Dieu et de son Esprit. Le grain de blé en terre, le serviteur inutile, le prophète qui veut diminuer pour que l'autre grandisse, autant de points de repère qui aident à souligner à quel point la vie, la naissance, l'enfantement de toute œuvre – et donc la mission – supposent d'étapes de souffrance, de changements, d'échecs aussi... Telle est la manière d'agir de « Celui qui ne cesse de faire toutes choses nouvelles ».

- * Pour résumer, je voudrais dire en terminant que la mis-

sion, je ne l'ai jamais vécue comme un métier, encore moins comme un ensemble de techniques qui se succèdent pour être toujours plus performantes et adaptées à la connaissance d'un peuple ou à une action apostolique en voie de transformation. La mission, j'ai essayé de la vivre comme un risque à courir pour Dieu, un appel à la croissance dans l'amour, avec Lui et avec un nouveau peuple de frères et de sœurs.

Ce qui me paraît important désormais, en ces années où j'ai atteint le terme de mes « traversées » et quel que soit mon riva-ge actuel, c'est de pouvoir me retrouver sans cesse comme vivant au cœur du monde, en essayant de battre à son rythme, faisant miens ses espoirs et ses joies, ses deuils et ses peines, le poids de ses guerres, de ses conflits et de ses efforts pour la paix. C'est encore, modestement, fraternellement, partager autant que je le peux, les richesses, les expériences et les joies recueillies jadis dans les pays où Dieu m'a fait la grâce de travailler, pour accomplir avec Lui, un peu de ce qui est le pourquoi de l'Incarnation.

Sœur Claude-Marie Échallier
7, rue Marcel Achard
69110 Sainte Foy-lès-Lyon

Les voyages inter-Églises **pour un surcroît de vie**

Monique Matton

Monique Matton, sœur de l'Éducation Chrétienne, en mission d'éducation et d'animation pastorale des jeunes depuis 1968, successivement au Bénin et au Pérou. Puis en inter-congrégation avec les sœurs de Notre Dame des Apôtres, en Argentine et au Burkina Faso. Aujourd'hui au service des OPM-CM (Œuvres Pontificales Missionnaires et Coopération Missionnaire), en France, responsable du service « échanges entre Églises ».

Depuis plusieurs années, nous expérimentons aux OPM-CM une manière de « voyager autrement », pour favoriser les « échanges entre Églises », en vue d'une plus grande communion. Nous proposons une démarche :

- * choisir de partir
- * vivre le partage entre nous
- * découvrir les expériences vécues par d'autres
- * devenir témoins des chemins nouveaux suscités par l'Esprit dans le monde.

Ce type de voyage est préparé des deux côtés : il s'agit « d'habiller les cœurs » à la rencontre. D'un côté les préparatifs du voyage et la prise de connaissance d'un dossier de présentation détaillée du pays à découvrir et l'histoire de l'Église locale.

Dans le pays destinataire, le circuit est « pensé » par l'Église qui accueille ; la participation des différents responsables locaux

pour la visite des lieux, les rencontres avec les populations, les célébrations et échanges sont programmés par ceux qui connaissent les réalités du pays. Ils ont à cœur de nous faire visiter aussi les sites touristiques dont ils sont fiers.

Choisir de partir

Partir avec la peur de l'inconnu et le désir de mieux connaître l'autre différent de moi, parce que je choisis ce type de voyage, non seulement pour voir d'autres lieux dans le meilleur confort, mais pour répondre à l'appel intérieur, pour *Vivre une Rencontre*.

La différence entre un voyage touristique et un voyage de ce type se situe précisément dans cette volonté d'aller à la rencontre de l'autre, en acceptant de se laisser toucher intérieurement, pour faire, ensemble, un bout de chemin.

Vivre le partage entre nous

Nous sommes une délégation de l'Église de France, venue de tous les coins de l'hexagone pour visiter une Église sœur. Cette délégation doit vivre « la communauté ». Dès notre arrivée sur les lieux, nous faisons connaissance entre nous, et ce voyage sera un partage du vécu, une mise en commun de nos découvertes, de nos questions. Progressivement partage de prière matin et soir, autour de la Parole et de l'Eucharistie. Et c'est vrai que tout au long du séjour des liens se tissent et la joie en jaillit. Une grande souplesse du groupe est demandée pour s'adapter aux situations imprévisibles et pour privilégier « l'échange entre Églises ».

Découvrir les expériences vécues par d'autres

- * *Écouter* ce que l'Église dit d'elle-même, son histoire, sa réalité quotidienne, la façon dont elle cherche à régler les difficultés (sida, pauvreté etc.)
- * *Voir* l'organisation des paroisses, des communautés de base, assister aux rencontres des chrétiens dans le quartier et se laisser imbiber par la prière simple, le partage de vie,

en lien avec la Parole de Dieu qui a été lue. Être témoin de Paroles d'Évangile vécues sous nos yeux. Cette immersion nous atteint en profondeur, fait bouger en nous notre façon de vivre le christianisme, et la Foi profonde vécue par des gens simples provoque en nous un appel à la conversion.

- * *Écouter* en visitant les séminaires, les orphelinats, les écoles, les dispensaires, les villages et entrer en dialogue avec ceux et celles qui sont affrontés au quotidien à la dure réalité de la pauvreté.
- * *Écouter* comment est vécu l'œcuménisme chez eux, ou les relations avec l'islam et les musulmans dans les quartiers.
- * *Écouter* la prudence des petits pas d'inculturation dans les liturgies pour respecter la culture des ethnies vivant sur les paroisses.
- * *Écouter* les témoignages de réconciliation, les réponses d'une Église aux besoins des gens, ce qu'elle met en œuvre pour incarner le message de l'Évangile.

Cette écoute pour un dialogue vrai nous interpelle dans notre vie chrétienne et fait jaillir l'action de grâce pour ce que l'Esprit fait dans cette Église.

Découvrir la Vie de cette Église, sa jeunesse, son sens de la célébration et de la fête (la spontanéité de la danse). Sentir avec elle la Joie débordante et la vivre par contagion, cela devient un appel à la conversion pour rendre plus joyeuses nos messes dominicales. Et nous recevons une leçon d'espérance.

Vivre l'accueil chaleureux, la gratuité dans le don du temps, ces chrétiens nous apprennent « la relation », car la vie est une question de relation. Ils prennent le temps de la relation avec Dieu et avec les autres. Une grande humanité se dégage dans la gratuité, le rire, la vie proche de la nature, les bénédictions. Tout cela interpelle et bouscule notre mentalité d'Européens pressés, efficaces, c'est alors que nous découvrons que les pauvres ont beaucoup à nous apprendre et qu'ils ont des richesses à nous partager. Notre regard change dans ce vivre avec eux sur le terrain. Être accueilli, c'est recevoir d'eux, avec cette abondance, le « tout » qu'ils savent donner même si demain, ils n'auront rien.

C'est bien un chemin d'Évangile qu'il nous faut parcourir.

Partager avec les communautés qui nous reçoivent et les responsables qui nous accueillent, comment nous vivons notre foi dans notre milieu européen. Qui nous sommes, ce que nous faisons pour faire advenir le Royaume autour de nous, les difficultés et les beautés de l'Église de France. Ce partage nous stimule pour un meilleur engagement, bien que nous en mesurons mieux les limites et les richesses.

Notre voyage nous fait communier à la vie des populations, à leur souffrance. Nous expérimentons une grande joie en découvrant des projets soutenus par les OPM-CM ou d'autres Églises européennes qui atteignent leur but ; les réalisations sur le terrain, bien gérées par des missionnaires ou des autochtones, nous encouragent pour continuer l'animation missionnaire dans nos diocèses.

Aller voir sur place, vivre avec les populations, les missionnaires, les Églises locales, nous aide à mieux comprendre la catholicité de l'Église.

Le voyage « échange entre Églises » est le meilleur moyen de stimuler l'esprit missionnaire de nos paroisses. Aller voir ailleurs ouvre des perspectives, relativise nos problèmes, fait basculer nos schémas devant des jeunes Églises qui sont devenues adultes.

Nous devenons des témoins à notre retour

Cette aventure de la Rencontre au risque du changement nous remplit de Joie, car nous avons rencontré la Vie, la lutte pour la vie, une force de vie extraordinaire, reçue dans les témoignages des missionnaires, des jeunes, des populations ici ou là. Nos cœurs sont pleins de visages, de lieux qui nous ont émus. Et nous avons besoin de raconter ce que l'Esprit Saint fait dans cette Église-sœur. Ainsi les participants se proposent aux radios locales pour raconter, ils écrivent des articles dans les journaux diocésains ou paroissiaux. Ils parlent de cette Église aux différentes rencontres missionnaires organisées dans les diocèses. Et surtout cette Église est devenue très proche de nous. Dans

notre prière, elle est présente, comme un lien invisible qui nous relie à elle.

Le voyage en Roumanie en 2003 a eu une suite pour la semaine de l'unité : certains ont fait venir un prêtre roumain orthodoxe dans leur paroisse. D'autres ont fait expliquer l'orthodoxie dans leur séminaire par les orthodoxes eux-mêmes. Des jeunes partent cet été 2004 pour travailler dans un orphelinat pendant un mois en Roumanie.

Cet échange est vital pour notre vieux continent. L'ouverture aux autres Églises nous revitalise, nous dynamise et nous remplit d'espérance. L'accueil et la visite entre Églises-sœurs sont indispensables pour vivre la communion. Nous sommes interpellés dans notre vie de foi et de prière, sur notre amour de la Parole de Dieu, et sur la place qu'elle tient dans nos vies. Une foule de questions montent en nous au cours du voyage sur nos manières d'aider, sur les mécanismes internationaux, sur la politique, sur la mondialisation, sur le poids de la dette, sur notre engagement.

L'expérience d'autres Églises est pour nous une richesse et une lumière. Aujourd'hui, plus que jamais, les agents pastoraux, les laïcs engagés, les responsables en tout genre cherchent des chemins nouveaux pour l'annonce de l'Évangile ; nous avons le devoir de regarder ce qui se fait ailleurs, sur d'autres continents pour y découvrir comment on y vit en Église, comment s'invente la mission là-bas. Nous avons à accepter de recevoir des autres les richesses qu'ils peuvent nous donner.

Tous les chrétiens peuvent participer à ce genre de voyage. Nous proposons, à ceux qui le veulent, d'essayer de voyager « autrement » avec nous. Nous avons à donner et à recevoir la vie les uns des autres. En ce temps de mondialisation, nous sommes tous invités à voir si notre chemin d'Évangile rejoint toujours l'Universel à travers le particulier. Et ces voyages sont un moyen pour se réinterroger sans cesse sur notre manière d'être missionnaire ici et là-bas.

Les films, la télévision et les revues donnent beaucoup d'informations. Mais rien ne vaut une visite sur place, le sourire rayonnant d'un enfant, malgré son aspect dépenaillé, comme le visage ravagé d'une malade du sida.

Dans beaucoup d'endroits, on recherche de nouvelles méthodes d'animation missionnaire. Sommes-nous prêts à relever le défi que sont ces visites, telles que je viens de les vivre avec 20 Français et Françaises? Si nous accueillons avec joie des prêtres d'Afrique et d'ailleurs dans nos paroisses, c'est peut-être à notre tour d'aller les voir chez eux pour la joie de la rencontre entre frères et sœurs, rien que cela. Et croyez-moi, vous en reviendrez transformés.

Quelques phrases entendues lors du dernier voyage en Zambie

- « J'ai déjà voyagé dans ma vie, mais c'est la première fois que j'ai eu tant d'explications et que j'ai rencontré tant de gens du pays. »
- « Ce voyage vaut toutes les retraites spirituelles! Je suis remué de tout ce que j'ai entendu! »
- « La disponibilité des uns et des autres m'a ébloui! »
- « Être au milieu d'eux et avec eux, au-delà de la langue, on se comprenait, on sentait qu'ils étaient heureux que nous soyons là. Ils vivent le: "Tu as du prix à mes yeux"! »
- « Ici, c'est une Église visible! C'est une évangélisation intégrale! »

Du Père Gilles Mathorel en Zambie: « Il est clair que de tels voyages sont possibles et sont un bon moyen d'animation missionnaire pour favoriser la rencontre inter-Églises et la connaissance mutuelle. Là où elles vivent, toutes ces personnes venues en Zambie resteront des points de référence sur l'Universalité de l'Église et le partage entre chrétiens. »

Monique Matton
5, rue Monsieur
75007 Paris

S'ouvrir aux autres...

Michel Sledzinski

Michel Sledzinski est un séminariste polonais de la Société du Verbe Divin.

La Mission veut dire abandonner son petit monde égoïste, et s'ouvrir aux autres, frères et sœurs, afin de les rencontrer, découvrir, aimer, et leur montrer le sens de la vie (H. Camara).

J'écris ce texte timidement et avec une certaine hésitation, car je me rends compte que le « candidat missionnaire » que je suis ne peut partager ni son expérience missionnaire, ni la sagesse de sa vie; je ne puis que partager une certaine idée, une certaine intuition... Il faut que je le souligne: ma vision de la mission relève de ce que je vis aujourd'hui, ici et maintenant en tant que séminariste, avec la sensibilité propre à cette étape de ma vie. Cependant aucune réflexion n'est *suspendue dans l'air*, la mienne non plus, elle est appuyée par le vécu des autres, par l'enseignement et l'histoire de l'Église. Je me sens particulièrement interpellé par la personne de Charles de Foucauld (1858-1916). Il n'était pas un missionnaire dans le sens habituel du terme, mais il a été et il demeure toujours un témoin authentique de Dieu, son envoyé, le signe de son amour: tout ce qui signifie « être missionnaire ».

Un homme, tout simplement

Le siècle dernier, bien qu'il ait connu une crise de la mission chrétienne jusqu'à mettre en question son sens, a élaboré une spiritualité et des méthodes missionnaires qui s'enracinent dans l'Évangile lui-même. Le modèle d'un « missionnaire-sauveur », qui apporte aux païens sous-développés la vraie foi, et de même une civilisation européenne inséparable du christianisme de l'époque, a été abandonné. Parmi des précurseurs d'une nouvelle vision de la mission je situe volontiers Charles de Foucauld. Sa vie quotidienne en Afrique était apparemment très ordinaire; il vivait et travaillait comme tout le monde. Cependant, le fait que lui, aristocrate et Européen, ait abandonné la vie commode et facile, et ait choisi la vie pauvre et ordinaire, était déjà extraordinaire. Une caractéristique essentielle de sa vie – à part la vie mystique – consistait à aller vers les autres, rencontrer et écouter l'homme, toujours prêt à servir, à se sacrifier. Les Touaregs, parmi lesquels de Foucauld a vécu dans le Sahara, gardent toujours le souvenir d'un homme juste.

En étudiant la biographie de Charles de Foucauld, j'en tire une leçon: un missionnaire doit être un homme, tout simplement. Il ne faut pas qu'il soit à tout prix un enseignant, un prédicateur, mais qu'il soit *primus inter pares*. Un missionnaire n'est jamais quelqu'un au-dessus... En fait, un missionnaire vient toujours de *quelque part*, il apporte sa foi, il est marqué par sa culture, il partage sa foi. Mais, en même temps, un missionnaire c'est quelqu'un qui cherche, qui apprend à vivre et à croire davantage. Par conséquent, un missionnaire doit être ouvert au partenariat et au dialogue, capable d'écouter et d'entendre; il doit devenir, en quelque sorte, disciple de celui à qui il voudrait montrer le Christ. Il doit abandonner son petit monde égoïste...

En fait, c'est le missionnaire qui a besoin de la mission, c'est sa foi qui désire évangéliser. La vocation missionnaire obéit à une drôle de mathématique: en donnant nous recevons, en partageant sincèrement avec les autres, nous gagnons. Être missionnaire, il me semble, c'est tout d'abord être humain et faire grandir son humanité.

L'œuvre de Dieu

Des gens comme Charles de Foucauld nous font comprendre que la mission est une œuvre de Dieu et non pas le résultat de notre activité; c'est l'Esprit qui est à l'origine de la mission, comme le dit la formule théologique bien connue... Le Frère Charles de Jésus (Foucauld) était un homme de prière, de contemplation, et en même temps un modèle de charité, d'ouverture aux autres. Sa vie, et sa règle spirituelle qu'il a transmise à ses disciples, peuvent se résumer comme la *contemplation dans le monde*: prière, action, confiance en Dieu et en l'homme.

L'essentiel de la mission au nom de Jésus n'est pas une activité caritative... Mais plutôt le témoignage porté au Dieu-amour, Dieu qui rend notre engagement possible. Servir l'homme c'est d'abord se laisser aimer par Dieu-amour, et ensuite *abandonner son petit monde égoïste et s'ouvrir aux autres, frères et sœurs, afin de les rencontrer, découvrir, aimer et leur montrer le sens de la vie* - comme l'a dit Camara. Finalement, l'amour du prochain ne consiste-t-il pas à aider quelqu'un à découvrir Dieu-amour? Un missionnaire, c'est d'abord un homme de foi, un homme habité par la vie spirituelle (sans laquelle il serait seulement un agent d'une organisation caritative).

Il faut cependant admettre que parfois - c'était le cas de Charles de Foucauld - la prédication missionnaire est inefficace, elle ne se traduit pas par le nombre de baptisés ou par une pastorale florissante... Qui connaît la volonté de Dieu? Et si notre prédication et notre témoignage devaient - selon la volonté de Dieu - aider les autres à vivre dans leur propre religion? Il se peut que notre engagement missionnaire suscite un « changement intraduisible » par les statistiques ecclésiastiques. Le projet missionnaire ne peut pas être programmé pour obtenir un résultat précis. Il faut faire de la mission avec confiance, cela suffit.

L'idéal dont je parle est difficile, je m'en rends compte; comment donc s'acquitter de cette tâche? Qui peut être missionnaire? C'est un devoir de chaque baptisé, de tous les chrétiens, de tous ceux qui appartiennent à l'Église. La vocation missionnaire est à accomplir toujours et partout. Cependant je

suis convaincu qu'il existe des personnes qui possèdent un charisme missionnaire particulier; la responsabilité missionnaire particulière repose sur eux; je crois que l'Esprit les conduit. C'est mon espoir pour la mission, pour mon engagement.

Être missionnaire, à mon avis, c'est devenir pleinement humain et conduire les autres à cette plénitude, plénitude qui se gagne quand on approche Dieu. Je vais terminer ma petite réflexion en citant, encore une fois, les mots de Charles de Foucauld: « *On fait du bien ni par ce que l'on dit, ni par ce que l'on fait, mais par ce que l'on est, dans la mesure où Jésus vit en nous.* »

Michel Sledzinski
séminariste, étudiant en théologie
à Pieniezno (Pologne)

Partir, pourquoi ?

Des jeunes en formation répondent à la question : Pourquoi partir en mission *ad extra* aujourd'hui ?

Saisie par une rencontre personnelle avec le Christ, vécue au sein de l'Église universelle et par des rencontres multiples avec des femmes, des hommes de différentes cultures, de divers pays, j'ai senti monter en moi le désir et la passion pour une mission hors des frontières de mon pays, le Luxembourg. Ces rencontres ont développé en moi la curiosité, le goût d'aller plus loin, ont favorisé l'ouverture face à l'inconnu.

L'expérience et la profondeur de ces rencontres m'ont poussée vers une réponse personnelle qui a pris corps dans un choix de vie marqué par la radicalité évangélique, la radicalité du don de soi dans une vie consacrée au sein d'un Institut missionnaire. Ce choix trouve son expression dans le désir de quitter les sentiers battus, de risquer une vie pour le Royaume de Dieu, à la suite du Christ, tout en vivant une grande proximité avec les hommes et les femmes d'aujourd'hui.

Partir aujourd'hui comme missionnaire *ad extra* trouve sens dans la certitude que le Seigneur est à l'origine de cet appel. La radicalité du choix de vie implique, pour moi, un engagement à vie dans un Institut Missionnaire. Ce choix se nourrit de la rencontre quotidienne avec le Seigneur, source de tout engagement. C'est en lui que je puise la force d'aimer pour vivre toute rencontre humaine à un certain niveau de profondeur.

La radicalité du choix de vie pour une mission hors frontière doit s'exprimer, avant tout, par le témoignage d'une vie vécue en cohérence avec ce que je suis et ce que je crois. C'est un témoignage habité par Celui pour qui je vis. Ce témoignage s'accompagne du service rendu auprès des gens vers qui je suis envoyée. Servir est une forme de l'amour qui oblige à sortir de soi-même pour s'ouvrir aux autres, elle est créatrice et libératrice, elle accepte la réalité, elle n'essaie pas de convaincre ou de convertir l'autre. Cette forme de l'amour permet de découvrir les richesses de chaque culture, de chaque religion, pour être ensemble « chercheurs de Dieu ».

Le fait de partir *ad extra* me lance sans cesse le défi de me laisser bousculer dans mes conceptions, m'oblige à vivre toutes les formes de différence comme un chemin de croissance humaine et spirituelle des deux partenaires. La capacité d'adaptation, la flexibilité dans la vie de tous les jours et la bonne curiosité sont indispensables pour connaître et aimer ce qui m'est si étrange au premier regard.

La connaissance, l'enracinement dans une autre culture, le respect de l'autre dans son altérité, tout cela se construit dans le dialogue. Un dialogue humble qui accepte d'abord de recevoir de l'autre qui m'accueille, avant de donner et de partager ce qui me fait vivre. La vérité de la rencontre est source de vie et d'équilibre. C'est un chemin qui demande du temps, de la patience, de la confiance. Ce temps de l'appropriation mutuel, vécu dans l'écoute, est très important: il permet, quand l'heure est venue, d'annoncer la nouveauté de l'Évangile dans le respect et la liberté de chaque être humain.

Pour vivre cette mission *ad extra*, je voudrais sans cesse me laisser imbiber par l'Esprit Saint, afin de rester en éveil, de garder une foi vivante en Celui qui n'est qu'Amour. J'aimerais ne jamais m'arrêter de sortir de moi pour aller toujours à la rencontre des hommes et des femmes afin de tendre vers une relation de communion, sur notre route commune de « chercheurs de Dieu ». Cette quête de bonheur et de vie, car Dieu est bonheur et vie, me donne la joie et le courage de partir au large vers d'autres horizons. Je crois et je fais l'expérience que chaque être humain, quelle que soit sa race ou la couleur de sa

peau, est une image de Dieu, qu'il révèle à toute l'humanité la beauté de Dieu. Je crois que cette vision, ouverte à l'universel, est une richesse particulière de la vie consacrée, vouée à la mission *ad extra*.

Mariette Gries, nda
Allée de l'Aurore
69005 LYON

« Quitter », partir en mission a pour moi un sens fondamental du fait que c'est pour le Christ; c'est Lui qui m'appelle à quitter, à partir en Mission, c'est Lui qui m'envoie.

Je ne quitte pas parce que je veux quitter, je ne pars pas en mission en mon propre nom, mais (je quitte, je pars) parce que je suis envoyée. « *Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi, je les ai envoyés dans le monde* » Jn 17,18. « *Allez donc, de toutes les nations faites des disciples* » Mt 28,19.

* Être missionnaire pour moi, c'est vivre en tant qu'adulte l'engagement de mon baptême ; c'est être témoin ; c'est être un envoyé de Dieu.

* C'est aller au-delà des races, des peuples, des cultures, des langues... pour que le projet de Dieu se réalise (le salut des âmes, le salut de tout homme). Autrement dit, être missionnaire, c'est ne pas avoir de frontière.

Ce qui m'aide à être missionnaire dans ma formation ?

- ✓ d'abord le pays où je suis envoyée pour poursuivre une formation religieuse.
- ✓ la formation elle-même, c'est-à-dire tout ce que je reçois en cette étape, dont le but est de faire de moi une missionnaire spiritaine.
- ✓ mes formatrices, ma communauté avec ses différentes nationalités.

- ✓ la possibilité qui m'a été donnée de recevoir des cours à l'extérieur de ma communauté avec des jeunes d'autres congrégations, qui, selon leur charisme veulent suivre et servir le même Maître de la moisson.

Oyom Abeng, cssp
Yaoundé

Le sens de quitter mon pays a deux points liés à mon appel missionnaire. À 23 ans j'ai quitté Friburg, ma ville natale pour la première fois pour passer 3 ans en Afrique comme laïque missionnaire. En Allemagne on appelle ce projet « Maz », « missionnaire temporaire ». Pendant ma préparation organisée par des Spiritains, Spiritaines et Soeurs du Précieux sang, j'ai réfléchi sur ma motivation de vivre, prier et travailler avec une congrégation pour un temps. Mon but à cette époque était d'ouvrir mon horizon dans une direction inconnue. Quitter ma famille, des amis, des activités quotidiennes pour vivre autre chose, rendre service dans mon métier d'infirmière, enrichir ma vie en apprenant avec les autres qui vont m'accueillir. Construire une relation « qui porte des fruits » avec un peuple. Découvrir une autre culture, une autre façon de faire. Aujourd'hui, dans mon cheminement pour répondre à l'appel que je sens en moi, quitter a encore un sens. Quitter – laisser derrière plus nettement le monde où j'ai vécu, où j'ai mes racines pour partir en mission. Suivre l'appel de Dieu, recevoir une tâche ou un service à rendre. Rester ouverte à ce que Dieu me demande. Je ne pars plus parce que je voudrais faire quelque chose par ma propre volonté, mais plutôt parce que Dieu m'appelle à faire sa volonté.

Être missionnaire aujourd'hui c'est pour moi, être témoin du Christ. Vivre avec des personnes d'une autre culture, partager ma vie avec des gens qui parlent une autre langue, prier et partager ma foi en ouverture, en étant attentive dans l'écoute, dans l'apprentissage, trouver Dieu dans les multiples visages que je rencontre. L'important dans ma formation est de vivre d'abord en paix avec moi-même Découvrir qui je suis et savoir d'où je viens, ma façon de réagir et de parler. Une grande aide

pour moi c'est l'accueil chaleureux en Afrique pour construire ensemble un avenir heureux.

Elke, cssp
31 ans

Partir en mission, c'est d'abord pour moi répondre à un appel, celui de Dieu à Abraham: « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père pour le pays que je t'indiquerai, je ferai de toi un grand peuple... » (Gn12, 1), ou celui du Christ à ses disciples: « Allez, voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. N'emportez pas... » (Lc10, 3) ou encore l'invitation du Christ ressuscité à Pierre: « Suis-moi » (Jn 21, 19).

Au travers de ces trois citations, le départ en mission s'annonce pour moi comme une mise en route dont l'élan est donné par un Autre. Il s'agit de laisser agir sa Parole en moi: « Quitte », « Suis-moi », pour qu'elle donne ses fruits de libération. C'est en devenant progressivement libre de toutes attaches humaines et matérielles: « N'emportez pas » (Lc10, 3), que le Seigneur me fait entrer sur un chemin de pauvreté où ma volonté propre diminue pour que grandisse la sienne. C'est une invitation à entrer par la première porte des Béatitudes: « Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, le Royaume des Cieux est à eux. » Oui, le Seigneur m'invite au bonheur, pas un bonheur à la manière du monde mais celui qui persiste jusque dans la persécution vécue à cause de lui.

De même dans l'Annonciation, l'ange Gabriel propose une mission à Marie qui débute par une invitation à la joie: « Réjouis-toi, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi. » Moi aussi, je suis appelée à découvrir l'essentiel: « Le Seigneur est avec moi » ici ou ailleurs et à m'en réjouir.

Mais la mission ne s'arrête pas là, elle est invitation à la rencontre. C'est aller vers Dieu, vers soi, vers les autres dans une attitude d'offrande dans la foi et l'humilité, « comme des agneaux au milieu des loups » pour annoncer au monde la vérité de la paix, de la joie et de la charité. Il s'agit de se laisser toujours davantage façonner et habiter par Dieu dans ma vie

simple de tous les jours. C'est en devenant son œuvre que j'annoncerai alors Celui qui est le Chemin, la Vérité et la Vie. En le laissant prendre possession de tout mon être, il fera alors de moi un artisan de paix qui propose la douceur face à la violence et ainsi un prophète qui, par sa vie, transparente à sa présence, annoncera comme Jean Baptiste: « Voici l'Agneau de Dieu » (Jn 1, 29). Partir en mission, c'est avec la force de l'Esprit et à la suite du Christ devenir, pour nos frères et sœurs en humanité, chemin vers le Père.

Arlette Parriel, fmm
34, avenue Reille
75014 Paris

Pour moi, cela a un fondement et prend sens dans la personne du Christ qui a fait le bien là où il passait.

« *Quitter* », « *partir en mission* », cela suppose marcher à la suite du Christ.

C'est aller au-delà de nos petites frontières en partageant l'expérience spirituelle faite avec le Christ.

Pour moi être missionnaire, c'est aller à la rencontre de l'autre quelle que soit sa nation, sa couleur.

C'est une découverte quotidienne du visage du Christ à travers le pauvre, le malade, l'abandonné.

C'est aussi apprendre à me connaître moi-même afin de mieux m'intégrer, de mieux m'intéresser à ce que vivent les autres, ceux auxquels je suis envoyée. « *Allez, je vous envoie* ».

Novice africaine cssp
Yaoundé

Dossier



Mission en réciprocité

Maurice Pivot

Maurice Pivot est prêtre de St Sulpice et professeur de théologie fondamentale. Il est l'auteur de l'ouvrage *Un nouveau souffle pour la mission*. Il travaille depuis des années avec les Églises d'Algérie, du Maroc, du Bénin et de la République Démocratique du Congo. Il est actuellement rédacteur en chef de la revue *Mission de l'Église*.

Où en sommes-nous d'une intelligence de la mission qui prenne en compte la relation à l'autre comme structurante ? Depuis le jour où, dans *Ecclesiam suam*, Paul VI a fait du dialogue une des trois dimensions constitutives du mystère de l'Église, un long chemin a été parcouru, à l'intérieur du cadre qu'avait tracé cette lettre. Cet article n'est pas le lieu où ce parcours sera repris ; ce travail a déjà été fait. Il veut bien plutôt rendre compte de la manière dont cette réflexion se noue aujourd'hui, dans une nouvelle étape de la recherche. Nous pouvons la définir comme l'exploration de l'idée de « mission en réciprocité ». Dans un premier temps, nous rendrons compte de la mise en place progressive du paradigme de l'idée de mission : comment est-on arrivé à cette idée de mission en réciprocité ? Dans un deuxième temps, la « mission en réciprocité » sera travaillée théologiquement. Un troisième temps nous orientera vers des implications de pratique ecclésiale.

1. Vers un paradigme de « mission en réciprocité »

Selon quel modèle, dans quel cadre d'ensemble, sur quel horizon penser la mission? C'est avec D. Bosch, théologien sud-africain, que nous a été proposé un renversement de perspective interprété en termes géographiques: la mission n'a plus à être pensée à partir d'un mouvement allant de l'Europe et de ses Églises vers le reste du monde, mais à partir d'un échange entre Églises¹. Le changement de paradigme a été affiné par R. Schreiter² à partir du changement de contexte de la mission: non plus la colonisation et son mouvement de l'Europe vers le reste du monde, mais la globalisation et son monde en réseaux. Aujourd'hui, le changement de paradigme s'affine et s'approfondit. Qu'est-ce qui provoque cette transformation, et en quoi consiste-t-elle? Nous cherchons à le préciser tout d'abord à partir de nouvelles interprétations de la résistance à l'Évangile dans l'univers, puis à partir d'une importance nouvelle donnée à la réciprocité dans l'œuvre missionnaire.

- I - *Interprétation des résistances à l'Évangile*

Aujourd'hui, c'est bien souvent à partir de l'histoire de l'évangélisation en Asie que s'est posée sous un nouveau jour la question de l'interprétation des résistances: résistances extrêmement fortes de ces très anciennes sagesse et traditions qui sont mises en avant, résistance de la société japonaise, résistance de la sagesse chinoise, résistance des traditions hindoues à l'Évangile. Sur cela s'est greffée une missiologie qui s'interrogeait d'abord à partir d'un essai d'analyse portant sur les modes d'évangélisation; comment comparer la méthode missionnaire de Ricci et celle des missionnaires qui s'opposent à lui dans la querelle des rites? Comment comparer la mission jésuite et la mission M.E.P. au Vietnam? etc., études suggestives et fructueuses. Aujourd'hui, une nouvelle étape semble s'amorcer, qui n'annule pas la précédente: chercher à comprendre la mission moins à partir de l'acteur que du récepteur. À ce jour, un des ouvrages les plus remarquables écrits en ce

¹. D. Bosch, *Dynamique de la mission chrétienne*, Karthala, 1995.

². cf. *Sedos*, octobre 2001.

sens est celui de Nicolas Standaert, qui propose en même temps des analyses précises et une sorte de méthodologie : « *L'autre* » dans la mission – *Leçons à partir de la Chine* (Ed. Lessius 2003). Ce livre cherche à se placer non plus dans la perspective du projet missionnaire (et ici en particulier dans la perspective du projet de Ricci) mais au point de vue de « l'autre » chinois qui force la stratégie missionnaire à se transformer. « Les décisions significatives (dans la mission) échappèrent souvent au contrôle des jésuites ». En partant de la cohérence d'une sagesse chinoise, le livre manifeste les limites de l'adaptation missionnaire à la culture chinoise (par exemple, l'incapacité de la mission jésuite à saisir la cohérence du système éducatif chinois). C'est ainsi à partir de l'autre, saisi dans sa cohérence, qu'apparaissent les limites de l'annonce de l'Évangile liée à une tradition culturelle. C'est dans la même perspective que se situe Roland Jacques dans son livre « *Des nations à évangéliser – genèse de la mission catholique par l'Extrême-Orient* » (Cerf 2003). Ce livre se donne comme champ d'analyse le droit canonique accompagnant l'œuvre missionnaire. La conclusion qui nous donne le fruit du travail a comme titre « *Le point de vue de l'autre* » et cherche à interpréter « le relatif insuccès, en Asie, d'initiatives missionnaires européennes ». Il le fait, lui aussi, à partir de cette perspective qui part de « l'autre » et ne cherche pas seulement à dépasser les difficultés de la rencontre par l'adaptation de méthode de catéchèse ou par l'inculturation de la foi : c'est à une véritable confrontation avec « l'autre », intégré dans un système culturel et sapientiel extrêmement fort dans sa cohérence que la mission est appelée, ce que suggèrent les travaux des évêques d'Asie³. En filigrane, l'auteur suggère la recherche d'un droit canonique s'inscrivant dans cette culture, liée à une ecclésiologie profondément renouvelée : cela seul permettra à l'Église de ne pas rester comme un corps étranger en Asie.

Parler de « résistances » à l'Évangile ne signifie pas que l'Évangile, dans sa nouveauté, ne puisse être accueilli dans ces régions : c'est une chose que l'accueil de l'Évangile dans sa nouveauté, accueil qui suscite des conversions réelles et profondes depuis des siècles, qui suscite le témoignage des martyrs ; c'est

³. Cf. le travail de la F.A.B.C. au-delà de l'exhortation apostolique *Ecclesia in Asia*.

une autre chose que ce lent dialogue qui est appelé à s'instaurer à partir de ce premier accueil, dialogue sur lequel nous aurons à revenir.

- II - Importance donnée à la réciprocité dans la mission

Cette importance est apparue tout d'abord à partir de constats négatifs, en particulier dans le cadre de l'évangélisation de l'Amérique latine. Parmi les premières élaborations d'une théologie de la libération, la réflexion théologique d'Enrique Düssel, peu reprise par la suite, avait interrogé cette évangélisation à partir du point de vue suivant: « L'évangélisation ne part donc pas de la puissance d'une totalité dominatrice, mais elle prend sa source chez autrui, dans le pauvre, dans l'Indien, dans le nègre... en Dieu qui a voulu se révéler à travers ceux qui sont exposés aux intempéries, en dehors du système⁴ ». L'analyse portait alors sur une pensée européenne qui, prenant son point de départ dans le « je pense » cartésien et la totalisation hégélienne, ne pouvait pas donner sa place à l'autre. Dans cette même perspective, un linguiste, T. Todorov, analysait l'écroulement des empires du Mexique provoqué par l'arrivée des colons missionnaires espagnols sous le titre *La conquête de l'autre*.

Ce qui, aujourd'hui, ouvre une perspective positive, c'est la mise en relief progressive de la relation réciproque, qui prépare déjà l'idée qu'un lieu essentiel de la mission est la transformation dynamique de cette réciprocité dans la relation. L'Amérique latine ne peut se concevoir sans son rapport à l'autre qu'est pour elle l'Occident; d'où l'importance de ce rapport: sera-t-il un rapport de conquête ou un rapport de réciprocité, et d'une réciprocité qui ne peut partir que des pauvres et de ce que les pauvres accueillent de l'Évangile? La relation à l'Afrique pose, elle aussi, la question de l'échange: l'Afrique renvoie à l'Occident une mauvaise image de lui-même (le lien entre la violence interne à l'Occident et la violence que cet

⁴. Enrique Düssel, *Les luttes de la libération bousculent la théologie*, Cerf, 1975.

Occident exporte dans l'esclavage); l'Occident renvoie à l'Afrique une mauvaise image d'elle-même faite de sa faiblesse face aux évolutions de la modernité. Comment l'évangélisation peut-elle se faire dans la transformation de cet échange: que chacun permette à l'autre de retrouver sa dignité et à chacun de trouver sa vocation propre dans l'humanité d'aujourd'hui⁵. Plus radicalement, toutes ces confrontations renvoient à une intelligence de la nouvelle évangélisation en Europe: qu'elle tienne compte de cet « autre » interne à l'Occident. Cet autre, c'est l'autre de la violence inscrite dans la conscience européenne qui a culminé dans la première guerre mondiale et dans ses conséquences (la « bête immonde »); et c'est l'autre de cette mystérieuse alchimie dans laquelle s'est construite l'Europe, alchimie qui témoigne à sa manière que le Christ a réconcilié les juifs et les païens par la Croix, en tuant la haine; c'est de là que l'Évangile se fait en Europe ouverture d'un espace où grecs et barbares, antiquité et modernité, et peut-être un jour hommes et femmes pourront se rencontrer ou se rencontrent déjà.

Sous-jacente à ces recherches théologiques, il y a l'expérience ecclésiale de ce que nous avons besoin les uns des autres pour prendre de la distance par rapport à tout ce qui, dans nos cultures, emprisonne ou réduit la foi, y compris dans des traditions culturelles et sociales fortement imprégnées par la foi chrétienne. Nous avons besoin les uns des autres, Africains et Européens ou Africains et Latino-américains... pour reconnaître nos blessures sans en être écrasés ou pour reconnaître et mettre en œuvre nos ressources et notre vocation propre dans l'humanité.

- III - Enjeux liés aux migrations

Il y a là un autre lieu théologique, l'expérience ecclésiale vécue en lien avec les migrations. Celles-ci sont souvent liées à des structures de péché: elles sont provoquées par des dysfonctionnements des sociétés et les mettent en lumière. Cependant, au

⁵. Cf. le travail des « intellectuels communautaires » au Bénin, en particulier E. Ade et B. Adoukonou, in: *Mélanges offerts au Cardinal Gantin*, pp. 237-270.

cœur même de cette réalité, un autre questionnement nous vient de loin : notre père dans la foi n'était-il pas un « araméen errant », Abram devenu Abraham dans sa migration ? « L'immigration, défis et richesses », c'est là ce qui anime le travail des institutions ecclésiales autour des migrations : l'ensemble des messages de Jean-Paul II pour les Journées mondiales des Migrants et des Réfugiés témoigne de cette recherche des défis et richesses de cette réalité. La réflexion qui se greffe sur cette expérience⁶ ouvre ainsi à d'autres dimensions de la réciprocité. « Étranger, moi-même », c'est la réflexion de Paul Ricoeur indiquant le chemin qui va de la rencontre de l'étranger à la découverte de ce qui en soi est étrangeté et ouverture sur le mystère.

De ces lieux théologiques, il ressort que la réciprocité liée à la mission n'est pas seulement un lieu extérieur à la mission. Il y a une véritable qualification missionnaire de cette réciprocité. Le paradigme missionnaire de la rencontre de Pierre et de Corneille dans les Actes des Apôtres (10 et 11) nous renvoie à cette réalité : la dynamique missionnaire s'opère dans la transformation réciproque des deux partenaires de la mission. Comme l'écrit J.-Y. Baziou, la mission « est un envoi vers l'étranger pour aller entendre Dieu là où il n'est pas reconnu jusqu'à présent. C'est un voyage en des groupes humains où Dieu parle en des langues que nous n'avons pas encore décodées⁷. »

2. Mise à l'épreuve théologique de la mission en réciprocité

Comment entendre cette expression ? Quel fondement lui donner ?

- I - Pas de mission sans réciprocité

Cette proposition induit la question : quelle réciprocité est engagée dans la mission ?

⁶. Voir par exemple : *Un peuple en devenir*, et *A la rencontre de l'autre*, du comité épiscopal des Migrations, Ed. Atelier.

⁷. *Spiritus*, n° 170 p. 52.

C'est une réciprocité qui implique une rencontre de l'autre, de l'autre dans son histoire et sa vie présente, dans sa mémoire vive, dans le récit qu'il peut faire de sa vie (au niveau de ce que Paul Ricoeur appelle une identité narrative). C'est finalement une rencontre là où la vocation de chacun est engagée, rencontre dans le travail de la grâce et l'œuvre de l'Esprit. C'est une rencontre fécondante en laquelle chacun advient dans la relation à l'autre. C'est une rencontre dans laquelle chacun prend de la distance par rapport aux évidences ambiguës de sa foi, ambiguïté liée à une histoire et une culture (Pierre prend de la distance par rapport aux « évidences » de sa foi judéo-chrétienne, comme un chrétien européen prend de la distance par rapport aux déviations ethniques et nationalistes, aux implications d'une certaine forme de libéralisme ou aux occultations des puissances du mal bien souvent liées à une foi européenne). C'est une rencontre dans laquelle les blessures, faiblesses et limites des uns et des autres s'ouvrent au pardon de Dieu (comme dans l'échange des repentances de Jean-Paul II et des évêques d'Afrique quant à l'esclavage). C'est une rencontre dans laquelle chacun découvre, sous le regard de l'autre, des dons, des charismes, des richesses de foi et des pauvretés fécondes insoupçonnées.

Cette réciprocité peut se comprendre à un autre niveau : rencontre de deux cohérences culturelles, sociales et symboliques. Chaque cohérence culturelle est une prise en charge symbolique des énigmes de la condition humaine dans une société donnée ; elle est ce qui permet à chacun d'habiter notre univers et de se situer dans l'humanité. Ce niveau est celui où, dans chaque tradition sociale, historique et culturelle, se réalise plus ou moins bien l'ordre du Créateur qui intime à l'homme de dominer l'univers à la manière dont Lui le domine. La domination de l'univers de l'Occident n'est pas celle de l'Orient ; et chaque forme de domination est appelée à se laisser transformer par l'Évangile. On peut pressentir que la transformation de chaque forme de maîtrise de l'univers ne se fera pas sans le dialogue entre l'Orient et l'Occident : comme l'écrit Paul Beauchamp, « le thème principal de notre récit biblique a été la violence. Et la valeur principale de l'Extrême-Orient est la non-violence. La violence manifestée dans le récit biblique, le principe de non-violence dans l'Extrême-Orient... À l'Extrême-

Orient, qui a reçu le choc de cette violence, l'Occident serait mal venu de proposer l'amour... comme un principe. Mais, par le récit, l'Église, orientale ou occidentale, propose l'amour mis en perspective, l'amour à la conquête lente et historique de l'homme violent et d'abord du messager. La loi de non-violence peut servir à cacher la violence, là où elle est réellement⁸. »

- II - La mission ne se réduit pas à la réciprocité

Nous avons souvent appris à penser le rapport entre dialogue et annonce dans la perspective d'un dialogue qui ouvrirait à l'annonce. Il nous faut aussi apprendre à penser l'accueil de l'Évangile comme ouvrant au dialogue; c'est l'appel à annoncer l'Évangile qui ouvre Pierre au dialogue, avec les ruptures que cela va entraîner dans sa vie. C'est l'appel à annoncer l'Évangile qui peut ouvrir les Églises d'Occident à entrer dans la patience du dialogue avec l'Orient ou de la rencontre des musulmans. C'est la dynamique de la mission qui ouvre à la réciprocité, la rend possible; la dynamique du Dieu qui vient, dynamique du don par lequel Dieu fait entrer dans la participation à sa vie intime, ouvre en chacun un chemin de rencontre vers l'autre. La nouveauté de l'Évangile vient interroger et bousculer les cultures et les sociétés, s'inscrit au cœur des dispositifs symboliques en les contraignant à se réajuster à partir de cette nouveauté. Elle déloge chacun de lui-même, l'appelle à se quitter lui-même et ouvre ainsi à la radicalité de la rencontre de l'autre. Nous quittons ainsi une problématique qui interroge le dialogue pour lui demander s'il laisse la place à l'annonce de l'Évangile: nous trouvons une problématique qui interroge l'annonce de l'Évangile: cette annonce se fait-elle de telle sorte qu'elle ouvre au dialogue, qu'elle permet le dialogue? Ou bien le rend-elle impossible par la manière dont l'Évangile est proposé.

Les médiations ecclésiales de l'Évangile que sont les Écritures, l'institution sacramentale et l'institution ministérielle jouent le rôle de maintenir la vie ecclésiale ouverte sur la nouveauté de l'Évangile, sur l'accueil de cette nouveauté où qu'elle se mani-

⁸. Paul Beauchamp, *Le récit, la lettre et le corps* p. 317.

feste. La « nouvelle évangélisation » peut être vécue, c'est là sa tentation, dans une attitude de fermeture de l'Église sur elle-même; il lui faut se donner les moyens de salut qui lui permettent de continuer à aller à la rencontre de l'autre, individu ou société, sans occulter le travail que déjà l'Esprit du Seigneur y réalise, dans la consistance de l'autre reconnu comme tel.

- III - La mission en réciprocité se fonde dans le mystère pascal

La rencontre de l'autre, l'entrée en réciprocité n'est pas une promenade touristique. Il n'y a véritable rencontre que dans la mesure où chacun est accueilli par l'autre avec son poids d'humanité, ses projets, ses défis, ses épreuves, ses souffrances, ses recherches, son histoire, sa culture, sa manière d'être et de communiquer, son rapport au temps et à l'histoire, sa manière de vivre la relation à la nature, aux hommes et à Dieu, et plus radicalement son « histoire sainte » faite de grâce et de péché pardonné. La connaissance mutuelle dans le respect de la dignité de chacun, l'apprentissage de l'écoute réciproque et de la confiance mutuelle impliquent une dilatation du cœur, de l'esprit et du corps; ils exigent un véritable combat spirituel fait de dépouillement, de renoncement, de partage des épreuves; ils font entrer dans une manière de vivre pascal, ils s'enracinent dans le mystère pascal, source de pardon et d'espérance renouvelés. Ce n'est qu'à ce niveau, là où chacun apprend à vivre cette vie pascal, que l'on peut parler d'ouverture à l'universel: là où chacun est comme arraché à lui-même, s'ouvre à une réalité qui le dépasse, apprend à reconnaître les dons de Dieu bien au-delà de ce qu'il avait pu en recevoir jusque-là, là où chacun entre dans la conversion à l'universel de l'amour de Dieu. Cela va bien au-delà d'une certaine forme de tourisme de l'universel pratiqué parfois en Église: qu'as-tu engagé de toi-même pour oser parler d'universel? « Cette veuve, qui est pauvre, [...] de son indigence a mis tout ce qu'elle avait pour vivre » (Marc 12, 43-44): c'est le dernier geste que Marc relate pour ouvrir au récit de la Passion du Christ, pour être comme une icône de cette Passion.

3. L'Église sacrement de la rencontre de Dieu dans la mission en réciprocité

L'Église est une petite part de l'humanité; elle est en chaque lieu cette petite part de l'humanité bien concrète en relation avec le mystère pascal et le mystère trinitaire. Dans cette perspective, toute réflexion sur l'Église doit se faire discernement de ce qui se joue dans sa pratique sociale bien concrète, dans un contexte déterminé. Il ne peut être question alors de l'autre en général. Cette mission que nous avons appelée en réciprocité ne peut être reconnue qu'à l'intérieur de contextes concrets: de quelle manière altérité et réciprocité se jouent-elles au niveau culturel ou économique, social ou religieux etc... et plus fondamentalement au niveau de la rencontre des personnes? Nous avons déjà évoqué « l'autre » amérindien et latino-américain dans sa complexité ou « l'autre » de l'Orient façonné par trois mille ans de sagesse assimilatrice d'éléments culturels, moraux et religieux venus de tous les horizons. La recherche de théologiens proche orientaux est très significative (tel Samir Kh Samir): ils se veulent pleinement arabes de culture et de citoyenneté (et refusent une altérité dans laquelle ils sont parfois enfermés); mais d'autre part ils se veulent dans un rapport réciproque au niveau de la foi, dans lequel ils ont à penser les musulmans comme des chercheurs de Dieu qui peuvent recevoir l'Évangile; ne pas penser ainsi des musulmans comme capables d'accueillir l'Évangile, c'est dans le même temps s'enfermer dans une conception de la foi trop uniquement liée à une communauté ethnique, d'où le risque d'étiollement de la foi⁹. De même, la recherche qui se fait pour que de véritables confrontations se mettent en place entre chrétiens d'Afrique et chrétiens d'Europe, au niveau théologique comme à d'autres niveaux: une relation qui ne soit pas d'étouffement mutuel mais de respiration. Comment, dans la réciprocité, permettre à chacun de se construire avec ses propres contradictions, de traverser ses peurs et ses défenses, de casser les préjugés qui font tant de mal à ceux qui les émettent? Comment avancer avec des mémoires blessées et sélectives? Comment aller vers une réciprocité faite de pardon et de croissance mutuelle dans

⁹. Cf. par exemple la revue *Proche Orient chrétien* et plus spécialement les tomes 52 et 53 des années 2002 et 2003.

la dignité? Comment aller jusqu'au point où la rencontre de l'autre nous blesse en profondeur, mais de manière fécondante?

C'est ainsi dans des pratiques bien concrètes que nous entrons dans le mystère pascal. Et cette source pascale ouvre au fondement trinitaire de la mission en réciprocité, c'est-à-dire la dynamique de communion reflet du mystère trinitaire dans l'Église. Nous pouvons dire de la dynamique de communion ecclésiale ce que E. Grasso dit de la communauté religieuse: elle « se construit à l'image de la communion (trinitaire). Si nous détruisons (cette dynamique), nous ne sommes pas des icônes (de la Trinité) et nous cachons les traces laissées par la Trinité dans l'histoire. Nous cachons ces traces chaque fois que nous succombons aux critères de la race, de l'ethnie, de la culture, des différences sociologiques et caractérielles... Le défi à construire l'unité, à partir de la diversité, est précisément le défi trinitaire¹⁰. »

Ce dont l'Église est appelée à faire ainsi l'expérience, ce qu'elle est appelée à vivre, ce n'est pas pour elle-même qu'elle le vit. Petite part de l'humanité, dans sa manière même de vivre la mission dans la dynamique de réciprocité, elle le fait comme service de l'unique vocation de l'humanité. Il lui incombe d'ouvrir sans cesse de nouveaux espaces où la radicalité de la rencontre de l'autre puisse être vécue (c'est ce qui apparaissait dans le numéro de *Spiritus* qui s'interrogeait sur l'avenir des Instituts missionnaires). Il en va du témoignage de l'Église: nul ne peut savoir qui il est, s'il n'est appelé à en rendre témoignage devant autrui. L'Église ne peut entrer dans une véritable conscience de son mystère, de ce qu'elle est appelée à être, si elle-même n'entre pas sur le chemin de la radicalité de la rencontre.

Maurice Pivot
6, rue du Regard
75006 Paris

¹⁰. E. Grasso, «Appelés à avancer au large», *Cahiers de la Quinzaine de Yaoundé* n°11 p. 20.

Missionnaires de demain

Michael Mac Cabe

Michael Mac Cabe fait partie du Conseil Général de la Société des Missions Africaines ; il est responsable de la formation initiale et continue. Il a été missionnaire en Zambie et au Liberia pendant de longues années, puis président de l'Institut de Théologie et Culture KMI à Dublin de 1999 à 2001. Il écrit dans le bulletin de *Sedos*, *les Cahiers Eudistes*, *The Indian missiological Review* et d'autres périodiques.

Introduction

Dans sa célèbre encyclique sur la mission, *Redemptoris Missio*, le Pape Jean Paul II a affirmé la validité permanente de la mission de l'Église ad gentes et la continuelle pertinence d'une « vocation spéciale » au service de cette mission (cf. RM 65). Les paroles du Pape, pourtant, n'ont pas fait grand-chose pour empêcher le déclin dramatique – en de nombreux cas la disparition complète – des vocations pour les Congrégations et Instituts missionnaires du monde occidental, ni pour contrebalancer la critique radicale et la mise en question du mouvement missionnaire et de ses hypothèses théologiques. Durant un cours sur la théologie de la mission que je donnais à l'Institut Missionnaire Kimmage de Dublin, les étudiants m'ont souvent demandé pourquoi, vu ses accents inacceptables d'arrogance intellectuelle et de supériorité spirituelle, je n'abandonnais pas entièrement le concept de mission. J'ai répondu qu'abandonner la mission serait détruire l'identité de

l'Église et saper sa raison d'être. Ce qui s'imposait aujourd'hui, ai-je tenu à dire, n'était pas d'abandonner la notion de mission mais de la recentrer et de redéfinir le rôle du missionnaire. C'est exactement ce que je me propose de faire dans cette brève réflexion sur les missionnaires de demain.

Recentrer la mission

Selon Carl Braaten, « la mission est le processus qui explore le sens universel de l'Évangile dans l'histoire¹ ». Je ne connais pas de meilleure définition de la mission que celle-là. La mission se base sur la conviction que l'Évangile du Christ est valable pour tous les peuples, conviction qui se manifeste par un effort constant pour rejoindre les autres, réalisant ainsi concrètement cette pertinence universelle. Dans la mission, l'Église est appelée à découvrir et à exprimer toujours plus parfaitement et pleinement le trésor qui lui a été confié. Dans la mission, l'Église est appelée à devenir quelque chose qu'elle n'est pas encore, et à développer tout son potentiel d'Évangile. Quand l'Église est vraiment missionnaire elle est décentrée, elle regarde et se déplace vers l'extérieur, elle explore et découvre ce qu'elle n'est pas encore devenue.

La mission, par conséquent, ne consiste pas en premier lieu à faire grandir l'Église dans le temps et l'espace. Sa visée n'est pas le développement de l'institution ni l'augmentation numérique de ses membres. Son but est fondamentalement théologique, c'est-à-dire réaliser pleinement la connaissance et l'amour de Dieu qui est illimité et universel. Lorsque l'Église naissante et en grande partie juive a pénétré le monde grec, c'est avec cette compréhension de sa vocation missionnaire qu'elle a œuvré. Ainsi, par un dialogue profond et transformateur avec la culture et la philosophie grecques, l'Église a été amenée à découvrir quelque chose de la signification universelle de l'Évangile du Christ qui l'avait fait naître. De plus, c'est dans ce processus d'expansion, de dialogue et de découverte

¹. The Flaming Centre (*A Theology of the Christian Mission*), Fortress Press, Philadelphia, 1977, p.2.

qu'est née la théologie. Martin Kahler a exprimé cette vérité importante dans son remarquable et bref énoncé: « La mission est mère de la théologie² ».

La relation entre mission et théologie est un signe indicateur de la santé de l'Église. Lorsque c'est la mission qui établit les plans de la théologie, l'Église est fidèle à sa vocation fondamentale et réalise sa nature qui est d'être catholique et apostolique. Quand la théologie est séparée de la mission, comme c'est fréquemment arrivé dans l'histoire de l'Église, spécialement dans les derniers siècles, l'Église comme la théologie se font défensives, polémiques et apologétiques. La mission, elle aussi, souffre du divorce. Privée de l'accompagnement critique de la théologie, la mission tend à devenir réductionniste et idéologique, elle se fait conquête de l'Église plutôt qu'exploration et découverte de ce que l'Église est appelée à devenir.

Tandis que ces quarante dernières années ont connu une surabondance de livres et d'articles sur la mission, je crois que pour beaucoup de missionnaires le sens de la mission est loin d'être clair. Le récent élargissement du domaine de la mission a, dans une grande mesure, conduit à une expansion du programme missionnaire sans donner en compensation un éclaircissement du but à viser. La mission se conçoit toujours en termes de porter l'Évangile aux autres plutôt que de laisser l'Évangile nous conduire aux autres. C'est toujours quelque chose que nous avons à faire, plutôt que quelque chose que nous sommes appelés à devenir. De fait, le programme missionnaire de l'après-Vatican II, avec sa large conception de l'évangélisation, peut trop facilement donner lieu à un activisme accéléré et à un complexe de sauveur de la part des missionnaires.

Les missionnaires aujourd'hui sont mis au défi d'abandonner l'esprit de croisade du siècle des Lumières avec son complexe de supériorité arrogante, d'optimisme naïf, et d'activisme pragmatique, et de poursuivre leur mission de témoigner du Christ sur une note plus humble, contemplative et dialogale. L'Église n'est pas la source, l'agent principal ni la fin de la mission. L'Église est appelée à participer à une activité qui vient de

². Cité in Braaten, *op. cit.*, p. 3.

Dieu, qui appartient à Dieu, et dont l'Esprit Saint est le principal acteur.

Missio Dei

La mission, c'est, en premier et en dernier lieu, la présence de Dieu et son activité dans le monde. Dieu est la source et la fin de la mission, le rôle des missionnaires est subordonné au rôle de Dieu et à son service. Le rôle de Dieu est évoqué de diverses manières dans la Bible. L'Évangile de Jean parle du Verbe par lequel tout existe, le Verbe qui éclaire tout homme et donne vie et grâce, le Verbe qui se fait chair en Jésus Christ. St Paul parle du mystère du dessein de Dieu pour le salut de tous (1 Tim. 2, 4), le dessein d'unir toutes choses au ciel et sur la terre en Christ (Eph.1, 10) ou de tout réconcilier dans le Christ (Col. 1, 20). L'Apocalypse parle des « nouveaux cieux et de la nouvelle terre », où Dieu viendra demeurer avec son peuple. « Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il aura sa demeure avec eux et ils seront son peuple (Ap. 21, 3). »

Ce qui est significatif dans ces images qui évoquent la mission de Dieu dans le monde, c'est leur universalité. Elles embrassent toute la race humaine et toute la création. On admet volontiers aujourd'hui cet élargissement du plan de salut de Dieu et son intérêt plein d'amour pour tous les peuples, pour tous les aspects de leur vie. La mission, c'est Dieu qui se tourne vers le monde avec un amour créatif, un pouvoir rédempteur de guérison et de transformation. Cela a lieu dans l'histoire ordinaire et n'est pas restreint à l'activité de l'Église. *Redemptoris Missio* parle de la présence et de l'activité de l'Esprit qui « sont universelles, sans limite d'espace ni de temps » (RM 28). De plus, cette présence et cette action de l'Esprit de Dieu « concernent non seulement les individus mais aussi la société et l'histoire, les peuples, les cultures et les religions » (Ibid.).

Participer à la mission de Dieu

Cette extension universelle de la mission de Dieu (par la Parole et l'Esprit) est le contexte dans lequel nous devons situer la

mission. L'Église, et nous tous qui lui appartenons, sommes appelés à participer à un projet qui vient de Dieu et appartient à Dieu. Notre mission n'enlève donc rien à la mission divine. Nous sommes appelés et envoyés pour la seconder et contribuer à sa réalisation. De plus, participant à la mission de Dieu, nous ne partons jamais d'une table rase. Nous rencontrons des êtres humains et un monde où l'Esprit de Dieu est déjà à l'œuvre. Réaliser cela place la mission dans une nouvelle perspective d'ensemble et lui retire beaucoup de son angoisse et de son agressivité. Nous ne sommes pas seuls à porter un salut qui serait exclusif, à des gens qui n'ont aucune relation de salut avec Dieu. Dieu est présent partout et avant nous, actif dans le sens du salut par des voies qui nous sont inconnues. Notre tâche consiste donc à découvrir et renforcer cette présence et cette action.

Rôle des missionnaires

Lorsque nous reconnaissons que notre mission ne consiste pas à prendre la suite de la mission de Dieu, mais à y participer, nous commençons à comprendre que notre premier défi est essentiellement celui de la contemplation. La mission est une rencontre avec un mystère : mystère d'un Dieu missionnaire dont l'amour embrasse le monde et tous ses habitants ; mystère de la puissance de l'Esprit présent en des lieux inattendus, de manières imprévues ; mystère de la participation du peuple au mystère pascal de façons que nous n'avons ni connues ni imaginées. Pour rencontrer ce mystère nous avons besoin de regarder, de contempler, de discerner, d'écouter, d'apprendre, de répondre, de collaborer.

Notre première tâche de missionnaires est de rechercher et de discerner où et comment l'Esprit de Dieu est présent et actif parmi ceux à qui nous sommes envoyés, et il s'agit là essentiellement d'un exercice contemplatif. Seul un esprit contemplatif nous permettra de ne pas imposer notre propre programme au dialogue qui existe déjà entre Dieu et le peuple, mais plutôt d'entrer dans ce dialogue avec le cœur et l'esprit du Christ, afin de découvrir le dessein de Dieu. C'est seulement dans la prière que nous pouvons apprendre à respecter la liberté de Dieu pré-

sent et actif dans son peuple avant notre arrivée, et à respecter la liberté des gens qui répondent à Dieu à leur manière.

Le mouvement missionnaire moderne a été marqué par un divorce tragique entre contemplation et mission. On a dit, peut-être par plaisanterie, que les missionnaires demandaient aux contemplatifs de s'acquitter pour eux de la prière, tandis qu'ils prenaient la tâche de prêcher l'Évangile et d'établir l'Église. Mais la prière est une dimension intrinsèque, non extrinsèque, de la mission. C'est seulement dans une contemplation priante que les missionnaires peuvent s'accorder au plan missionnaire de Dieu. En dehors de la prière, il y a un risque grave que les missionnaires deviennent les propagateurs d'un Évangile qui n'est pas celui du Christ, et bâtisseurs d'un Royaume qui n'a rien à voir avec le Règne de Dieu. Le dessein missionnaire de Dieu ne peut se glaner qu'à partir d'une écoute profonde de l'Esprit qui a sondé la profondeur de Dieu et connaît les voies de Dieu.

Un missiologue japonais contemporain, Kosuke Koyoma, accuse les missionnaires occidentaux de déformer l'Évangile du Christ par leur « esprit de croisade » et leur « complexe de professeurs », il leur demande de développer ce qu'il appelle un « esprit crucifié »³. Mais qu'est-ce qu'un esprit « crucifié » ? Pour Koyoma, c'est « un esprit de renoncement qui s'appuie sur le renoncement du Christ... C'est l'esprit qui ne recherche pas le profit pour le profit. C'est l'esprit heureux de devenir rebut de l'humanité, puisque cela apportera un mieux pour les autres⁴ ». Je suis assez d'accord avec Koyoma et j'ajouterais que sans une profonde vie de prière nous ne pourrions jamais espérer développer l'esprit crucifié du Christ.

Il est très urgent que les missionnaires aujourd'hui recouvrent quelque chose de cette unité entre contemplation et action apostolique qui a marqué le mouvement missionnaire monastique du Moyen-Âge. Selon Bosch, c'est « grâce au monachisme

³. « What Makes a Missionary? Towards Crucified Mind not Crusading Mind » in *Mission Trends*, N°1, Critical Issues in Mission Today, ed. by G. H. Anderson and Thomas F. Stansky, C.S.P., Paulist Press, New York, 1974, p. 117ff.

⁴. Art.cit., p. 131.

que tant de christianisme authentique s'est développé au cours des périodes sombres de l'Europe et au-delà... Au milieu d'un monde gouverné par l'amour de soi, les communautés monastiques étaient un signe visible et une première réalisation d'un monde gouverné par l'amour de Dieu⁵.» Heureusement, *Redemptoris Missio* a fait un certain chemin pour corriger le divorce entre les apostolats missionnaire et contemplatif, en décrivant le missionnaire comme un « contemplatif en action » (RM 91), soulignant ainsi le rapport intime entre l'action et la contemplation de la vie du missionnaire. S'il est vrai que « le chrétien de demain sera un mystique ou n'existera pas du tout », comme a, paraît-il, dit Karl Rahner, il est encore plus vrai que le missionnaire de demain sera un mystique ou n'existera pas du tout.

Mais que doivent faire les missionnaires de demain ?

Jusqu'ici j'ai insisté sur la façon dont les missionnaires de demain devraient vivre leur vocation, j'ai très peu parlé du genre d'activité où ils devraient s'investir. Pourtant, la question : que doit faire le missionnaire de demain ? a encore sa valeur. Je vais essayer d'y répondre en mettant l'accent sur certains défis, anciens et nouveaux.

1 — La proclamation

Dès l'aube de l'histoire chrétienne, la proclamation de l'Évangile a été un aspect de la mission de l'Église et demeure une exigence qui s'impose aussi bien à notre époque qu'autrefois. Comme le Pape Jean-Paul II l'a affirmé : « L'Église ne peut se soustraire au mandat explicite du Christ ; elle ne peut pas priver les hommes et les femmes de la "Bonne Nouvelle" qu'ils sont aimés de Dieu et sauvés par lui (RM 44). » Rejoindre de nouveaux groupes humains demeure toujours une priorité pour les missionnaires. Dans le passé, on identi-

⁵. *Transforming Mission*, Orbis Books, New York, 1991, p.230.

fiait ces groupes en les localisant géographiquement. Le critère géographique peut rester encore un indicateur utile des régions où l'Évangile doit toujours être proclamé, mais il faut aussi d'autres critères (RM 37). Dans le monde changeant où nous vivons, de nouveaux contextes sociologiques et culturels surgissent vers lesquels il faut diriger la lumière et la puissance de l'Évangile du Christ, peut-être pour la première fois. Il y a, par exemple, comme *Redemptoris Missio* le mentionne, la nouvelle culture créée par les médias, et le monde de la jeunesse de notre temps, le monde instable des réfugiés et des personnes déplacées, et le monde anonyme des mégapoles. Le Pape demande aux missionnaires de prendre spécialement pour but les grandes villes du monde, « les centres où naît, pour ainsi dire, une humanité nouvelle avec de nouveaux modèles de développement » (RM 37 b).

2 — Le dialogue avec les croyants des autres religions

C'est un défi relativement nouveau. Les missionnaires du passé ont été accusés d'adopter une attitude plutôt hostile envers les traditions religieuses des peuples qu'on les envoyait évangéliser. Cette critique est en majeure partie injuste, parfois anachronique. Il s'est trouvé de nombreux missionnaires qui montraient un profond respect pour les cultures et les croyances religieuses des peuples où ils étaient envoyés. Mais, enfants de leur temps, ils ne considéraient pas les autres religions comme des véhicules de la Parole de Dieu et des médiations de la grâce pour ceux qui les suivent. Les missionnaires formés à l'école de l'Église d'après Vatican II sont appelés à dépasser les perspectives limitées de leurs prédécesseurs et à voir le visage du Christ en ceux auprès de qui ils portent témoignage de l'Évangile.

Les missionnaires de demain devront développer une théologie de la reconnaissance fondée sur leur propre expérience d'avoir trouvé « le Christ » parmi ceux à qui ils sont envoyés. Ce genre de théologie de base donnera aux missionnaires un fondement solide pour s'engager dans un dialogue fructueux avec les croyants des autres religions. De plus, il ne faut pas

regarder ce dialogue comme une simple préparation à la proclamation de l'Évangile. C'est, selon l'enseignement récent de l'Église, une partie essentielle du processus d'évangélisation. C'est une manière de proclamer l'Évangile.

3 — L'inculturation et le développement des Églises indigènes

Les missionnaires ont un rôle important à jouer dans le processus d'inculturation et le développement des Églises indigènes. Alors que le concept d'inculturation (incarnation de l'Évangile dans une culture particulière) est relativement nouveau, nous en connaissons la réalité depuis le début du Christianisme. La proclamation et l'accueil de l'Évangile dans le monde gréco-romain a été un exemple frappant du processus d'inculturation. Dans ce processus, l'Évangile a trouvé un nouveau langage et la culture en a été transformée.

Plus récemment, beaucoup de missionnaires très connus se sont opposés à toute transplantation artificielle des formes occidentales du Christianisme en terre étrangère. Ils voulaient que le message chrétien fondamental prenne de nouvelles formes en venant demeurer chez des peuples nouveaux qui possédaient leur propre et unique culture. La Mission, insistaient-ils, ne devait pas cloner un produit mûr, mais apporter à ce qui naissait quelque chose de nouveau. Pratiquement, il semble pourtant que l'Église primitive ait bien mieux réussi à inculturer l'Évangile que l'Église moderne.

L'église locale doit porter la responsabilité première d'une inculturation progressive de l'Évangile. Le rôle des missionnaires est secondaire, mais cependant d'importance vitale. Ils sont, pour ainsi dire, les « sages-femmes » contribuant à la naissance de nouvelles communautés de disciples du Christ - communautés dotées des richesses culturelles de leur propre terrain et assistées par leurs propres ministres. Ce rôle réclame à la fois humilité et sensibilité. Les missionnaires trop sûrs d'eux-mêmes ou trop préoccupés d'ériger et d'entretenir des structures, peuvent, peut-être sans le vouloir, devenir des

obstacles au développement spontané d'une nouvelle vie chrétienne.

4 — Renouveler la vigueur de l'Église d'origine

Si les missionnaires peuvent être considérées comme des « sages-femmes » aidant la naissance de nouvelles Églises, ils sont aussi appelés à catalyser le renouvellement continu de leurs « Églises d'origine ». Dans le passé, les missionnaires tendaient à se voir comme engagés dans une circulation à sens unique. À eux d'enseigner la vérité de l'Évangile, et aux soi-disant « païens » de le recevoir; à eux de convertir, aux païens de se laisser convertir. Les missionnaires d'aujourd'hui voient leurs tâches beaucoup plus comme une circulation à double sens, un échange vivifiant entre Églises anciennes et Églises jeunes, lançant des programmes de conscientisation pour aider leurs Églises d'origine à s'engager davantage dans la mission *ad gentes*.

Autrefois, les programmes de conscientisation missionnaire ont eu le défaut de proposer une image trop héroïque et même romantique du missionnaire, opposée à une image négative des peuples et des cultures où ils travaillaient. Nous ne devrions pas nous étonner de découvrir que, dans nos Églises d'origine, sous la tendre sympathie de surface pour les pauvres âmes abandonnées d'Afrique et d'Asie, il demeure des attitudes très obstinées d'intolérance et de préjugés raciaux. Les sociétés missionnaires sont appelées à participer à l'effort missionnaire interne de leurs Églises d'origine et à leur apporter la richesse de leur expérience interculturelle.

Les missionnaires sont donc appelés à être des catalyseurs dans un double sens : catalyseurs dans la rencontre entre l'Évangile et un peuple nouveau avec sa culture, menant à une nouvelle incarnation du Christ; et catalyseurs pour la croissance et le renouvellement de leurs Églises d'origine. Les missionnaires doivent interpeller leurs Églises d'origine pour confronter leurs attitudes et leurs valeurs avec celles des peuples à qui ils sont envoyés, parmi lesquels ils travaillent. C'est uniquement de cette façon qu'ils peuvent aider leurs Églises d'origine à développer et faire mûrir leur foi.

5 — Libération

Finalement, les missionnaires de demain sont mis au défi de donner une expression concrète à la victoire du Christ sur le mal, et à l'avancée du Règne de Dieu dans le monde. La mission de Jésus sur terre préparait la venue du règne eschatologique de Dieu, événement vraiment révolutionnaire en ce sens qu'il entraînait une transformation radicale de l'ordre social, politique et religieux. Cette mission était Bonne Nouvelle pour les pauvres et les exclus, premiers bénéficiaires des bénédictions du Règne de Dieu.

Aujourd'hui, les missionnaires sont appelés à re-saisir la nature prophétique de la proclamation par Jésus du Règne de Dieu dans notre mission, en tant qu'Église. La réflexion missionnaire récente et sa pratique font ressortir à juste titre que la mission concerne les gens dans la totalité de leurs besoins, qu'elle touche les individus et la société, l'âme et le corps, le présent et l'avenir. Le Règne de Dieu ne signifie rien de moins que la transformation intégrale de l'humanité et du monde. Il entraîne une nouvelle création du monde tel que nous le connaissons, la libération des hommes et des femmes de toute forme de servitude et d'oppression, personnelle et sociale. Il signifie la manifestation et l'accomplissement du plan de Dieu dans toute sa plénitude.

Le caractère intégral du Règne de Dieu exige que la mission de l'Église embrasse un champ plus vaste qu'auparavant. La mission, par conséquent, vise à une libération intégrale des êtres humains, l'Église en est signe et instrument. L'Église n'est fidèle à sa mission que lorsqu'elle rejoint tous les peuples et embrasse toutes les dimensions de la vie, lorsqu'elle s'efforce de renverser les barrières de races, de couleurs, de croyances et de religions, transformant les relations humaines par la puissance bienfaisante de l'Évangile de Jésus-Christ.

Ces cinq défis montrent bien dans quel genre de travail les missionnaires sont appelés à s'investir aujourd'hui. Il est clair que les missionnaires dans un avenir prévisible ne seront pas sans travail. Pourtant, pour en revenir à la remarque faite au début de cet article, la manière dont les missionnaires s'ac-

quittent de leurs diverses tâches est peut-être plus important que ce qu'ils font. Si la mission doit être une proposition qui attire les jeunes de notre temps, elle nécessite un meilleur fondement théologique et une nouvelle approche. Un style plus contemplatif de présence missionnaire, entraînant patience, endurance, connaissance de ses limites, et parfois même retrait, s'impose de nos jours plus que jamais. Une telle manière de faire créera le temps et l'espace nécessaires pour permettre à la semence de la Parole de Dieu « de croître dans son propre terrain⁶ ».

Michael Mac Cabe
Via della Nocetta, 111
00164 Roma

⁶. John Vijngaards, « New Ways for Mission » in *The Tablet*, Oct.22, 1988, p. 1208.

Rencontrer autrui, se découvrir soi-même, aller vers les autres

L'expérience fondatrice de Jésus et des chrétiens

Jacques Vermeulen

Jacques Vermeulen est prêtre et bibliste. Il enseigne notamment à la Faculté de Théologie de Lille. Il est également l'aumônier national de l'ACI en Belgique.

Nos relations humaines nous révèlent à nous-mêmes et nous transforment. Certaines plus que d'autres ! Rencontrer Jésus a été pour beaucoup d'hommes et de femmes une expérience bouleversante, qui a métamorphosé leur vie et leur a donné un dynamisme nouveau. C'est l'histoire de Saul sur le chemin de Damas : lorsque le Ressuscité lui apparaît, sa vie bascule ; portant désormais le nom de Paul (il n'est plus le même homme !), il deviendra bientôt l'apôtre des nations païennes. C'est l'histoire de tout chrétien : nul d'entre nous n'est né chrétien, mais peut-être le sommes-nous devenus par la rencontre personnelle du Ressuscité, et cette expérience fondatrice nous fait agir désormais avec l'Esprit du Christ. De cette relation naît la mission du chrétien.

Les récits évangéliques – et notamment celui de Luc – ne disent pas autre chose. La communauté de table de Jésus avec les pécheurs publics transforme ceux qui y participent, si bien qu'il

peut dire: « Je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs, pour qu'ils changent de mentalité (eis metanoian) (Luc 5, 29-31)¹. » Quand Jésus croise le chemin de personnes accablées, celles-ci sont délivrées de leurs démons ou de leurs maladies (c'est presque synonyme!), et elles veulent témoigner de ce qui leur est advenu (Lc 8, 39, par exemple)². Après avoir reçu Jésus chez lui, Zachée va enfin devenir juste envers ses anciennes victimes et agir avec générosité (Lc 19, 8). Quand ils découvrent que le Ressuscité a réchauffé leurs cœurs en lisant avec eux les Écritures, quand leurs yeux s'ouvrent au moment du partage du pain, les compagnons d'Emmaüs retournent aussitôt à Jérusalem pour raconter ce qu'ils ont vécu (Lc 24, 33-35). En dehors du récit de Luc, on relèvera notamment le chap. 4 de Jean: au puits de Jacob, la Samaritaine découvre auprès de Jésus la source d'eau vive; cette découverte est pour elle si importante qu'elle laisse là sa cruche et court à la ville dire aux gens ce qui lui est arrivé, si bien que beaucoup de Samaritains mettent en Jésus leur foi.

Comment se fait-il que ces rencontres-là produisent des effets aussi puissants? N'est-ce pas parce que Jésus a rejoint chacun au plus intime de lui-même, lui a parlé au cœur et l'a ainsi révélé à lui-même? Mais comment Jésus aurait-il pu offrir cela aux autres si les mêmes rencontres ne l'avaient pas touché et transformé lui-même? Telle est la vertu de toute rencontre authentiquement humaine: quelles que soient les personnes impliquées, elle se fait dans les deux sens, et elle ne laisse personne indemne. Plus exactement, c'est sans doute dans la mesure où je me laisse toucher par l'autre que je deviens capable de lui apporter quelque chose. Plus je lis les évangiles, plus j'ai la conviction que Jésus a été, de ce point de vue, un « maître en

1. Luc 5, 29-31, voir aussi 15, 1-2 et les paraboles qui en donnent le commentaire.

2. Luc note plusieurs fois que les témoins des actions de Jésus rendent gloire à Dieu (5, 25-26; 13, 13; 17, 15-18). Comme le montre 7, 16, c'est sans doute dans le sens du témoignage public qu'il faut comprendre cette expression. Si Jésus impose le silence à ceux qui veulent témoigner (Lc 5, 14; 8, 56; etc.), c'est sans doute pour ne pas susciter de malentendu sur sa messianité, et ce silence n'a plus aucune raison d'être après Pâques.

humanité »³. Je propose donc un chemin très simple pour la réflexion : découvrir d'abord dans le récit évangélique comment la rencontre d'autrui transforme Jésus, voir ensuite comment cette même rencontre transforme les autres et terminer par ce que cela signifie pour la mission des chrétiens.

Comment la rencontre des autres transforme Jésus

Dans les évangiles synoptiques, le baptême de Jésus dans les eaux du Jourdain (Mt 3, 13-17; Mc 1, 9-11; Lc 3, 21-22; cf. Jn 1, 29-34) paraît déclencher pour lui son activité publique. Pour Marc au moins, seul Jésus voit l'Esprit descendre sur lui et entend la voix céleste lui dire : « Tu es mon Fils bien-aimé, en toi je me suis complu⁴ » ; cela invite le lecteur à interpréter la scène dans le sens d'une prise de conscience personnelle de sa messianité et de la relation particulière que le Père veut entretenir avec lui. Cette prise de conscience le pousse à agir : aussitôt après son baptême, Jésus s'en va au désert, puis il commence à annoncer le Règne de Dieu (Mc 1, 12-15). Il faut ajouter que le geste auquel Jésus se soumet est un « baptême de repentir pour la rémission des péchés » (Mc 1, 4; Lc 3, 3), donné à un grand nombre de personnes : Jésus se mêle à la foule des pécheurs, un parmi d'autres, et c'est au cœur de cette expérience de solidarité avec l'humanité défaillante qu'il découvre tout à la fois son identité de Fils et sa mission. Il adressera bientôt sa prédication aux mêmes foules en détresse. Rencontre sur pied d'égalité avec les gens qui reconnaissent leurs faiblesses, relation intense avec le Père, prise de conscience de son identité messianique et de sa mission : pour Jésus, tout cela semble ne faire qu'un.

³. « Voici l'homme », dit Pilate à la foule (Jn 19, 5). Pour le lecteur de l'Évangile, cette phrase d'apparence banale ne peut-elle suggérer que Jésus est le plus humain des hommes ? De même le titre de « Fils de l'homme » par lequel Jésus se désigne souvent lui-même peut se comprendre — au-delà de sa référence à Dn 7, 14 et de sa dimension eschatologique — comme « l'humain par excellence, celui qui accomplit la destinée humaine ».

⁴. Pour Luc, c'est Jésus qui voit la descente de l'Esprit, mais la voix céleste s'adresse plutôt aux personnes qui assistent au baptême. Dans le récit de Luc, le narrateur ne dit pas qui a vu l'Esprit ou entendu la voix, mais il signale que Jésus se trouve en prière.

Une autre étape décisive dans la prise de conscience de Jésus est sa rencontre avec la Syro-phénicienne (Mc 7, 24-30) ou la Cananéenne (Mt 15, 21-28). Lorsque cette femme l'implore de guérir sa fille, Jésus commence par réagir d'une manière brutale: « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens ». Même si le diminutif en atténue la dureté, cette dernière expression a des relents racistes, et Jésus ne fait sans doute qu'exprimer la mentalité reçue dans son éducation. La femme lui répond cependant sans relever l'injure qui lui est faite. Au contraire, elle continue à exprimer sa confiance, et Jésus se laisse fléchir: « O femme, grande est ta foi; qu'il t'arrive comme tu veux » (Mt 15, 28). Ce court récit dit comment une femme païenne en détresse a transformé Jésus. On peut ici parler d'une conversion! En quelque sorte, lorsque Jésus déclare: « Le démon est sorti de ta fille » (Mc 7, 29), le lecteur peut entendre comme en écho que le démon de ses préjugés est sorti du cœur de Jésus lui-même. Jusqu'ici, il avait compris sa mission comme limitée aux brebis perdues d'Israël (Mt 15, 24); à présent, il a franchi une nouvelle frontière, à la rencontre de tout être humain. Et, en effet, l'évangile de Matthieu montre ensuite Jésus opérant pour des foules dont il ne dit pas l'origine (vv. 29-31) les guérisons qu'il avait déjà faites en faveur de juifs; pour Marc, Jésus guérit un sourd-muet en territoire païen (7, 31-37), puis il multiplie les pains pour les païens (8, 1-10) comme il l'a fait pour les juifs (6, 30-44).

Le récit que je viens d'évoquer a valeur emblématique. Si la rencontre de la Cananéenne a permis à Jésus d'élargir la compréhension qu'il avait de sa mission, d'autres rencontres changent également son regard. Assez souvent⁵, on raconte en effet que Jésus, percevant la misère des foules ou d'un homme accablé, est « saisi de compassion », et c'est alors qu'il se met à agir pour les soulager. Les évangiles nous montrent Jésus comme un être sensible, touché par les personnes qu'il rencontre et en particulier par leur détresse. Au point de départ de toute l'action de Jésus, il y a la vérité de la relation humaine.

⁵. Mt 9, 36; 15, 32; 20, 34; Mc 1, 41; 6, 34; 8, 2; Lc 7, 13.

Comment la rencontre avec Jésus transforme les personnes

Si Jésus se laisse transformer par les personnes qu'il rencontre, celles-ci, à leur tour, deviennent différentes et se découvrent capables du meilleur. C'est ce que les évangiles disent lorsqu'ils racontent que Jésus guérit les malades et chasse les démons. Telle est son activité la plus typique, et cette tâche est si urgente, qu'il l'accomplit même le jour du sabbat. Là où il passe, « les aveugles voient, les boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres » (Mt 11, 5). Cette activité montre que Jésus est bien celui qui ouvre le Royaume de Dieu : il l'annonce par sa prédication, et en même temps il en donne les signes. En guérissant les malades, il fait ce qu'il dit : il fait reculer le malheur, il rend heureux du bonheur des Béatitudes. Ne serait-ce pas cela, la santé au sens plein : non seulement l'absence de maladie, mais aussi l'harmonie d'une vie intense, pleine de sens, d'une existence en relation avec autrui, une vie qui peut être rude, mais qui, en définitive, est heureuse parce que cohérente ?

Comment Jésus s'y prend-il pour rendre la santé à ceux qu'il rencontre ? Les récits évangéliques de miracle ont un aspect stéréotypé qui empêche de répondre avec assurance à la question. Au-delà de l'aspect surnaturel des choses, qui nous échappe, la qualité des relations que Jésus noue avec les personnes devait être pour beaucoup dans leur guérison. Beaucoup de maladies sont, dit-on, psychosomatiques. Notre moral, notre équilibre psychique, notre harmonie intérieure plus ou moins perturbée influent d'une manière directe sur notre santé organique. Lorsque Jésus rencontre l'homme riche, « il le regarde et se prend à l'aimer », raconte Marc (10, 21). Ce regard d'amour, d'espérance, de compassion, de confiance profonde, ne l'offre-t-il pas à d'autres ? Ceux qui croisent Jésus doivent se sentir compris, rejoints au profond d'eux-mêmes. Aimés sans condition, sans aucune forme de jugement. Ils se découvrent eux-mêmes dans les yeux de Jésus. Ce doit être une révélation merveilleuse : ils ne sont donc pas l'être haïssable ou méprisable, incapable de fidélité à la Loi, que la société leur renvoie sans cesse et qu'ils ont intériorisé ! Pour la première fois peut-être,

ils prennent conscience de leur propre dignité. Ils sentent monter en eux un grand désir de service et de fraternité. En eux commence à germer une confiance infinie. Du coup, les symptômes de la maladie disparaissent : enfin, leur vie prend sens, et ils se sentent bien dans leur peau ! Peut-être est-ce ainsi que nous pouvons comprendre la phrase que Jésus leur adresse alors : « Ta foi t'a guéri. » Non l'adhésion intellectuelle à un credo, mais la confiance à laquelle ils ont pu s'abandonner. Jésus les a accueillis avec tant d'humanité, qu'ils ont trouvé en eux-mêmes de la confiance, et c'est cette force positive qui les a transformés⁶. Telle est l'expérience fondamentale de la conversion, celle qui rend capable de marcher sur des routes nouvelles, d'entendre ce que Dieu dit au cœur, de dire des paroles de vie, de voir large et de voir loin.

Certes, tous ceux que Jésus rencontre ne font pas cette expérience de guérison. Celui qui regarde Jésus en le jugeant d'avance (« c'est par Beelzéboul qu'il chasse les démons », Lc 11, 15, par exemple) ou veut l'utiliser pour ses propres intérêts, celui-là ne se laisse pas toucher, et rien ne se passe. Lorsque Jésus rencontre un homme à la main paralysée, des pharisiens l'observent pour voir s'il oserait le guérir en plein sabbat, et l'évangéliste ne peut que constater : il est « navré de l'endurcissement de leur cœur » (Mc 3, 5). Il guérit l'infirme, mais pour ceux-là, c'est comme s'il était lui-même paralysé. Pour recevoir de Jésus la guérison, il ne faut pas avoir du mérite ou observer la Loi. Il suffit d'accepter une relation de confiance. Mais sans cette confiance, Jésus ne peut rien faire : à Nazareth, où il n'est pas accueilli dans cette confiance, il ne peut faire aucun miracle (Mc 6, 5). Au contraire, lorsque sa famille le considère comme fou et veut s'emparer de lui (Mc 3, 21), il prend ses distances (vv. 31-35) ; quand il fait comprendre aux gens de son village qu'il ne peut leur réserver son don de guérison, leur admiration initiale se mue en violence homicide (Lc 4, 16-30). Une relation pervertie par la volonté d'accaparement de l'autre est mortifère. Mais n'est-ce pas la loi de toute relation humaine ?

⁶ La transformation personnelle obtenue par la cure psychanalytique est du même ordre : ce n'est pas le psychanalyste lui-même qui guérit, mais la qualité de son écoute permet au patient de retrouver au fond de lui-même les forces grâce auxquelles il pourra se reconstruire.

L'Évangile le raconte donc bien souvent : Jésus guérit ceux qui acceptent d'entrer avec lui dans une relation vraie. Ou, plus exactement : par la qualité de la relation qu'il offre, il leur révèle ou réveille en eux les forces de vie qu'ils possèdent déjà. Cette guérison que Jésus permet est réconciliation de l'homme avec lui-même et révélation de son être profond. Mais suffit-il de vivre un moment de bien-être, si c'est pour retrouver dès le lendemain la solitude et le malheur ? Jésus a le souci de soulager ceux qui croisent son chemin, mais il veut aussi leur permettre un bonheur durable, en leur proposant une insertion dans un réseau de relations humaines. Il a réputation d'être « un glouton, un ivrogne, un ami des collecteurs d'impôt et des pécheurs » (Lc 7, 34) ; en d'autres termes, la convivialité est pour lui une valeur importante, même si les amitiés qu'il entretient suscitent la colère des « justes » Jésus ne veut pas agir seul. Il se constitue une équipe, qui l'accompagne dans toute son activité et à laquelle il va peu à peu réserver l'essentiel de son enseignement. Dans la même ligne, Jésus touche le lépreux pour le purifier (Lc 5, 13). Ce geste est symbolique, car la lèpre est l'impureté par excellence, et le lépreux est tenu à l'écart de la société ; quand Jésus l'a touché, le malade peut renouer contact avec le monde, et il ne se prive pas de le faire. Un autre épisode significatif est celui de la guérison de l'aveugle Bartimée (Mc 10, 46-52). Assis au bord du chemin, il se met à crier : « Fils de David, Jésus, aie pitié de moi ! », mais il se fait rabrouer par la foule. Il n'a pas droit à la parole ! Ce sont des disciples de Jésus qui lui disent : « Confiance, lève-toi, il t'appelle. » Jésus lui dit : « Ta foi t'a sauvé. » Comme je l'écrivais plus haut, c'est sa confiance qui le transforme. Aussitôt, il recouvre la vue, et le narrateur ajoute : « Et il suivait Jésus sur le chemin. » En d'autres termes, il devient son disciple, il fait désormais partie de la communauté de Jésus. L'évangéliste songe sans doute au baptême ou « illumination », qui est tout à la fois découverte du monde avec les yeux du Christ et entrée dans la fraternité ecclésiale.

La guérison opérée par Jésus est aussi révélation du visage de Dieu. En effet, « la puissance du Seigneur (il s'agit ici de Dieu) est à l'œuvre pour lui faire opérer des guérisons » (Lc 5, 17). Après avoir rendu la santé à un paralytique, Jésus déclare : « Mon Père, jusqu'à présent, est à l'œuvre, et moi aussi je suis

à l'œuvre » (Jn 5, 17). Au paralysé qu'il guérit, Jésus dit aussi : « Tes péchés sont pardonnés » (Mc 2, 5). Il faut songer ici à ce que le pardon signifie en profondeur : l'amour toujours vivant de Dieu pour le pécheur, quoi qu'il ait pu commettre. En guérissant les malades, Jésus s'engage pour la cause de son Père, c'est-à-dire pour celle du Royaume. Il les guérit d'une image perverse ou destructrice de Dieu. Nous savons, hélas, que de telles images ne cessent de hanter les humains⁷. En témoignant de la compassion et de la douceur d'un Dieu infiniment proche de nous, Jésus restaure son vrai visage.

Quand un être humain rencontre Jésus et se laisse accueillir, il est donc restauré dans sa dignité, dans l'image de lui-même, dans sa relation à Dieu, dans sa santé. C'est cette expérience qui lui permet de vivre à son tour des relations positives avec d'autres et d'agir comme le fait Jésus. De là naît la mission des chrétiens. Car si Jésus ne met aucune condition à l'amour qu'il offre à ceux qu'il rencontre, il espère que ceux-ci entreront progressivement dans sa mentalité et adopteront un comportement analogue au sien. Comment celui qui s'est vu remettre une dette colossale pourrait-il rester impitoyable envers celui qui lui doit une petite somme (Mt 18, 23-35)?

La mission de l'Église et des chrétiens

Lorsque Jésus rassemble une communauté de disciples, c'est « pour être avec lui et pour les envoyer prêcher avec pouvoir de chasser les démons » (Mc 3, 14-15); en d'autres termes, il les associe à sa propre tâche, avec un double ministère de parole et de guérison. Partout, les disciples l'accompagnent, et il les envoie deux par deux dans les villes et les villages, avec une tâche caractéristique : « Guérissez les malades qui s'y trouveront et dites-leur : « Le Règne de Dieu est arrivé jusqu'à vous (Lc 10, 9). » Cette mission, qui est déjà celle de Jésus lui-même, préfigure celle des chrétiens. La seule tâche de toute communauté qui se réclame de Jésus, c'est de faire à son tour ce qu'il a fait le premier : annoncer le Règne de Dieu et guérir les malades. En utilisant les mêmes moyens que Jésus : montrer de

⁷. Voir M. Bellet, *le Dieu pervers*, Paris, 1987.

la compassion pour celui qui souffre, susciter la confiance, proposer un réseau relationnel chaleureux et vrai.

Préparée par l'expérience de la vie communautaire des premiers disciples avec Jésus, l'Église naît de l'événement pascal, qui s'achève avec l'expérience de l'irruption de l'Esprit (Ac 2). Le programme de la jeune communauté chrétienne est exposé dans les sommaires du livre des Actes des Apôtres (2, 42-47 ; 4, 32-35 ; 5, 12-16). Relevons en particulier : la mémoire vive de la personne et de l'action de Jésus (l'enseignement des apôtres) et la célébration de sa Pâque (la fraction du pain), les relations fraternelles (qui incluent une solidarité matérielle exigeante), le travail de guérison (les signes et les prodiges). Quand les disciples vivent ensemble et sont portés par le souffle de l'Esprit du Ressuscité, le Royaume de Dieu commence à prendre corps, et c'est bien pourquoi la communauté attire de plus en plus de personnes.

Comme son Seigneur, l'Église prêche le Royaume et soulage les accablés. Les Actes racontent les guérisons opérées par les apôtres, par Philippe et par Paul. Là où les disciples de Jésus passent, l'homme paralysé ou alité est rendu à sa liberté (3, 1-10 ; 9, 32-34 ; 14, 8-10), celui qui est torturé par un esprit impur en est délivré (5, 16 ; 8, 7), celui qui était mort retrouve la vie (9, 36-43). Les disciples agissent par l'Esprit de Jésus, et les miracles qui leur sont attribués ressemblent d'une manière frappante à ceux du Maître. Et le sourd-muet, l'aveugle, le lépreux ? Le livre des Actes et les lettres de Paul ne racontent pas la guérison physique de ces personnes. Et pourtant ! Ces écrits ne disent-ils pas comment des gens terrorisés reçoivent des langues de feu et se mettent à annoncer le Christ vivant (cf. Ac 2), comment l'homme aveuglé est illuminé par la lumière du Ressuscité (cf. Ac 9), comment la séparation entre le pur et l'impur est abolie, de telle sorte que Juifs et païens font partie d'une même Église (cf. Ac 10) ? Il y a là une transposition, qui invite à d'autres transpositions pour la vie ecclésiale d'aujourd'hui. Vivre en communauté chrétienne doit faire du bien à ceux qui sont concernés. Mais qu'est-ce qui, dans notre société, paralyse et abaisse les personnes ? Quels sont les démons intérieurs qui les tiennent en esclavage ? Au-delà de la lèpre physique, en voie d'élimination, quelles sont les lèpres sociales ou morales (racisme, exclusions de toutes sortes) qui rongent notre culture ?

Pour le livre des Actes, la communauté chrétienne est un lieu de guérison parce qu'elle met en contact avec Jésus: c'est « au nom de Jésus Christ » (3, 6) que Pierre fait lever l'infirmes de la Belle Porte, et c'est encore ce que Pierre et Jean déclareront au Sanhédrin: « C'est par le nom de Jésus Christ le Nazôrien, crucifié par vous, ressuscité des morts par Dieu, c'est grâce à lui que cet homme se trouve là, devant vous, guéri » (4, 10); toujours dans la même ligne, Pierre dit à Énée: « Jésus Christ te guérit » (9, 34). À travers l'action thérapeutique de l'Église, c'est la puissance du Christ qui agit. Cependant les chemins qui vont de l'un à l'autre peuvent varier.

L'épisode de la guérison d'un paralysé à Capharnaüm (Mc 2, 1-12) raconte comment l'homme malade est porté jusqu'à Jésus, inaccessible à cause de la foule. Jésus est dans la maison: nous pouvons reconnaître dans cette scène une image de la communauté chrétienne rassemblée autour de son Seigneur. La porte est bouchée? Ils passent par le toit. Il faut donc qu'ils soient motivés, qu'ils placent en Jésus le dernier espoir de guérison de cet homme, lui-même incapable de bouger. « Voyant leur foi, Jésus dit au paralysé: tes péchés sont pardonnés » (v. 5). Quelle est la foi de l'infirmes lui-même? Le texte n'en dit rien! Il est littéralement porté par la confiance des autres, qui l'amènent à Jésus.

Le trajet inverse – de Jésus à la communauté chrétienne – est suggéré par l'histoire du « bon Samaritain » (Lc 10, 30-35). Les Pères de l'Église expliquent: le Samaritain est Jésus lui-même qui, saisi de compassion devant l'homme souffrant, s'approche et prend soin de lui. Dans cette perspective, l'huile et le vin représentent l'onction des malades et l'eucharistie, qui est aussi le viatique des mourants. En tout cas, le Samaritain conduit le blessé à l'hôtellerie, qui figure l'Église. Désormais, la miséricorde de Jésus passe par l'action persévérante de la communauté chrétienne, chargée du soin des personnes fragiles ou blessées par la vie. Au-delà du ministère particulier de quelques-uns, le soin des personnes souffrantes appartient à la mission essentielle de l'Église comme telle.

Ce sont les chrétiens qui, par leur foi, portent les hommes souffrants à Jésus, et Jésus les confie à la communauté chrétienne, qui agit elle-même sous le souffle de son Esprit. C'est toujours le Christ qui sauve, mais il le fait par l'engagement

humain de ses disciples. Et aussi, ne l'oublions pas, par la médecine!

Conclusion

La notion de « relations humaines » tient dans nos sociétés et dans notre expérience une place essentielle : sans ces relations, qui serions-nous? À ma connaissance, cette notion n'était guère soulignée dans les sociétés antiques, sinon par le thème gréco-romain de l'amitié. Même les liens familiaux et conjugaux apparaissaient plus sous un angle fonctionnel que sur le mode des relations interpersonnelles. Les récits évangéliques, cependant, soulignent d'une manière étonnante la qualité de relation de Jésus et lui associent son activité de guérison.

L'interprétation des récits évangéliques que je propose paraîtra peut-être trop psychologisante, trop humaine, pas assez surnaturelle. Je la crois pourtant défendable. Qui donc est Dieu, et comment agit-il? Chacun, sans doute, l'imagine à sa manière. Mais rappelons-nous ce que nous lisons dans l'évangile de Jean : « Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a dévoilé » (Jn 1, 18). Pour savoir qui est Dieu, pour comprendre son action, il faut regarder Jésus. L'homme Jésus, puisque nos yeux humains ne peuvent rien voir d'autre. N'opposons pas l'humain et le divin, ni en Jésus ni ailleurs! Les relations humaines par lesquelles hommes et femmes sont guéris au contact de Jésus sont les médiations de l'action de Dieu, qui commence à leur ouvrir son Royaume.

Corps du Christ, la communauté chrétienne n'a qu'une seule mission : continuer pour des temps nouveaux et sur la terre entière ce que Jésus a commencé en Palestine, il y a vingt siècles⁸. Au cœur de son programme se trouve nécessairement,

⁸. Si nous nous appuyons sur ce principe, bien des pratiques de l'Église apparaissent comme relatives, sinon discutables. Pour une réflexion sur ce que cela peut signifier pour le style de vie et l'action des communautés chrétiennes aujourd'hui, voir mon article intitulé « l'essentiel et l'accessoire? Quelles priorités pour le catholicisme au XXI^e siècle? », dans J. Debelle (dir.), *Rue de la Prévoyance*. Essais sur la pensée de Pierre de Locht, Bruxelles, éd. Feuilles Familiales, 2001, pp. 187-208.

comme pour Jésus, le développement de relations humaines vraies et chaleureuses. Rencontrer autrui dans une attitude réciproque d'écoute profonde, avoir ainsi la grâce de se découvrir et de s'accepter soi-même, être guéri, transformé positivement et aller vers les autres : ce fut pour Jésus comme pour ses premiers disciples une expérience fondatrice. Ne serions-nous pas appelés à vivre cette même expérience dans nos communautés chrétiennes d'aujourd'hui ?

Jacques Vermeylen
Avenue Henri Conscience 156
B-1140 Bruxelles

De nouveaux missionnaires pour l'Asie

Raymond Rossignol

Raymond Rossignol a été missionnaire en Inde pendant 26 ans. Il a ensuite travaillé à la direction de la Société MEP à Paris pendant 18 ans, dont 6 ans comme supérieur général. Il est actuellement responsable à Toulouse d'un Centre d'accueil pour prêtres étudiants asiatiques.

Dans la première partie du XX^e siècle lorsqu'un promoteur de vocations missionnaires sillonnait les routes de France avec l'espoir de susciter des candidatures pour la mission à l'extérieur, il demandait à parler à des séminaristes - alors relativement nombreux - ou à des collégiens. Il leur décrivait les immenses besoins de ce qu'il était convenu d'appeler les « pays de mission » : des populations vivant dans l'ignorance et la misère, de minuscules communautés chrétiennes noyées au milieu de masses de non-chrétiens et ne recevant que rarement la visite d'un prêtre, etc. Les catholiques des « pays de chrétienté », comparativement fort bien pourvus à tout point de vue, prenaient alors conscience de la nécessité de se porter au secours de ceux qui, ailleurs, vivaient dans un grand dénuement matériel et spirituel. L'encyclique *Fidei Donum* par laquelle Pie XII, en 1957, exhortait les évêques des Églises bien pourvues à envoyer des prêtres vers les « jeunes Églises » était encore basée sur de telles considérations.

Lorsqu'en 2004 un témoin de la mission à l'extérieur est amené à parler des Églises en Asie, il parle tout naturellement du remarquable dynamisme missionnaire de l'Église en Corée, à Singapour et ailleurs, du nombre étonnamment élevé – compte tenu du petit nombre de catholiques – des prêtres et des religieuses au Japon ou en Thaïlande, des nombreux séminaires débordant d'élèves et des Facultés de Théologie en Inde, de la magnifique persévérance dans la foi des catholiques de Chine ou du Vietnam face à la persécution, etc. En entendant de tels propos les catholiques de France font inévitablement des rapprochements avec ce qui se passe aujourd'hui en France. Ils se sentent comparativement faibles et démunis.

La responsabilité de la mission en Asie incombe aux Asiatiques

L'Asie est un continent vaste et très diversifié. La situation de l'Église est fort différente selon les pays. Certaines Églises particulières sont fort bien établies et peuvent se passer de toute aide financière extérieure ; d'autres doivent faire appel à la solidarité inter ecclésiale. Certaines jouissent d'une grande liberté, tandis que d'autres sont mal tolérées, soumises à toutes sortes de contrôles, victimes de discriminations injustes, etc. Cependant, si on excepte le cas du Cambodge où, en raison des dramatiques événements bien connus des années soixante-dix, l'Église est encore très dépendante des missionnaires étrangers, partout ailleurs en Asie les dirigeants de l'Église sont des Asiatiques. C'est bien évidemment aux Asiatiques eux-mêmes qu'incombe la responsabilité de la Mission dans ce continent.

La tâche est immense. En Asie la mission en est encore à ses débuts. En dehors des Philippines, les chrétiens sont partout très minoritaires. On peut donc arguer qu'il n'y aura jamais assez de missionnaires dans un continent où vivent 80 % des non-chrétiens du monde. Malgré cela, d'une façon générale, les responsables asiatiques de la mission ne songent pas à faire appel à des missionnaires étrangers. Pour diverses raisons.

Tout d'abord, dans plusieurs pays, et non des moindres (Chine, Inde...) le gouvernement du lieu n'accorderait pas de visa à ces nouveaux missionnaires. Ensuite, les responsables de

la mission en Asie sont bien au courant des graves difficultés que connaissent les Églises d'Occident et en particulier l'Église en France : très faible pourcentage des catholiques pratiquants, grande pénurie de vocations, etc. Ils ne s'attendent donc pas à ce que ces Églises puissent leur envoyer de nouveaux missionnaires. Enfin, et surtout, l'essor de la mission dans ce continent est lié, semble-t-il, à une meilleure inculturation de la foi chrétienne. « Donner au Christ et à l'Église des visages asiatiques » fut l'un des leitmotivs du Synode sur l'Asie en 1998. La présence de nombreux missionnaires étrangers pourrait aller à l'encontre de cet objectif.

Dans un tel contexte les responsables des Églises en Asie acceptent bien volontiers que des missionnaires âgés, ayant travaillé dans leur pays d'adoption parfois pendant plus d'un demi-siècle, y terminent leur vie s'ils le souhaitent. Mais ils sont conscients que l'essor de la mission en Asie ne peut plus être lié à une aide extérieure en personnel.

La mission est avant tout l'œuvre de Dieu

On dit parfois qu'avant de quitter ce monde le Christ a « confié » sa mission aux Apôtres. L'expression n'est peut-être pas très heureuse. En effet, elle pourrait laisser croire que le Christ a « passé la main » et que désormais ce sont des hommes qui assument l'entière responsabilité de la mission – même si, pour ce faire, ils ont absolument besoin de l'aide de Dieu. Il serait peut-être plus exact de dire qu'en envoyant les Apôtres diffuser la Bonne Nouvelle dans le monde entier, Jésus les a formellement « associés » à sa mission. En réalité, il n'a jamais « passé la main ». Au moment de l'envoi des Apôtres, il a plutôt « pris les choses en main », comme l'a bien montré Lucien Legrand, en particulier par une analyse serrée de la péricope de Matthieu¹. La mission n'est pas tant une tâche que les chrétiens entreprendraient avec l'aide de Dieu que l'action de Dieu lui-même à laquelle les disciples de Jésus sont associés.

¹. Lucien Legrand. *Le Dieu qui vient. La Mission dans la Bible*, Desclée, 1988, p.106 et suivantes.

Il s'ensuit que la mission n'est pas une entreprise humaine ordinaire. Même si des dirigeants peuvent parfois s'inspirer utilement des principes reconnus d'une « bonne gestion », ils ne peuvent oublier, comme l'a rappelé Jean-Paul II, que « l'Esprit Saint est le protagoniste de toute la mission ecclésiale² ». Or, tout au long de la Bible nous constatons que Dieu a des façons bien à lui de « gérer » ses relations avec les hommes. Elles ne correspondent pas à nos critères d'une bonne gestion. Tandis que des mots tels que marché, efficacité, compétitivité, rentabilité, et peut-être transparence, semblent être des mots clefs pour la bonne gestion d'une entreprise humaine, les relations de Dieu avec les hommes sont caractérisées par la gratuité, la miséricorde, l'amour, la prédilection pour les petits et les faibles, le mystère...

Si on s'en tient aux critères humains d'une bonne gestion, Amos n'était pas apte à assumer la mission de prophète. Lui-même en était parfaitement conscient et en souffrait (Amos 7, 14). Les Apôtres n'avaient assurément pas les qualifications voulues pour aller « enseigner toutes les Nations ». Avec humour et au prix d'un bel anachronisme, d'aucuns ont imaginé Jésus faisant appel à un cabinet de spécialistes pour faire évaluer les moyens dont il disposait pour mener à bien sa mission aux dimensions universelles. Ayant interviewé chacun des Apôtres, le verdict des consultants est sans appel: ils sont tous inaptes pour une telle mission, sauf peut-être... Judas! L'écart entre les aptitudes des Apôtres et celles requises pour ce premier projet de « mondialisation » était manifeste. Et pourtant...

Or, c'est tout au long de l'histoire des missions qu'on constate comment des messagers, apparemment tout à fait inaptes, sont néanmoins devenus les instruments dont Dieu s'est servi pour fonder des communautés chrétiennes. Jésus « appelle ceux qu'il voulait (Mc 3, 13). » Marc lui-même avait peut-être essayé en vain de comprendre les critères de ces choix? Il n'est sans doute pas sans intérêt de remarquer au passage que Jésus semblait faire peu de cas de la nécessité d'une certaine homogénéité dans le groupe de ses disciples. On peut soupçonner par exemple que les autres disciples ne furent pas spécialement ravis lorsque Jésus décida d'adjoindre au groupe un collecteur d'impôts (Mt 9, 9).

². *Redemptoris Missio*, 21

Mais aujourd'hui encore c'est Dieu qui dans sa liberté souveraine appelle ceux qu'il veut pour le service de la mission. Est-il impensable qu'il appelle des Occidentaux pour le service de la mission en Asie ? Force est de constater que quelques jeunes Français, bien peu nombreux certes, se sentent appelés à partir se mettre à la disposition des Églises en Asie. Bien souvent ils ont entendu cet appel après avoir fait des séjours en Asie, partagé quelque peu la vie de ces peuples, découvert leurs cultures, vécu au contact de communautés chrétiennes asiatiques. Ils ont alors perçu, plus ou moins clairement, qu'ils étaient appelés à s'engager au service de l'évangélisation dans ce continent.

Certes, un discernement s'impose. Ils doivent vérifier leurs motivations dans la prière, avec l'aide de personnes dûment qualifiées. Ils doivent s'assurer, en particulier, que ce qu'ils considèrent comme un appel n'est pas en fait une façon de fuir les responsabilités qu'ils pourraient assumer chez eux. Mais peut-on a priori nier l'authenticité de cet appel au nom d'une « saine gestion de l'entreprise missionnaire » ? À la limite, cela reviendrait à dire que désormais on ne s'attend pas à ce que Dieu intervienne dans les projets missionnaires !

Pour autant qu'elle soit pauvre, toute Église particulière est habilitée à participer à la dimension universelle

La contribution à la mission hors des frontières serait-elle réservée aux seules Églises particulières qui ont déjà mené à bien l'évangélisation dans leur propre pays ? S'il en était ainsi les Apôtres n'auraient jamais quitté la Palestine... Chacun sait que l'évangélisation dans un lieu donné n'est jamais terminée. On ne peut cependant éluder le problème des priorités. Il se pose de façon très aiguë dans un pays comme la France en ce début du troisième millénaire. La diminution progressive du nombre des chrétiens pratiquants, la raréfaction des prêtres et leur moyenne d'âge très élevée, le nombre croissant des incroyants ou des adeptes d'autres Traditions religieuses, etc. révèlent l'urgence d'une activité missionnaire de grande ampleur en France même. On comprend aisément que d'aucuns voient dans cette urgence une priorité.

Mais est-il évident que le départ de l'un de ses membres pour le

service de la mission à l'extérieur affaiblisse une Église particulière? Si on en croit les Pères du Concile c'est plutôt l'inverse qui serait vrai: « *La grâce du renouvellement ne peut croître dans les communautés à moins que chacune d'entre elles n'étende le rayon de sa charité jusqu'aux extrémités de la terre, et qu'elle n'ait pour ceux qui sont loin, une sollicitude semblable à celle qu'elle a pour ceux qui sont ses propres membres*³ ». Le projet de départ d'un missionnaire peut être considéré comme une petite flamme indiquant qu'en dépit de sa pauvreté du moment une Église particulière reste fidèle à sa nature missionnaire. Éteindre cette flamme serait refuser de poser un geste signifiant ce besoin quasi organique de contribuer à la diffusion de l'Évangile partout dans le monde.

En continuation de ce qu'avait dit le Concile sur la nature missionnaire de chaque Église particulière, dans son encyclique sur les missions, Jean-Paul II exhorte les Églises pauvres à « *donner de leur pauvreté*⁴. » Ceci s'applique à toute Église, quel que soit le point de départ des missionnaires, soit des « jeunes Églises » encore très minoritaires dans leur propre pays, soit des Églises d'ancienne chrétienté nouvellement affectées par une très grande pénurie.

Dans le cas d'un missionnaire quittant l'Occident pour aller se mettre au service de la mission en Asie, une autre considération mérite d'être retenue. L'Église a certes pris solidement racine en Asie depuis bien des siècles. Un nombre très important d'Asiatiques ont témoigné de la profondeur de leur foi au prix de leur vie. On peut estimer néanmoins que jusqu'à présent l'Église n'a pas réussi à prendre toute la mesure de ce que pouvait comporter la rencontre en profondeur de la foi chrétienne avec les richesses culturelles de l'Asie et les grandes religions asiatiques. Depuis quelque temps, elle s'efforce de le faire.

Cela peut aboutir à une meilleure compréhension de la place des grandes Traditions religieuses dans le projet de Dieu pour l'humanité, à de nouvelles formulations de la foi chrétienne, à un enrichissement substantiel du patrimoine chrétien. C'est

³. *Ad Gentes*, 37

⁴. *Redemptoris Missio*, 64

peut-être une nouvelle page, particulièrement riche, de l'histoire de la mission qui est entrain de s'écrire. De nos jours, il n'est pas rare d'entendre dire que l'avenir du monde se dessine pour une large part en Asie. Peut-être peut-on dire de même que ce que vivent actuellement les Églises en Asie aura inévitablement des retombées sur l'Église partout dans le monde? Il serait bien regrettable que les Églises d'ancienne chrétienté restent délibérément à l'écart de ce que vivent aujourd'hui les chrétientés d'Asie. En envoyant quelques missionnaires vers ce continent elles signifieront leur souhait d'être partie prenante de cette nouvelle étape de la mission et d'en recueillir les fruits.

Des missionnaires sans prestige et sans pouvoir

De nos jours, comme par le passé, il peut être méritoire de quitter son milieu, sa culture et des communautés chrétiennes bien connues pour aller se mettre au service d'autres peuples dans d'autres continents. Il ne sera jamais facile pour un Européen de maîtriser parfaitement une langue asiatique. Aujourd'hui comme hier, l'acculturation peut s'avérer éprouvante. Elle ne sera jamais complète : pour un Européen, devenir chinois avec les Chinois ou indien avec les Indiens reste du domaine des objectifs qui ne sont jamais vraiment atteints. En cela la démarche du missionnaire du XXI^e siècle n'est pas substantiellement différente de celle de ses prédécesseurs.

Mais, tandis que dans le passé on pouvait être impressionné par le courage du missionnaire qui s'aventurait vers d'autres continents, de nos jours il est peu vraisemblable que celui qui décide de quitter l'Occident pour aller servir la mission en Asie suscite l'admiration. Il risque plutôt d'être soupçonné d'aller chercher ailleurs les satisfactions apostoliques qu'il aurait du mal à trouver chez lui. Pour de semblables raisons, sa démarche ne sera pas davantage admirée au point d'arrivée. Il ne sera pas accueilli comme un sauveur. Certes, on lui fera une place dans le dispositif existant ; mais sa contribution à l'activité missionnaire dans le pays restera vraisemblablement marginale. Il devra même veiller à rester relativement discret.

L'image du missionnaire d'antan était souvent associée à celle du bienfaiteur apportant des compétences, peut-être un savoir-faire, des ressources financières... Mais depuis déjà plusieurs décennies les Asiatiques n'ont absolument pas besoin des compétences techniques que pourrait apporter le missionnaire. Même dans le domaine de la théologie ou de la Pastorale ils sont déjà bien pourvus. Quant aux ressources financières, dans plusieurs pays d'Asie on n'attend plus d'aide extérieure. Ailleurs on peut fort bien s'adresser directement aux multiples organismes de solidarité inter ecclésiale. Point n'est besoin de passer par le missionnaire.

Bref! À l'avenir le missionnaire occidental qui aura choisi de se mettre au service de la mission en Asie ne sera sûrement pas auréolé du prestige du héros. Il ne disposera d'aucun pouvoir particulier, pas même de celui que donne parfois l'argent. Sa position sera souvent inconfortable, celle de l'étranger qui peut avoir du mal à justifier sa présence, peut-être même auprès des agents de la mission dans le pays !

Il ne s'ensuit pas que son service de la mission ne sera pas effectif. Il suffit de lire St Paul, en particulier ses Lettres aux Corinthiens, pour se convaincre que la fécondité de l'activité apostolique n'est pas liée au prestige ou à la puissance de l'apôtre. Ce serait plutôt l'inverse.

Raymond Rossignol
Institut Catholique
31 rue de la Fonderie
31068 Toulouse Cedex

Le missionnaire sera-t-il un ange qui transpire ?

Gilles Pagès

Gilles Pagès, formateur en Angola, en France puis à Rome travaille actuellement dans l'équipe d'animation de la province spiritaines de France.

L'Évangile est cette Bonne Nouvelle qui se transmet de par le monde, de cœur à cœur, de bouche à oreille, de maisons en maisons, de jardins en jardins. Propagation. Si cette Nouvelle œuvre en l'homme, si elle le libère et le rend joyeux, nous pouvons la qualifier de « bonne ». Nous la disons « bonne » parce qu'elle enchante. Alors sa transmission sera, elle aussi, enchantée. Pour un enchantement du monde, voici un idéal : le missionnaire informe comme un ange joyeux. Mais fut-il toujours un messenger ? Ou bien, par ce monde qui va, peut-il le devenir enfin ou à nouveau ? L'histoire de la mission appartient à l'histoire du monde. Comme cette dernière, sans doute connut-elle quelques bifurcations¹. Risquons que ce soient les mêmes.

¹. Sur les bifurcations de l'histoire comprises comme un passage du solide au volatil, Cf. Michel Serres, *Atlas*, Paris, Flammarion, 1996, pp. 121-128.

Faire l'histoire de la mission dans l'histoire qui se fait

Les premiers missionnaires furent détournés de la tranquillité de l'auberge d'Emmaüs, de la ferveur de la Chambre Haute, puis de celle des monastères et des couvents par un programme originel qui les mit en voyage, tel Atlas requis par Hercule ou Rahab habitante des murailles détournée par les espions de Josué². Programme ou impératif, peu importe encore. La Bonne Nouvelle œuvrait dans le cœur des Apôtres et dans celui des premiers cénobites. Rester dans la contemplation, immobiles, eut été mortel. Mais la Bonne Nouvelle porte en elle le voyage nécessaire. Premières sorties qui concernent des arpenteurs, des géomètres, des fondateurs d'Églises. Ils portent la Bonne Nouvelle comme les Caryatides soutiennent les colonnes des temples. Le monde aussi se tient dans ce labeur premier: temps des fondations d'un empire devenant lentement chrétien. Un peu plus tard, quelques tribus barbares, détournées de leurs steppes natales puis fondues dans les peuples rencontrés, construiront l'Europe.

Quelques arpenteurs, à mesurer en marchant, oublièrent de compter et marchèrent davantage. Voilà les voyageurs. Tel Hercule en partance pour le jardin des Hespérides ou Samson qui déménage à Hébron, sur son dos, les portes de la ville de Gaza³. Le voyage devient travail difficile. Il faut suer pour faire défiler le paysage: passer des rivières, franchir des montagnes, s'épuiser dans la course. La Bonne Nouvelle transforme à froid, à la dure, le missionnaire. Lui-même transforme par ce qu'il porte sur son dos ou apporte dans ses bagages, à la dure encore, ceux qui peuplent le paysage. Le monde ancien commence également ce travail cinématique: on découvre l'Amérique, on explore les mers, les îles, les passages. Les empires se dilatent. Le Nouveau Monde advient, riche encore de l'ancien.

². Cf. Jos 2. Rahab, la prostituée, vit au temps des fondations: elle habite la muraille de Jéricho (Jos 2,15) puis elle fera souche au milieu du peuple de Dieu (Jos 6,25). Cf. Beauchamp P., *Cinquante portraits bibliques*, Paris, Seuil, 2000, p. 90.

³. Cf. Jg. Samson visite à Gaza une autre Rahab. Les Philistins le poursuivent. Samson leur échappe et charge sur ses épaules la porte de leur ville jusqu'à Hébron (Jg 16,1-3). Plus tard, toujours à Gaza, il ébranlera les fondations de la ville (Jg 16, 25-30).

Quelques voyageurs, à suer pour la Bonne Nouvelle, devinrent laborieux et mirent sur leur travail des païens au supplice. Voilà les travailleurs. Tel Prométhée qui allume des feux, ou Élie, le fléau d'Israël aux paroles menaçantes qui fait tomber le feu du ciel⁴, le missionnaire laboure les mentalités, brûle les fétiches, parfois les sorciers, écrase les révoltes. Il travaille à chaud, dans la poussière, le bruit, le sang parfois. Il cultive du chrétien. Il décolle les têtes rebelles comme les âmes récalcitrantes qu'il arrache aux griffes du démon. Il transforme les cultures. Osons le dire en un mot : il colonise⁵. Le monde entier également transpire sous la chaleur du changement. De révoltes étouffées en révolutions voraces, le monde se transforme et devient industriel, souvent industrieux. Les paysans troquent la fraîcheur des terres remuées pour l'étuve des forges remuantes.

Quelques colonisateurs chauffés à blanc, forgerons tortionnaires de chrétientés, assouplirent leurs techniques. Devant les échecs répétés, les résistances de beaucoup et un retour, sans doute, à cette prise de conscience que la Nouvelle devait être "bonne" pour tous, certains cherchèrent à la communiquer, à la traduire pour la transmettre plutôt qu'à la forger et à la river dans les âmes. Plus : « L'Église [...] récemment [...] a éprouvé [...] la blessure de l'autre, elle lui en a fait l'aveu : ce fut l'aggiornamento de Vatican II. Nous en sommes là⁶. » Les travailleurs se firent donc ouvriers. Ils se feront bientôt annonceurs. Voilà les messagers. Tel Hermès qui informe, ou Gabriel son frère hébreu, le missionnaire transporte un message et devient passeur de bonté. La Nouvelle arrive et repart. Elle passe. Elle se colore de nouveautés et s'enrichit d'histoires. Imprévisible. De plus en plus "nouvelle". Le monde également s'est mis à communiquer, en un clin d'œil, en un claquement de doigt sur la

⁴. Cf. I R 18, 36-39. Élie, héros de scènes féroces, est comme le feu. Cf. Beauchamp P., *op. cit.*, pp. 160-161.

⁵. La racine indo-européenne Kwel rend l'idée de « tourner autour », d'où circuler, cercle, cycle... puis tourner autour de quelque chose pour s'en occuper, d'où cultiver, culture, agricole mais aussi colon et colonie... enfin l'idée de pivoter, d'où cou, col, collier et décoller. Cf. Grandsaignes d'Hauterive R., *Dictionnaire des racines des langues européennes*, Paris, Larousse, 1948.

⁶. Joseph Moingt, « Une théologie de l'exil » in Claude Geffré (ed.), *Michel de Certeau ou la Différence chrétienne*, Paris, Cerf, 1991, C.F. 165, pp. 131-156.

touche d'un clavier. Les réseaux font partout tourbillonner les nouvelles contribuant à disperser davantage ce monde qui n'en finit pas d'éclater. Le missionnaire ici pourrait-il devenir, ou enfin redevenir, messenger de la Bonne Nouvelle, passeur, "mêleur" et enchanteur ? Une chance pour aujourd'hui.

Chevauchements et rémanences

Mais que vont faire quelques anges ? Car il reste que le monde des forges et des révolutions s'est éloigné du silence paisible des cathédrales. Car il reste que dans les cathédrales, le message, à trop vouloir se dire, a oublié de s'écrire en vérité et charité à faire. Car il reste que ce message se transmet aujourd'hui parmi d'autres messages, en réseau, en compétition, sans écho souvent dans le volume vide de nos sociétés sécularisées. Car il reste enfin que les réseaux prolongent sans limite nos lieux habituels. Le monde devient virtuel. Nous circulons beaucoup, aussi nos lieux s'évaporent-ils.

Peut-être n'avons-nous pas bougé s'il est vrai que coloniser et circuler sont les branches d'un même arbre. Ensuite, les messagers auront toujours besoin d'agriculteurs pour se nourrir et de forgerons pour construire des trains et des avions. Il faut sans doute conserver en strates chacun des moments du monde et chacun des moments de la mission d'autant plus que tout est devenu un peu tout à la fois : « Encore et toujours, par chevauchements et rémanences, perdurent les anciens travaux⁷. » Ajoutons : qui veut faire l'ange fait la bête, parfois. Si le paysage défile sans fatigue le missionnaire n'est plus un messager mais un simple touriste, stupide et bête, souvent. Ne faudrait-il pas alors que se conserve une part de labeur dans le voyage de l'ouvrier de l'Évangile ? Un peu de sueur ?

Le missionnaire, et par lui la mission, solide et solitaire, fondateur et constructeur d'Églises, celui qui porta l'Évangile, fut remplacé par le missionnaire liquide et étalé, producteur et régisseur de communautés, celui qui chauffa l'Évangile pour qu'il fondît sur les peuples. Est-il venu le temps de la mission volatile, communicatrice entre les communautés, ici et

⁷. Michel Serres, *op. cit.*, p. 125.

ailleurs, attachée à tous les lieux et prisonnière d'aucun, toujours en transit? Le missionnaire transmettrait l'Évangile et annoncerait qu'il le transmet, messager dansant un message enchanteur. Voici ce qu'il peut faire cet ange aujourd'hui non pour rassembler en une seule Foi tous les hommes, plutôt pour disperser cette Foi parmi tous les peuples. Mais pour cela il s'agira toujours de savoir ce que nous faisons "là" où nous sommes, même si la question "où" est devenue difficile. Oui, que faire là où nous sommes?

Le labeur missionnaire

« Se poser le problème [du] devenir [du christianisme], ce n'est pas parier sur [ses] chances d'avenir ou sur ses risques de déclin [...], c'est se demander ce qu'on doit faire pour rester chrétien, car la vérité du christianisme est une vérité à faire. Faire c'est décider; décider, c'est choisir. Et il s'agit d'abord de choisir où vivre⁸... »

Que faire? Conserver pour y vivre, un peu du lieu comme un segment d'étendue qui garde en humanité. Habiter. Habiter son pays, son histoire, ses erreurs et ses espoirs; habiter sans pour autant nier que tout s'inscrit aujourd'hui dans un espace de plus en plus virtuel. Mais dans ce monde où tout est connecté, dans cet espace multipolaire finalement évanoui, le sujet, lui aussi, s'évanouit, disparaît. Dans ce monde monadique, en pantopie, l'acteur solitaire, casqué et barbu, la figure légendaire reste introuvable. Plus ou pire, son travail, ancien labeur, est devenu polluant. Ne reproche-t-on pas à la mission d'avoir eu partie liée à la colonisation? Et de l'avoir encore, tant la tache est grasse et continue de s'étaler. Cela appartient à l'histoire, c'est-à-dire à l'aujourd'hui: une de ces strates sur lesquelles nous sommes plantés. Que faire? Faire de l'histoire non comme une accumulation de connaissances mais comme un art d'habiter, puisqu'il s'agira « de donner du sens là, c'est-à-dire sur la limite, où la société contemporaine s'organise⁹. » Si de cela le missionnaire se fait l'acteur, il sera, en ce lieu déjà,

⁸. Joseph Moingt, art. cit., p. 136.

⁹. Philippe Lécrivain, « Approches de Michel de Certeau », in *Actualité de la mystique ignacienne*, Paris, Médiasèvres, 2001, p. 37.

le messager qu'il désire être. L'histoire en effet est vouée à dire l'autre. « Voyage au pays des absents¹⁰ », elle dit, depuis le présent, ces autres pour aujourd'hui. L'habitant alors saura mieux avec qui, quoi et pourquoi communiquer.

Que faire? Se fatiguer. Cet ange-messager en effet, est-il encore humain? Éponge-t-il quelques gouttes de sueur qui perlent sur son front? Les anges travaillent-ils? Ils chantent la gloire de Dieu: partout et toujours. C'est dire que partout ils ne font rien. Le missionnaire-messager risque de devenir trop parfait, trop beau, trop propre. Pour que nous puissions encore le penser, il faut penser qu'il puisse se fatiguer. La circulation de la Bonne Nouvelle s'oppose à sa répétition ou à la tranquille imitation de ce qui toujours fut dit. Elle réclame, puisqu'il s'agit de transmission, des discours au pluriel. Si nous emprisonnons « Dieu dans une seule objectivité » ou si nous oublions « la multitude de ses autres témoins », nous ramenons « la fidélité chrétienne à n'être plus que la conformité à un lieu et à tourner indéfiniment autour de ce piquet¹¹. » Aucune nouvelle ne sera autorisée à circuler. La répétition et l'imitation saoulent puis endorment. La circulation fatigue. Mais ici encore, il nous faut du terrain: se fatiguer sur le terrain. Voler comme un ange, dans les tourbillons et dans le multiple, ici et ailleurs, partout en un instant, c'est devenir volatil, dissout. La mission est communication peut-être, mais elle ne l'est pas par prolongement, par rêve ni par utopie. Trop belle, parfaite, idéale, elle n'est rien. Pour retrouver la caresse froide ou chaude des vents contraires, pour ressentir que les tourbillons déstabilisent, il faut accepter de rester assis un instant. Pour plonger le nez dans les parfums, il faut pouvoir ouvrir le flacon. Pour conserver une idée du multiple, il faut pouvoir le mesurer. Pour nous occuper en tous sens, il faut pouvoir manier la boussole. Voyager.

Que faire? Voyager. Voyager, c'est tenir une route et avoir un but, une ligne, même si elle est courbe, et un point, même s'il est irréprésentable. « Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures... Je vais vous préparer une place... afin que, là où je suis, vous aussi, vous soyez. Et du lieu où je vais, vous savez le chemin. » (Jn 14, 2-4) Ici encore, nous retrouvons ce "là" lassant

¹⁰. Ibid., p. 38.

¹¹. Certeau M. (de), *La faiblesse de croire*, Paris, Seuil, 1987, pp. 113-116.

mais heureux. Il n'y a pas, en effet, de voyage sans rivage, au départ comme à l'arrivée, au départ comme au retour. Pour pouvoir désirer, il faut subir une attraction au bout d'un chemin peut-être improbable, l'attraction du rivage.

Que faire ? Désirer. Sur des rivages nombreux des peuples attendent qui manquent à Dieu. Dieu n'est pas sans eux. Mais il n'est pas sans nous¹². Il attend d'être dit par ces peuples nombreux. Ils sont là. Ils manquent à sa manifestation. Aussi, pour qui se dit chrétien, quelque chose reste-t-il à faire. Oui, nous avons à faire. À défaire et à refaire car ce désir comme un voyage est un ouvrage sans cesse recommencé¹³.

Le missionnaire n'est pas volatil. Mais il vole et se fatigue : un ange qui transpire. Il invente en restant incertain. Il voyage car il désire. Alors il lui sera possible de respirer tous les parfums, de partir en tout sens, de communiquer, échanger, porter et recevoir, transmettre donc, toute information. Il pourra communiquer et communier. Ayant fait quelque chose il aura quelque chose à faire. Ou la mission reste un travail à faire, c'est-à-dire à inventer sans cesse ou elle n'est qu'une opération d'information parmi d'autres, une étincelle de la gerbe, un feu d'artifice. C'est beau. C'est tout. Un retour au "là" semble nécessaire pour là pouvoir faire. Car là est Dieu puisque là sont les autres. Là sera son messager. Garder ce vieux modèle pour encore inventer. Garder l'ancien sous le nouveau, en tension.

L'Église sera donc « missionnaire », parce que sa réalité effective se situe à côté d'autres groupes, comme voisine ou éloignée de ce qui lui manque. Pour l'Église, être « missionnaire », c'est dire à d'autres générations, à des cultures différentes, à de nouvelles ambitions humaines : « Tu me manques » — non pas comme le propriétaire parle du champ voisin mais comme l'amoureux¹⁴.

Gilles Pagès
30, rue Lhomond
75005 Paris

¹². Ibid.

¹³. Celui que le Père a envoyé « a passé la parole aux siens pour qu'ils élaborent ensemble leur discours, un discours pluriel et toujours recommencé », Joseph Moingt, art. cit., p. 153.

¹⁴. Certeau M. (de), *op. cit.*, p. 114.

Le Christ, frère des hommes

Épître aux Hébreux

Paul Bony

Paul Bony est prêtre de Saint Sulpice et professeur à l'I.S.T.R. de Marseille. Il est spécialisé en exégèse biblique. Il intervient aussi dans des séminaires africains. Il a des liens d'accompagnement et de formation en Mission Ouvrière.

Sur la question qui fait l'objet de ce dossier : « L'ancrage, l'enracinement, l'engagement à vie, une incarnation », en vue de la mission, est-il légitime et pertinent d'interroger l'épître aux Hébreux ? Incarnation, mission : deux mots qui sont absents de cette épître. Mais il est vrai qu'elle évoque avec un grand réalisme la condition humaine de celui qu'elle désigne aussi comme « le Fils », et qui est l'expression ultime et définitive de la Parole de Dieu. Quant à la mission, le titre d'apôtre est donné à Jésus, et à lui seul ; il est couplé avec le titre de « grand-prêtre » : *il est « l'apôtre et le grand-prêtre de notre confession de foi »* (3, 1). Son horizon est certes bien le sacerdoce et le sacrifice du Christ, « *grand-prêtre des biens du monde-à-venir* » (9, 11) ; mais la communication de la Parole de Dieu à l'humanité fait partie intégrante de la médiation sacerdotale. Il importe certes aussi de respecter l'unicité de « l'incarnation du Verbe » et de son « engagement », « une-fois-pour-toutes », jusqu'à la croix. Il ne faut pas « nous prendre pour Jésus-Christ ». Cela dit, l'Unique met sa marque sur ceux qui témoignent de Lui. Je propose donc de relire les deux principaux passages de l'épître où l'auteur insiste sur la nécessaire communion du « Fils » à la condition humaine pour qu'il puisse accomplir sa

mission, et d'en dégager quelque lumière pour la mission de l'Église aujourd'hui.

Le "Fils" a rejoint des frères (He 2, 5-18)

Après avoir exalté le Christ Jésus comme le Fils, bien supérieur aux anges (1,5-14) – auxquels la religiosité de l'époque accordait tant d'importance – l'auteur s'attache à faire valoir sa proximité avec les hommes (2,5-18): il est devenu leur frère, et c'est en vertu de cette double relation qu'il hérite un nom bien différent de celui des anges (1,4), à savoir celui de Grand-Prêtre (2, 17; 5, 10). Remarquons-le: l'accent n'est pas sur "l'ontologie" du Christ (ses deux natures, divine et humaine), mais sur sa relation existentielle. Comme Fils, il est absolument *digne de confiance* en ce qui concerne la relation à Dieu, qu'il s'agisse d'exprimer sa Parole, qu'il s'agisse de conduire les hommes vers Lui. Comme frère des hommes, il est pleinement capable de *compréhension* et de *compassion*, pour prendre en charge leur salut en partageant leur condition. « *Compatissant et digne de confiance dans le service de Dieu* » (2,17): telles sont les deux notes fondamentales qui le caractérisent comme "grand-prêtre". Il ne s'agit pas là de qualifications morales qui viendraient décorer, pour ainsi dire après coup, son être sacerdotal, comme s'il pouvait être prêtre sans cela; il s'agit de l'être-même de son sacerdoce. Plus précisément, s'il avait de naissance la dignité de Fils, c'est par l'histoire et le drame de sa vie humaine qu'il devait « *devenir en tout semblable à ses frères, afin d'être un grand-prêtre compatissant et digne de confiance* ». "Devenir": même pour lui, ce n'était pas acquis d'avance, cela devait se réaliser au creuset de la Passion. C'est à cet aboutissement que veut conduire tout le développement de la séquence de 2,5-18. Comment y parvient-il?

1. - Le souci de l'homme, souci de Dieu (2, 6-9)

Commençons par la fin, « le monde à venir » (2,6), qui est l'aboutissement final du dessein de Dieu. Ce « monde-à-venir » n'est pas le règne des anges, mais le règne de l'homme. « *Qu'est-ce que l'homme pour que tu te souviennes de lui, ou le fils de l'homme pour que tu le*

prennes en considération? Tu l'as un moment abaissé au-dessous des anges. Tu l'as couronné de gloire et d'honneur. Tu as tout mis sous ses pieds» (He 2,6-7). C'est dans ce psaume de l'homme (Ps 8), que notre épître trouve annoncée la vocation messianique du Christ. Dans la citation qu'elle en fait (2,6-7) et qu'elle commente (2,8-9) elle laisse planer jusqu'au bout l'ambiguïté de la référence: lit-elle le psaume en fonction de l'homme en général, ou en fonction de l'homme Jésus? Mais justement il ne faut pas choisir. Le drame pascal du Christ est le drame de l'homme: sa vocation messianique s'inscrit au cœur de la vocation créatrice de l'homme, appelé à la maîtrise de tout. Réciproquement, c'est en l'homme-Jésus, d'abord abaissé puis glorifié, que l'homme réalise cette vocation de parvenir à la maîtrise de tout, y compris la victoire sur la mort. L'éclairage est réciproque: la vocation de l'homme à la gloire divine est le soubassement de la vocation messianique du Christ Jésus; en retour, la manière dont le Christ Jésus parvient à la gloire, « à cause de la mort que, par la grâce de Dieu, il a soufferte pour tous », éclaire la qualité de cette gloire, elle manifeste en quoi elle est divine et digne de l'homme créé à l'image de Dieu. Non pas la maîtrise d'un potentat, mais le service dans un esprit de fraternité universelle. Ne faisons pas de contresens: "la grâce de Dieu" ne consiste pas à infliger la mort, mais à faire en sorte que la mort assumée par Jésus soit bénéfique à tous.

La réussite complète de ce dessein n'est pas immédiate, ni pour l'homme en général, ni pour Jésus. « *Maintenant, certes, nous ne voyons pas encore que tout lui soit soumis.* » Jésus lui-même n'a été glorifié qu'après avoir été abaissé. Accepter d'être un certain temps "en dessous" de sa propre dignité (en dessous des anges! dit l'épître aux Hébreux, mais saint Paul disait encore bien plus bas, Ph 2, 6ss): cela était nécessaire pour parvenir avec nous jusqu'à cet avenir de gloire. « *Nous ne voyons pas encore* », et pourtant déjà « *nous voyons Jésus* » glorifié en vertu de cet abaissement lui-même. C'est pour nous l'ouverture d'un chemin et une promesse.

2 - Le guide et le frère (2, 10-13)

« *En effet, puisque celui pour qui et par qui tout existe voulait conduire beaucoup de fils à la gloire, il convenait qu'il porte à son accomplissement, par des souffrances, le pionnier de leur salut* » (2, 10).

«Pionnier»¹ : ce terme évoque ici le guide d'une caravane ou d'un peuple. Il est le «précurseur» (cf. 6, 20), celui qui marche devant, qui ouvre un chemin. Dans le dessein de Dieu, la passion de Jésus n'avait pas d'autre sens, pas d'autre raison d'être, que d'en faire ce pionnier «accompli». Pour la première fois dans l'épître apparaît ici le langage du «perfectionnement» ou de «l'accomplissement». Il ne s'agit pas d'un perfectionnement moral, comme si la passion de Jésus était le lieu d'exercice de toutes les vertus humaines. Il s'agit de porter à son achèvement la capacité du Christ Jésus à remplir sa mission. Il ne serait le guide qu'en étant le frère.

« Car celui qui consacre (lui) et ceux qui sont consacrés (nous) sont issus d'un seul » (2,11). Ils ont même origine: la paternité de Dieu. Même s'il est seul à être «le Fils», en raison de son origine transcendante (1, 1-4), il reconnaît d'autres «enfants de Dieu» en ces hommes qui sont appelés, par grâce, à partager la vie divine. C'est pourquoi « il n'a pas honte de les appeler frères ». Il n'a pas le sentiment de descendre trop bas en acceptant cette «fratrie», pas plus que Dieu lui-même n'a honte, à l'égard des «pères», d'être appelé leur Dieu (11, 16).

À l'appui de cette affirmation, l'auteur cite l'Écriture en la mettant dans la bouche du Christ pascal: « J'annoncerai ton Nom à mes frères; je te louerai au milieu de l'assemblée » (Ps 22, 23). « Moi, je mettrai ma confiance en lui » (Is 8, 17), et encore « Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés » (Is 8, 18). Tel est l'horizon «fraternel» et communautaire, dans lequel le Christ a vécu sa Passion. À cette «église de frères» il pourrait révéler, dans l'action de grâces, le Nom de Dieu, en qui on peut mettre une confiance absolue telle qu'il l'aurait vécue lui-même au cœur de la souffrance. Ces «frères» sont « les enfants que Dieu lui a donnés », « *filis nombreux que Dieu voulait conduire à la gloire* » (2, 10). Le Christ les a reçus comme tels. Ils sont pour lui-même don de Dieu. Ce n'est pas lui qui les a rendus enfants de Dieu; ils l'étaient déjà dans le dessein du Père. Leur fraternité n'est pas simplement humaine; elle s'en-

¹. « Pionnier » : cf. Ac 3, 15; 5, 31; He 12, 2 : « Le pionnier et l'accomplisseur de notre foi »; seuls emplois du NT; toujours au sujet du Christ. Dans les récits ou les évocations de l'Exode, il y a à la fois un guide divin (YHWH, son ange, son esprit) et un guide humain (Moïse, Josué). Il se rejoignent dans le Christ. C'est pourquoi il est parfaitement apte à jouer son rôle.

racine dans cette vocation qui les associe à lui comme « *premier-né d'une multitude de frères* » (Rm 8, 29). Le Christ n'a jamais pu être seul devant Dieu, même s'il reste l'Unique. Il n'est le Fils digne de confiance absolue qu'en acceptant de devenir le frère de cette multitude humaine.

3 - « Devenir en tout semblable à ses frères » (2, 14-17)

Le Christ a reçu du Père sa famille d'adoption. Mais cela n'a rien de formel, car, en les recevant comme sa famille, le Fils est allé jusqu'au réalisme le plus charnel : « *Puisque les enfants avaient en commun le sang et la chair, lui aussi y a pris part pareillement* » (sans aucune différence). L'inversion de la formule habituelle (« *chair et sang* ») pour exprimer la faiblesse de l'homme n'a sans doute pas de portée particulière. Il est allé jusqu'à la mort, « *en vue de libérer ceux que le diable tenait enchaînés durant toute leur vie par la peur de la mort* ». L'esclavage engendré par cette peur est un thème plus grec que juif, mais qui avait pénétré aussi dans la littérature juive². Là encore, c'est de l'intérieur, en participant à la mort humaine que le Christ libère ses frères de la servitude de la mort. Il l'a fait doublement : dans la manière de « vivre sa mort », et dans sa glorification, qui rend inopérante pour les croyants la crainte de mourir. « *Assurément, en effet, ce n'est pas à des anges qu'il vient en aide, mais c'est à la descendance d'Abraham qu'il vient en aide.* » En parlant de « *la descendance d'Abraham* », l'épître ne referme pas l'horizon sur le peuple juif, car la postérité d'Abraham est innombrable et elle inclut les nations (cf. Rm 4, 17 : « Père d'une multitude de peuples »). Les anges n'ont pas de descendance, Abraham, oui. Le Christ, en prenant chair et sang, a participé à cette descendance. Il en est.

Devenu « *en tout semblable à ses frères* » (2, 17 ; 4, 15 précisera : « *En tout semblable hormis le péché* »). Cette assimilation a pour objectif de le constituer grand-prêtre « *capable de compatir* », en même

². « *As-tu bien dans l'esprit que le principe de tous les maux pour l'homme, de la bassesse, de la lâcheté, ce n'est pas la mort, mais plutôt la crainte de la mort ?* » (EPICTÈTE, *Entretiens*, III, 26, 38). « *Certains approuvent fort l'auteur de ce trimètre : "Quel esclave fait fi de la mort ?", dans la pensée que le poète avait nettement conscience de ce qu'implique ce vers : il estimait en effet que rien n'asservit si naturellement l'esprit que la crainte de la mort, issue du désir passionné de vivre.* » (PHILON, *Omnis probus*, 22).

temps que « *digne de confiance dans le service de Dieu* » (2, 17), les deux aptitudes étant indispensables à l'exercice de sa médiation sacerdotale, comme nous l'avons dit plus haut. « Le service de Dieu » impliquait d'assurer « *l'expiation* (c'est-à-dire la purification et le pardon) *des péchés du peuple* » (cf. He 8 – 10). Il ne s'agit pas d'une démarche qui resterait purement fonctionnelle. Elle implique une solidarité spirituelle, par laquelle “le sanctificateur” initie “les sanctifiés” à une vie de fidélité et à la conversion à travers les épreuves. Un trait majeur de la condition humaine que le Christ a assumé est la soumission à l'épreuve. Sans la souffrance et la mort, il n'y a pas d'épreuve, et sans mise à l'épreuve, il n'y a pas de véritable condition humaine, encore moins de condition filiale authentique devant Dieu (12, 8). Ce n'était pas tout, pour Jésus, de participer à la mort physiquement parlant, c'était d'y participer en tant qu'elle est une mise à l'épreuve dans la fidélité et dans la confiance en Dieu. C'est alors que sa passion et sa mort pouvaient devenir un réconfort et une prise en charge de ses frères humains. « *Car du fait qu'il a souffert lui-même quand il a été mis à l'épreuve, il peut secourir ceux qui sont mis à l'épreuve* » (2, 18).

*** Quelques flashes pour vivre en “compagnons du Christ”...**

- L'enracinement n'est pas une affaire purement sociologique ; il cherche à rejoindre les racines profondes de l'existence et de la vocation humaines. Nous ne sommes pas le Christ, mais « compagnons du Christ » (He 3, 14) et, à ce titre, partie prenante de sa vocation messianique. L'humain est “sa patrie”. Il ne peut s'agir de quelque “tourisme de l'altérité”, comme on a dit, mais d'une communion en profondeur à l'humanisation de l'homme selon le dessein créateur de Dieu et selon la figure de Jésus, le Fils de l'Homme.

- Dans cette communion à l'aventure humaine à laquelle nous sommes mêlés nous aussi “par la grâce de Dieu” (2, 9), accepter les délais dans la patience et l'espérance. Accepter les délais fait aujourd'hui difficulté, tellement l'homme mise sur sa puissance à laquelle rien ne devrait résister. La “culture des résultats” a besoin, elle aussi, d'être évangélisée.

- « Ne pas rougir de se considérer comme des frères » : ce qui était démarche d'accueil gratuit de la part du Christ devrait s'imposer encore davantage à nous ; tout sentiment de supériorité, qui nous tiendrait à l'écart, serait une offense à la fraternité issue de l'amour de Dieu pour l'homme, pour tous les hommes.

♦ Dans “l’enracinement”, il y a nécessairement la participation aux épreuves. C’est la minute de vérité. Opposer les mécréants du Ps 73, 4-5: « Rien ne les tourmente jusqu’à leur mort, et leur corps est replet. Ils n’ont aucune part à la peine des hommes, ils ne sont pas frappés avec les humains. »

Quel “accomplissement” pour le Christ Prêtre ?

He 5, 1-10

L’épître prend appui sur certaines caractéristiques de la figure du grand-prêtre de l’Ancienne Alliance pour justifier l’authenticité du sacerdoce du Christ Jésus, Prêtre de la Nouvelle Alliance. Ce faisant, il fait refluer sur le sacerdoce lévitique des traits qui y étaient certes présents, mais pas avec le même relief, et qui même, dans la pratique, y étaient plutôt obscurcis; c’est la réalité qui valorise et redonne des couleurs à la figure. Le faire-valoir joue dans le va-et-vient entre la figure et la réalité. Quelles sont donc ces caractéristiques que l’auteur veut dégager en ce qui concerne le sacerdoce du Christ? Nous allons retrouver très appuyé le trait déjà présent dans la séquence étudiée précédemment: la faculté de compatir.

1 - Prêtre pour les hommes

La faculté sacerdotale de compatir s’appuie sur l’humanité du prêtre et sur le service de l’humain que constitue l’exercice du sacerdoce: « *En effet, tout grand-prêtre, pris par les humains, est institué pour les humains dans le service de Dieu* » (5,1). *Pour les humains*: certes pas dans n’importe quel domaine, mais en ce qui concerne les relations avec Dieu (cf 2,17). Il ne s’agit pas d’un rôle profane. Mais l’on sait bien que les choses de Dieu touchent aussi tous les domaines de la vie humaine. L’insistance est mise fortement sur la relation aux hommes. Les textes sacerdotaux de l’Ancien Testament étaient surtout préoccupés d’accentuer « le zèle pour Dieu »: raison pour laquelle la tribu de Lévi (Dt 33, 8-9) ou Pinhas (Nb 25, 10-13) avait obtenu l’apanage du sacerdoce. Ce n’est pas contradictoire, mais ce n’est pas le même accent.

2 — Un prêtre passible et non pas impassible

Sur ce point encore, l'image du sacerdoce lévitique est idéalisée en fonction de la réalité du Christ. Ce que la Loi réclamait des prêtres était de l'ordre de la séparation, de la distance et même de l'insensibilité. La sainteté de leur ministère semblait l'exiger. Qu'on se rappelle les figures du prêtre et du lévite dans la parabole du bon samaritain. Cependant le fait d'être amenés à offrir des sacrifices pour leurs propres péchés devait les porter à l'indulgence³.

Pour le Christ il ne s'agit pas seulement d'indulgence (5, 2), il s'agit d'une réelle capacité de compatir, et cela avec une véritable efficacité spirituelle. « *Nous n'avons pas un grand-prêtre insensible à nos faiblesses⁴ : il a été soumis, sans péché, à des épreuves en tous points semblables* (4, 15). » La ressemblance du Christ aux hommes en tous points consiste ici dans le partage des épreuves, la seule différence étant qu'il les a traversées sans pécher. D'après le contexte de l'ensemble de l'épître et d'après le contexte immédiat des ch. 3-4, « *le péché* » désigne d'abord la rébellion fondamentale contre le dessein divin : l'indocilité, le manque de foi dans la Promesse, le désistement de l'engagement dans l'histoire du salut. Malgré les épreuves le Christ n'y a pas succombé⁵. « L'exception Jésus-Christ » (« hormis le péché ») ne l'éloigne pas de nous, au contraire elle le rend plus solidaire, le péché étant le contraire de l'amour, elle l'incite à nous obtenir auprès de Dieu le pardon et elle lui permet de nous aider efficacement à tenir bon sous l'épreuve.

³. « Dans l'A.T. on s'intéressait avant tout à cet autre côté : « *Il s'agissait d'être prêtre pour Dieu* » (Ex 28, 1-3; 29, 1 « faire office de prêtre pour moi »). On ne pensait pas à spécifier que le prêtre est établi pour les hommes. Cela restait implicite. Notre auteur, lui, l'affirme nettement (VANHOYE, Prêtres anciens..., p. 137-138). »

⁴. Le terme s'applique à des situations fort diverses dans le N.T. : maladies (Mt 8, 17; Ga 4, 13), limites de l'intelligence (Rm 6, 19, faiblesse morale (cf. Mc 14, 38 échecs apostoliques (2Co 11, 30; 12, 5. 9.10), infirmité spirituelle (Rm 8, 26); de manière générale : la faiblesse humaine (vs) la puissance divine : « *Christ a été crucifié en raison de sa faiblesse, mais il est vivant de par la puissance de Dieu* (2Co 13, 4). » He n'exclut aucune de ces infirmités pour le Christ. Il peut compatir à nos infirmités parcequ'il a connu lui-même notre faiblesse humaine et même cette mise à l'épreuve, qui peut devenir tentation.

⁵. L'Évangile de Marc n'hésite pas à dire que Jésus, poussé par l'Esprit au désert, était tenté (*peirazoménos*) par Satan (Mc 1, 12 cf. Mt 4, 1 ;

3 - Proclamé prêtre au terme de cette communion dans l'épreuve.

Si personne ne peut s'arroger le sacerdoce, mais doit y être appelé par Dieu – ainsi en fut-il d'Aaron – l'Épître aux Hébreux applique cette règle au Christ Jésus lui-même. Et elle en trouve la vérification dans la proclamation que Dieu a faite à son sujet au terme et en raison de l'épreuve qu'il a vécue en sa Passion. Il ne s'agit pas d'une proclamation extérieure à l'événement, mais de la sanction divine du devenir personnel de Jésus. Car c'est en cette épreuve que le Fils, qui n'avait pourtant pas besoin d'être éduqué « par la souffrance à l'obéissance », a néanmoins appris, humainement, « *par ce qu'il souffrit ce que c'est d'obéir* ». Une chose est de le savoir théoriquement, autre chose est de l'expérimenter, en étant placé là où se trouvent tous ses frères en humanité. « *Aux jours de sa chair* » : allusion à l'existence humaine faible et mortelle, qui a été son lot comme celui de tout homme. En cette situation il a crié sa détresse et versé des larmes abondantes comme le font tous les pauvres des Psaumes (Ps 6, 7.9.10 ; 39, 13 ; 56, 9). Comme eux, bien mieux qu'eux, il n'a pas douté de la puissance et de la fidélité de Dieu, capable de sauver de la mort : c'est ainsi qu'il a manifesté de la "piété" ; ce mot français nous paraîtra bien faible pour dire cette remise totale de soi au Dieu transcendant qui s'opère dans la prière. « *Ayant présenté prières et supplications* » : langage d'oblation sacrificielle pour désigner la prière du Christ (le verbe "présenter" correspond à celui de 5, 1 : « *Présenter dons et sacrifices* ») ; la situation de détresse vécue par le Christ dans les dispositions que révèle sa prière a constitué un authentique sacrifice (non "rituel", mais réel, existentiel, personnel).

« Et, en raison de cette piété, il a été exaucé. » Paradoxe : exaucé non pas en échappant par miracle à la souffrance et à la mort, mais exaucé en vertu de ce qu'il est devenu à travers cette épreuve : « *porté à son accomplissement* » tel que le voulait le dessein de

Lc 4, 13). Hébreux ne limite pas l'épreuve à la tentation au désert. Elle concerne principalement l'épreuve de la Passion. Sa fidélité à Dieu a dû faire ses preuves à travers des situations difficiles, à travers des choix humainement coûteux (cf. ce qui est dit de Moïse comme figure du Christ en 11, 24-26) ; sa volonté a dû lutter pour rester uni à celle du Père (cf. 5, 7-8).

Dieu. Remarquez les parallélismes significatifs du texte :
* « *sa piété au cœur de l'épreuve* » correspond à « *l'obéissance par la souffrance* » ;

* « *exaucé en raison de sa piété* » correspond à « *porté à son accomplissement* », « *devenu auteur du salut* », « *proclamé grand prêtre* » en raison de son obéissance.

Il serait trop court de chercher l'exaucement seulement dans la résurrection sous prétexte que sa prière s'adressait à celui qui pouvait le sauver de la mort. Il s'agirait alors seulement d'un salut individuel. Mais l'exaucement consiste à faire aboutir cet itinéraire qui le constitue *pionnier* et *auteur du salut pour tous ceux qui lui obéissent* de cette même obéissance qu'il a vécue lui-même en sa passion. Elle fut le lieu de son « accomplissement » comme Prêtre, parce que c'est ainsi qu'il est devenu ce guide et ce sauveur. Que cela implique la résurrection, cela est évident, mais c'est la résurrection qui consiste à « *ramener d'entre les morts le grand berger, par le sang d'une alliance éternelle, notre Seigneur Jésus* » (He 13, 20).

Il est délicat de transposer les traits de l'unique sacerdoce du Christ sur le rôle des disciples que sont les chrétiens et, parmi eux, les prêtres. Mais la généralisation qui est faite en 5, 1 au sujet des figures du Christ : « tout grand prêtre », peut nous y autoriser humblement, en sachant qu'il y aura toujours un écart entre lui et nous. Les traits d'humanité, ici, ne sont pas seulement culturels ; ils sont d'engagement « pour l'homme », un « pour » qui ne se positionne pas en surplomb, mais qui connaît sa faiblesse et son propre besoin de salut. Un service dans lequel nous sommes conduits à notre propre « accomplissement » ; un service qui n'est réel et opératoire que si celui qui s'y engage s'expose à être lui-même transformé. L'action n'est pas le seul lieu de cet engagement, la « passion », sous différentes formes, l'est encore davantage.

Paul Bony
41, rue Saint Saviourin
13001 Marseille

La leçon des départs missionnaires

Jean Yves Baziou

L'Abbé Jean Yves Baziou est prêtre du diocèse de Quimper. Il enseigne à l'université catholique de Lille. Il a travaillé avec les mouvements d'action catholique en monde rural et à l'aumônerie de l'enseignement public.

Parmi les activités humaines qui supposent l'acte de partir de chez soi, il y a l'apostolat missionnaire. Dans nos imaginaires, le missionnaire est associé au voyage vers le lointain et l'inconnu. Le départ en mission représentait de fait une véritable aventure. Il vaut la peine de s'interroger sur le sens profond de ce départ dans la mesure où il révèle des dimensions essentielles de notre être. Par sa radicalité, il nous renvoie encore aujourd'hui à mieux percevoir les originalités du christianisme et à expliciter quelques facettes de notre quête d'humanité.

La relation originelle d'apostolat

Mission, missionnaire, ces mots dérivés du latin renvoient à *apostolos* qui apparaît en grec chez Hérodote avec le sens de "envoyé". Il désigne l'envoi d'une armée, d'une flotte, ou de colons, c'est-à-dire le bras armé ou le prolongement de la Cité

vers un ennemi ou une terre étrangère. *Apostolos* suit de près les termes hébreu et araméen *saliab et seliha* qui veulent aussi dire “envoyé”. Il a, comme eux, un sens juridique: il désigne un homme qui a reçu une mission d’ordre religieux ou profane. C’était un procédé permettant à quelqu’un de déléguer ses pouvoirs à un autre au point que celui-ci avait la capacité de passer contrat à sa place. À ce sens juridique pouvait se superposer une signification plus religieuse: *saliab* était le nom donné aux chargés de mission désignés par le Grand-Prêtre ou le Sanhédrin et députés aux communautés de la Diaspora. Cette fonction s’est développée dans le judaïsme après la chute de Jérusalem. Les *apostoloi* seront les hommes choisis par les chefs juifs et qui, après avoir reçu l’imposition des mains, porteront à la Diaspora leurs lettres encycliques et rapporteront en retour à Jérusalem l’argent des contributions de ces communautés. Cette mission leur donnera de faire ensuite partie du Conseil des Patriarches. C’est ce mot *apostolos* qui est employé par Jésus pour désigner les Douze: ils sont ses “apôtres” qu’il présente comme les messagers qu’il envoie annoncer de sa part sa Bonne Nouvelle de salut et ils tirent leur autorité de cette accréditation qu’il leur donne. Leur parole n’est pas seulement la leur mais elle porte celle de Jésus en un lieu où il ne peut pas être lui-même.

La notion de mission renvoie donc d’abord à un mode de transmission originel au christianisme: l’apostolat. Il s’agit d’une délégation de pouvoirs: il est la transmission à quelqu’un qui ne les a pas par lui-même de facultés qui l’autorisent à parler au nom d’un autre mais sans le remplacer. Il en est le représentant. Cette relation renvoie à la manière dont le Christ comprend son rapport à Dieu: « *Celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu qui lui donne l’Esprit sans mesure*¹. » Ainsi saint Paul fait reposer la légitimité de sa parole sur un envoi par un autre: « *Comment prêcher sans être d’abord envoyé*²? » Toute action missionnaire qui ne relèverait pas d’un mandat serait donc illégitime. Nul ne s’octroie l’autorité de Jésus. Cette capacité d’être porteur de la Parole du Seigneur suppose une double relation de confiance. D’une part Jésus s’en remet à des

¹. Jn 3, 34.

². Rm 10, 15

apôtres pour le représenter dans le temps et l'espace où il est devenu invisible, acceptant donc de voir son nom et sa réputation engagés par leur parole. D'autre part l'envoyé accepte de ne pas parler en son nom propre mais de se trouver qualifié et impliqué par celui qu'il représente. Dans le départ missionnaire, se dévoile l'intrication de la Parole de Dieu et de la parole des hommes. La transmission de la première suppose la communication interhumaine. Ainsi l'établissement d'une relation et d'un échange est la condition de la dissémination de l'Évangile. La prédication chrétienne suppose une capacité de rencontrer l'autre. On peut inverser la proposition : la prédication chrétienne implique l'impératif de partir à la rencontre et à la découverte de l'autre. Avançons sur cet acte de partir.

Le christianisme : une religion de voyageurs et de passants

Comme tant d'autres, les traditions juive et chrétienne ne cessent de dire que nous sommes tous des migrants. D'un bout à l'autre de la Bible résonnent des appels au départ : va, viens, pars, quitte. Quelles sont les raisons profondes de cette insistance à quitter sa maison, sa terre d'origine ? Sur quelles perspectives et signification cela ouvre-t-il ?

La métaphore du voyage revient souvent dans les Écritures pour évoquer l'état de l'homme ici-bas, et notamment celui du croyant. Le psalmiste s'identifie à l'étranger de passage : « Je suis l'étranger chez toi, un passant comme tous vos pères³. » L'épître aux Hébreux rappelle que nous sommes des « étrangers et voyageurs sur la terre⁴. » Dès la Genèse, l'épée des Chérubins interdit à Adam tout retour au Jardin originel⁵. S'il faut chercher un jardin, c'est désormais au terme d'une marche en avant. Nous ne sommes pas des nostalgiques d'un âge d'or primitif : notre culture est une culture de la Promesse. À vouloir se retourner sur une demeure passée, un être humain court le risque d'être pétrifié, à l'image de la femme de Loth qui avait transgressé l'interdit divin de regarder en arrière⁶. Le

³. Ps 39, 13, repris dans 1 P 2, 11.

⁴. He 11, 13.

⁵. Gn 3, 24.

⁶. Gn 19, 26.

mythe de la tour de Babel s'achève par la dispersion. Celui de l'arche de Noé parle d'une navigation vers des terres au-delà des contours connus de ses occupants. C'est donc dans nos arrachements aux passés perdus que nous allons vers le salut.

Tel sera le chemin des Patriarches : une marche vers une terre promise. L'élection divine exige d'Abraham qu'il se sépare de ses racines : elle le rend étranger au sol de ses ancêtres et aux dieux de sa terre. Il ne reviendra jamais à son point de départ. Moïse aura pour patrie l'absence de patrie : « Devenu un émigré en terre étrangère⁷ », il meurt en voyage, sans atteindre le « pays ruisselant de lait et de miel ». Le peuple d'Israël a pour histoire une longue transhumance. Depuis son expérience fondatrice qui est celle d'un départ et d'une séparation de l'Égypte, sa marche de peuple de Dieu est sans cesse relancée. Sommé de ne pas s'arrêter, de l'Exode à l'Exil, il éprouve la relativité de tout enracinement, de toute demeure ou but atteints.

Jésus est le « passant considérable ». Il y a une transitivité essentielle de Jésus. Né au cours d'un voyage, réfugié en terre étrangère, il est passé parmi nous en faisant le bien⁸ et mène durant sa vie publique une existence de prédicateur itinérant, parcourant villes et villages⁹, tel un vagabond charismatique « n'ayant pas où reposer la tête¹⁰ », marchant du Jourdain au désert de Juda, de la Galilée à Jérusalem. À la question de savoir où il demeure, il répond : « venez », et à celle de savoir qui il est, il répond en s'identifiant au chemin : « Je suis la voie¹¹. » Il demeure dans l'acte de passer et celui qui le rejoint marche à sa suite en sa compagnie. Sa vérité s'éclaire dans la pratique d'un chemin. Le terme de son itinéraire, à Jérusalem, est l'heure d'un autre départ : « Maintenant, Père, je vais à toi¹². » Au tombeau du matin de Pâques les femmes ne trouvent plus qu'un messenger et un message : « Il n'est pas ici... Il vous précède

⁷. Ex 2, 22.

⁸. Ac 10, 38

⁹. Lc 13, 22.

¹⁰. Lc 9, 58.

¹¹. Jn 14, 6.

¹². Jn 17, 11-13.

de en Galilée. » Marie de Magdala, dans son chagrin, entend qu'il reste encore au Seigneur à monter vers son Père et à elle à s'en aller vers ses frères¹³. Il leur faut tourner le dos à la fascination de la mort et repartir en chemin. Pâques relance notre marche de vivants. Le Christ vivant vient désormais à nous sur nos chemins d'humanité.

L'Église, sous l'impulsion de saint Paul, émerge comme une communauté de voyageurs. L'apôtre n'est-il pas d'ailleurs lui-même un voyageur, un messenger mis en chemin pour porter et adresser la bonne nouvelle de salut de Jésus ? Paul s'adresse à des personnes et des groupes sociaux en marge du corps civique des villes méditerranéennes parce que ce sont des gens en transit : des commerçants, des marins, voire même des bannis ou des esclaves en fuite. Grâce aux communautés chrétiennes, ces gens qui avaient peu de droits dans les Cités vont créer entre eux des liens de solidarité et s'accueillir mutuellement. L'Église paulinienne advient comme une communauté des étrangers unis dans un lien social qui transcende le lien politique : « vous n'êtes plus des étrangers ni des émigrés ; vous êtes concitoyens des saints, vous êtes de la famille de Dieu¹⁴. » Depuis ses origines, l'Église a progressé en suivant les voies de communication, et s'est instituée à partir de cités carrefours. Jean-Paul II rappelle ainsi que dans les premiers siècles de son histoire, « le christianisme s'est répandu surtout parce que les chrétiens qui voyageaient ou allaient s'établir dans des régions où le Christ n'avait pas été annoncé, y témoignaient de leur foi avec courage et y fondaient les premières communautés¹⁵ ». Sa nature apostolique oblige l'Église à emprunter, non sans ambiguïtés parfois, les infrastructures qui permettent aux peuples de commercer. Il y eut les voies romaines, les routes de la chrétienté, les axes souvent colonisateurs de l'expansion européenne, il y a aujourd'hui le maillage de plus en plus serré de la planète par les multiples technologies et moyens de communication qui offrent à des masses de plus en plus considérables d'hommes une mobilité et des contacts sans cesse croissants. En se multipliant et en s'accéléralant, les flux de populations

¹³. Jn 20, 17-18

¹⁴. Eph 2, 19.

¹⁵. Jean Paul II, *Redemptoris Missio*, 82.

favorisent une interdépendance qui ouvre de nouvelles opportunités à l'Église. Comme l'analyse Jean-Paul II, « dans le monde moderne, il est de plus en plus difficile de tracer des lignes de démarcation géographiques ou culturelles, il y a une interdépendance croissante entre les peuples et cela constitue un stimulant pour le témoignage chrétien et l'évangélisation¹⁶ ». L'Église tout entière missionnaire pérégrine sur les routes des échanges humains. Et plus la mobilité s'accroît, plus nous sommes amenés à passer d'une pastorale de sédentaires à une pastorale de nomades.

Communauté de voyageurs, l'Église se comprend elle-même comme une communauté en voyage. Car elle n'a pas de chez soi définitif. Elle ne fait que "séjourner" en un lieu donné : les paroisses ne sont que des regroupements ou des résidences temporaires pour des chrétiens. Nous ne sommes que des hôtes sur cette terre¹⁷. Nous marchons vers une cité différente. Pour un chrétien, il n'y a donc pas sur terre ou dans le temps présent un sol désignable comme étant le paradis, l'aboutissement dernier. Combien de castes, d'idéologies, de régimes politiques, de groupes religieux ou de systèmes économiques n'ont-ils pas voulu désigner un tel lieu : Eldorado, société parfaite, cité sainte ! Sur ce point, la foi en Dieu nous offre de la lucidité : même sécularisé, le cœur de l'homme reste une fabrique d'idoles. Il voudrait tant sacraliser tel ou tel ordre existant ou imaginé, s'arrêter là. C'est ce dont se méfie plus que tout un chrétien, car il est un homme de départs : il sait et éprouve qu'il n'y a pas un lieu où fixer Dieu. Il lui faut aller toujours plus loin vers le Dieu plus grand que l'expérience qu'il en a faite. Dieu ne peut être détenu. Il s'éprouve dans un pas de plus par rapport à ce que nous connaissons déjà de lui. Il est l'infini appelant une démarche infinie, se dévoilant dans notre itinéraire. C'est ce que veut dire la lecture rabbinique du « rocher volant » de Meriba qui suivait le peuple et l'abreuvait de son eau dans sa route vers la terre promise¹⁸. Impossible donc de s'arrêter. Ainsi Moïse ne verra de Dieu que son passage, puisque Dieu le dépasse et couvre son visage. Il ne peut être

¹⁶. Jean Paul II, *Redemptoris Missio*, 82.

¹⁷. 1 P 1, 1 ; 2, 11 ; Jn 17, 14-16.

¹⁸. Nb 20, 7 - 12 repris dans 1 Co 10, 3-4.

vu que de dos. Grégoire de Nysse commentera ce passage : « Suivre Dieu où qu'il conduise, c'est là voir Dieu [...] Ainsi est-il dit à celui qui est conduit : « Tu ne verras pas mon visage », c'est-à-dire : « Ne fais pas face à ton guide. Car alors tu courrais en sens contraire de lui¹⁹. » Dieu passe en notre propre passage. Il se dévoile à nous comme s'enracinant dans l'ailleurs et le futur. Au cœur de l'expérience spirituelle réside l'impératif du détachement. La tradition judéo-chrétienne familiarise ainsi l'esprit avec le lointain. Elle se démarque des religions qui s'intéressent essentiellement aux dieux locaux, pour qui donc les besoins spirituels peuvent être satisfaits à domicile.

La leçon des départs

De quelle lumière cette manière chrétienne de comprendre l'acte de quitter son lieu peut-elle éclairer notre condition ? Elle rappelle d'abord que voyager et aller voir ailleurs a un rapport avec la nature profonde de notre être. Partir renvoie à un essentiel anthropologique : nous demeurons dans le monde mais nous ne cessons de nous y mouvoir. L'homme est un « être-dans » le monde mais sa manière d'y habiter est d'« aller-vers ». Partir dit que l'homme n'est pas attaché à un lieu donné. Il a la propriété du souffle qui l'anime : la mobilité. Notre condition humaine est d'être en exode, d'avoir une identité de passant. Nous cherchons encore notre demeure. L'homme n'est ni d'ici, ni même d'ailleurs. Il advient sans cesse. Éternels migrants, nous marchons vers autre chose : le bonheur, la paix, la sécurité et la sérénité d'une maison. Mais cette demeure dernière, nous ne la tenons pas. Le sens dernier nous est caché.

Peut-être que le départ en mission nous renvoie par là à l'une des grandes leçons des religions : l'abstention, la séparation d'avec le but ultime, d'avec l'Absolu. C'est ce que signifient les gestes de tant de liturgies : il faut quitter ses chaussures, garder les mains ouvertes, attendre le jour de la Révélation plénière et de la parousie, veiller, pèleriner. La part de l'homme est aussi ce qui lui échappe. Il est un être de manque :

¹⁹. Grégoire de Nysse, *La vie de Moïse*, Paris, Cerf, 1941, P. 149-150.

« Quelque chose nous manque, que nous ne savons pas, qui nous déchire l'âme. Qu'ont-elles d'autre à nous dire, toutes ces religions, que ce tourment du cœur et les voies du salut? Quête mystique, pèlerinages, explorations [...], nous sommes des êtres en partance²⁰. » Si nous ne cessons de repartir, c'est parce que nous ne sommes jamais satisfaits des demeures établies, de l'ordre des choses, de la parole instituée ni même d'un havre provisoire de paix. Voilà pourquoi, où qu'ils soient, un homme ou une femme regardent toujours plus loin. Si on pouvait suivre leur âme, on verrait les images des pays qu'ils rêvent. Nous sommes pétris du désir de traverser d'autres paysages. Il y a tant et tant de chemins qui n'ont pas encore été foulés. Partir peut être la manifestation d'un espoir, celui d'habiter la terre d'une autre manière que ce que nous connaissons déjà.

Le voyage missionnaire offre aussi de quitter ses préjugés, c'est-à-dire de relativiser les jugements trop hâtifs sur l'étranger. Il conduit à perdre un peu ses repères et à troubler ses certitudes initiales non réfléchies. Le départ oblige à penser autrement, à s'interroger, à se rendre compte de ses limites et de ses ignorances. Se dépayser est accepter de devenir différent. C'est l'occasion d'une conversion : ce n'est sans doute pas assez de quitter sa maison, il faut aussi quitter ses habitudes, sortir des conceptions anciennes qui nous enferment et illusionnent parfois. Le départ missionnaire a une fonction d'éveil : le cœur s'ouvre, l'esprit se dilate, les yeux voient autre chose. La perception du monde s'affine et se nuance. Quitter chez soi est alors se quitter un peu soi-même. Le départ manifeste la faculté humaine de dépasser sa condition présente. Il jette l'homme vers l'altérité. Partir de son monde dit donc la capacité humaine de nous ouvrir sur ce que nous ne savons pas, de consentir à l'inconnu. Notre identité nous attend : elle se renouvelle par ce qui nous advient d'inédit. Le départ missionnaire comporte un a priori de confiance car il a pour visée l'humanisation et la sanctification de la personne. Le missionnaire est un voyageur orienté par une Parole qu'il comprend comme une force qui l'élève. Le départ est sa façon d'engager le salut de son être.

²⁰. Monsieur Le Bris, in *Le Monde de l'éducation*, mai 1997, p.46.

Tisseurs de liens

On a pour habitude, hormis quelques personnages emblématiques, de dissoudre les individus missionnaires dans des visions d'ensemble et l'on tend à ne faire de chacun qu'un instrument au service de programmes ou d'orientations qui échappent à sa conscience. Or le mouvement missionnaire est constitué par une multitude de passants singuliers qui ont dessiné un espace ecclésial et culturel par leurs pas, qui ont traversé des lieux en y demeurant plus ou moins longtemps. Chacun de ces passants ne se contente pas des repères donnés : il a une pratique singulière et inventive de l'espace. Et passer c'est accepter de manquer de lieu, puisque c'est établir une relation entre le lieu d'où l'on est parti et un non-lieu. Non-lieu car le geste de passer n'est pas celui d'arriver. Partir en mission est à la fois se rendre absent à une terre connue et être en quête d'un nouveau lieu. Le déplacement missionnaire ouvre un chemin d'attention à la différence. Il conduit à se laisser habiter par la vie des autres. En ce sens le voyage missionnaire peut faire lien.

Il offre ainsi de mesurer l'originalité du style ecclésial de communion. Parce qu'elle ne se confond avec aucune culture, l'Église est un lieu de rencontre possible entre les peuples, les races et les cultures. Elle est un lien social en surcroît de tous les autres et qui peut les assumer en établissant entre les diversités humaines les conditions d'un entretien pacifique. L'assemblée eucharistique où se réalise en Christ le rendez-vous de frères venus de cultures différentes peut manifester de façon tangible une telle unité et une telle paix. Elle ébauche une fraternité universelle qui transcende les frontières et fait de l'Église une « maison » et une « école de communion²¹ ». Le voyage missionnaire permet de vivre une autre originalité du lien ecclésial : l'Église se présente à la fois comme universelle et locale. Elle est universelle en tant qu'elle est extensive, qu'elle est disponible à tout homme quels que soient sa condition, son lieu et son temps, qu'elle dirige les regards de tous les baptisés vers un même centre : le Christ. Mais en même temps elle est aussi tout entière présente en un lieu, inscrite dans des

²¹. Instruction « La charité du Christ envers les migrants », 100, 2004

contextes divers et particuliers. Le voyage missionnaire est l'expérience qu'il y a diverses manières d'habiter la même Église et qu'en elle cohabitent des identités culturelles différentes. L'unité ecclésiale n'a rien de monolithique mais elle est bariolée et réside dans une harmonisation des diversités qui la composent. La mission est donc au service d'une découverte réciproque de nos différentes manières d'être chrétien. Ainsi vécue, ne donne-t-elle pas un avant-goût d'un œcuménisme planétaire? Elle suscite le désir de vivre la cohésion humaine en assumant l'irréductibilité des différences, de favoriser le passage d'une société de tribus ou de nations à une histoire humaine solidaire. C'est en cette capacité de faire unité en sauvegardant les distinctions que l'Église peut représenter une résistance à une mondialisation qui, étant uniquement orientée par des impératifs de rentabilité économique, tend à dissoudre les singularités locales dans une globalisation homogénéisante. Dans la mission, l'Église peut ainsi développer les potentialités de son ministère de réconciliation et donner un avant-goût du peuple de Dieu à venir en esquissant cette communauté rare que tant d'hommes et de femmes appellent de leurs vœux: une communauté de respect où nous nous parlerons dans l'estime.

Les départs missionnaires s'inscrivent de plus en plus dans la conscience que notre Cité est la planète. En cultivant le sentiment d'une interdépendance commune, ils ouvrent à une culture de la sollicitude et de la solidarité mondiales. Le missionnaire est une des figures actuelles du citoyen du monde. Il est apte à voir et à dénoncer les fractures qui cisailent la fraternité: injustices, divisions, violences, destruction des ressources et des identités. La mission peut représenter une chance politique si elle remplit une fonction de vigilance planétaire en matière des droits de l'homme. Elle représente aussi une chance humaniste si elle promeut une culture de la rencontre basée sur la reconnaissance et le respect des différences, ce qui passe par la vertu de pudeur, c'est-à-dire par l'adoption d'une juste distance vis-à-vis de l'autre. Cette distance est la capacité de se dessaisir de l'autre pour le laisser être dans sa liberté. La mission est l'expérience que l'autre nous demeure un mystère. Vu comme un trajet favorable à l'extension de la reconnaissance de l'altérité et du dialogue entre les diverses convictions

ultimes qui irriguent l'humanité, le voyage missionnaire a quelque chose de l'esprit de Pentecôte si grâce à lui les peuples qui parlent en diverses langues deviennent capables de se comprendre.

Jean-Yves Baziou
Université Catholique de Lille
60, Bd Vauban - B.P. 109
59016 Lille

Pour aller plus loin

Pierre Lefebvre

Les mutations actuelles dans la problématique de la mission obligent les Instituts missionnaires à s'engager sur des pistes nouvelles. Les leçons de l'histoire pourront peut-être les aider à se poser des questions.

Dans son ouvrage *Croire et faire croire* (Fayard, 2003, 633 pages), **Dominique Deslandres** analyse « les missions françaises au XVII^e siècle ». Ce siècle a connu un grandiose projet d'unifier autour de l'Europe chrétienne le monde dont on découvrait à cette époque les véritables dimensions. Un puissant mouvement de christianisation et d'occidentalisation se développa dans des terres extra-européennes, en même temps qu'on s'efforçait d'instruire et d'encadrer les populations françaises restées païennes et « en grand danger de se perdre ».

L'auteur présente une abondante documentation sur les activités missionnaires françaises des années 1600 à 1650. Elle analyse les initiatives de quelques agents de cette évangélisation, leurs stratégies et leurs objectifs, en France et en Amérique. Un grand déploiement d'activités d'enseignement, de formation et d'encadrement reflète les progrès de la mise en application du Concile de Trente qui s'opérait à cette époque. Pour ceux et celles qui réalisent ce projet, la mission est le lieu où se produit le salut des âmes par la construction d'une nouvelle identité et un renforcement de l'intégration sociale et religieuse des populations. Comme au Canada christianisation rime avec européanisation, les méthodes et l'esprit se rejoignent des deux côtés de l'océan. Il s'agit d'enseigner les vérités de la foi pour per-

mettre une pratique cultuelle qui sera le ciment de l'intégration. La rechristianisation intérieure des « paysans aussi ignorants de la foi que les sauvages » accompagne l'effort à l'extérieur dans un vaste projet de société chrétienne et française aux dimensions du monde. Ces missionnaires se veulent les ambassadeurs du nouvel ordre social et religieux préconisé par le concile de Trente. L'auteur souligne combien ils sont nombreux, fort différents, peu centralisés, mais toujours très motivés. Il y a des francs-tireurs, simples prêtres ou évêques qui, seuls au début, entreprennent de se faire missionnaires. Ils subjuguent les foules et gagnent à leur cause des dizaines et des centaines de collaborateurs. Ils deviendront fondateurs de congrégations, à côté des grands ordres religieux.

De profondes mutations eurent lieu dans les relations internationales au xix^e siècle. Elles permirent un essor missionnaire fortement marqué par la fièvre coloniale qui s'emparait alors de l'Europe. De nombreux Instituts missionnaires trouvèrent leur identité dans un projet très centralisé d'évangélisation qui devait aller jusqu'aux extrémités de la terre et établir partout les institutions ecclésiales. Le départ *ad extra* par le truchement d'un institut concentra la plus grande partie du dynamisme missionnaire de l'Église. Si bien que le décret *Ad Gentes* de Vatican II (1965) situe ces Instituts nettement au sommet de la mission. « Par l'Esprit-Saint qui partage comme il lui plaît les charismes pour le bien de l'Église, (le Christ Seigneur) inspire la vocation missionnaire dans le cœur d'individus et suscite en même temps dans l'Église les Instituts qui se chargent comme d'un office propre de la mission d'évangélisation qui appartient à toute l'Église » (n° 23). Dans *Redemptoris Missio* (1990), le pape Jean-Paul II reconnaît que la mission universelle incombe au collège des évêques, mais il ajoute que « les Instituts occupent toujours, comme par le passé, une place d'une importance fondamentale » (n° 65). Ils demeurent « absolument nécessaires », ils sont « le paradigme de l'engagement missionnaire de l'Église » (n° 66). Les situations actuelles obligent sans doute à récuser cette place privilégiée des Instituts dans la mission.

Le livre d'**Étienne Ducornet**, *L'Église et la Chine, Histoire et défis* (Cerf, 2003, Coll. Histoire du Christianisme, 180 pages) rappelle les anciennes évangélisations puis analyse les missions du

XIX^e siècle. Celles-ci sont marquées par quelques graves ambiguïtés. La présence nombreuse et très active des missionnaires après les « traités inégaux » imposés par les armes à la Chine, et la « protection diplomatique » européenne dont ils jouissent les font apparaître souvent comme des agents de l'expansionnisme occidental. Le passage des « missions en Chine » à « l'Église de Chine » fut très lent et difficile, freiné souvent par les comportements et mentalités de certains membres des Instituts. La déclaration de Jean-Paul II en octobre 2001 manifestant son « profond regret pour les erreurs et les limites du passé » contribuera sans doute à « purifier la mémoire » de cette entreprise équivoque. Aujourd'hui, un christianisme chinois existe, qu'il faut mettre au compte de la vitalité et de la ferveur des Chinois eux-mêmes. La mission d'inculturer la foi dans la modernité chinoise se fera par des croyants chinois. Des intellectuels et des laïcs « chrétiens culturels » participeront à l'évangélisation en développant une théologie chinoise moderne, répondant aux défis de la société contemporaine. La mission de l'Église ne s'accomplit pas quand des clercs fondent des paroisses, mais quand des croyants s'engagent dans la réalisation du projet historique des peuples de construction politico-économique et culturelle. Ces conditions actuelles de la mission interpellent de toute évidence les anciennes structures.

Karthala présente un livre de **Jean-Marc Ela**, *Repenser la théologie africaine*. Le chapitre VI (pp. 153-189) parle des « nouveaux acteurs de la mission ». L'auteur se demande si les Instituts missionnaires ne consacrent pas une regrettable dépendance des Églises africaines. Après plus d'un siècle d'existence, celles-ci ne peuvent se passer ni de la pensée, ni des finances, ni du personnel du Nord. Le rôle que donne la théologie occidentale aux Instituts missionnaires n'est en fait que « la dogmatisation d'une praxis historique ». Les Églises locales africaines qui émergent sont conviées à s'ouvrir plus efficacement à la mission. Libérées des tutelles qui les paralysent, elles devront se donner un projet missionnaire et susciter un dynamisme d'évangélisation dans les communautés, les impliquant à fond dans le témoignage pour le Royaume, en particulier dans les secteurs socio-économiques et politiques de la vie africaine. La mission comme initiative de l'Occident est bien terminée, les

Instituts missionnaires n'ont d'avenir que s'ils se transforment radicalement. La nouvelle approche est donc celle de la collégialité au niveau du continent africain et du déploiement d'authentiques Églises régionales. Comme en Asie, ici aussi les conditions actuelles de la mission demandent un autre esprit et des structures nouvelles.

C'est de la même mission, mais en France, dont parle **Dominique Rey**, l'évêque de Fréjus-Toulon, dans sa lettre pastorale de mai 2001 : *L'actualité de la mission* (Parole et Silence, 96 pages). Chaque croyant a un rôle à jouer dans la mission d'évangélisation qui est commune à toute l'Église et qui se joue solidairement partout dans le monde. Ce livre manifeste bien que nous sommes entrés dans une nouvelle culture missionnaire. Il faut donc investir dans de nouveaux chantiers et inventer des procédures inédites.

Les besoins religieux du monde actuel et la fidélité de l'Église à son identité missionnaire l'obligent à des changements de spiritualité, de vocabulaire et de structures. Celles dont nous avons hérité ne collent plus aux réalités que nous vivons. Nous ne jouirons du vin nouveau qui s'annonce que si nous le mettons dans de nouvelles outres.

Pierre Lefebvre

Croniques



L'héritage de la mission dans la réflexion théologique des continents

Emmanuel Vangu Vangu

L'Association Francophone Œcuménique de Missiologie (AFOM) a organisé à Paris, les 24 et 25 mars 2004, le deuxième colloque des doctorands de tous les continents, menant leurs recherches en Europe et manifestant un intérêt pour la missiologie. La diversité des cadres des séances a donné un caractère spécial à ce colloque qui a connu une forte participation. La rencontre précédente avait eu lieu à Louvain-la-Neuve.

Pour stimuler la réflexion missiologique francophone, en ouverture avec la vie des Églises dans le monde, l'AFOM entend associer à son action les chercheurs, les enseignants et les diffuseurs de la missiologie. L'abbé Jean-Marie Aubert, président de l'AFOM, a rappelé aux participants que l'un des buts du colloque de Paris est de favoriser les relations entre les chercheurs en théologie et en missiologie des divers continents. Après le timide lancement de cette idée en 2002, on peut affirmer que la rencontre de Paris a été un succès. Plus de trente doctorands catholiques et protestants (étudiants inscrits au colloque et « auditeurs libres », originaires surtout d'Afrique mais aussi du Liban, de Pologne ou du Brésil), venus particulièrement de Suisse, de Belgique et des villes universitaires françaises, ont participé activement aux débats.

Le colloque dont nous rendons compte a connu plusieurs exposés, tous centrés autour de *L'héritage de la mission dans la réflexion théologique des continents*. Dès la première matinée, à l'Institut Catholique de Paris, Hippolyte Mel Gbadja, ivoirien,

a fait part aux participants de l'état de la *Gestion de l'héritage de la mission*. Dans un contexte de complicité entre colonisation et évangélisation (mission), mais aussi de rivalités internes entre congrégations, les missionnaires ont tout de même légué aux chrétiens une Église qu'ils se doivent aujourd'hui de bien gérer ensemble, dans un esprit œcuménique. Hippolyte a insisté sur la diversité des formes de la mission aujourd'hui. D'où l'ambiguïté de la définition du terme même de mission. Il a terminé son exposé en formulant quelques remarques sur la gestion de cet acquis missionnaire qu'est l'Église. La remarque essentielle, selon lui, est l'invitation lancée à l'Église catholique de regarder d'une manière nouvelle comment les Églises indépendantes, d'Afrique et d'ailleurs, gèrent l'héritage de la mission chrétienne.

Réagissant à cet exposé, le pasteur Jimi Zacka de Centre Afrique pense que la mission a laissé des fossés qui font aujourd'hui peur à l'Afrique, notamment une « Église-cléricale » en lieu et place d'une « Église-communauté », un discours ecclésial souvent en contradiction avec le mode de vie des chrétiens ou encore, la séparation du spirituel et du temporel. Pour essayer de combler ces fossés, le pasteur a proposé de redéfinir une ecclésiologie et une théologie des ministères qui tiennent compte de la vie du peuple africain. Le théologien, formé à l'occidentale, ne déprécie-t-il pas lui-même sa propre culture et son propre lieu théologique ?

Emboîtant le pas à Zacka, Richard Ondo, Gabonais, a décelé des zones d'ombre dans l'exposé de Mel. Certes, le christianisme social – écoles, hôpitaux, fermes... – est un signe positif de l'action missionnaire. Cependant, Richard regrette que son expansion ne se soit pas toujours faite en accord avec les évangélisés. Il s'est alors posé une question : « doit-on évangéliser ou convertir ? » Richard pense que l'émergence des mouvements messianiques africains est un corollaire de l'échec des grandes religions. Il déplore le fait que les théologiens africains se présentent encore aujourd'hui comme des missionnaires téléguidés de l'Occident. Pour lui, il y a nécessité de créer une troisième voie, outre celles tracées par les catholiques et les protestants. Doit-on proposer le « syncrétisme » comme alternative missionnaire ? Cette question a clôturé les vifs débats de la première matinée.

L'après-midi, à la Faculté de Théologie protestante, n'aura pas été de tout repos. Les professeurs Jean-François Zorn et Paul Coulon ont pertinemment démontré, par deux exemples concrets, que les missionnaires étaient des hommes bien intégrés dans la culture et les problèmes sociaux des évangélisés. En effet, comment Mgr Prosper Augouard (1852-1921) aurait-il pu traduire un article du *Credo* en pays Kongo (Brazzaville), si son cœur ne battait pas avec celui du peuple Kongo? De même l'exemple développé par Jean-François Zorn, concernant Maurice Leenhardt, pasteur de 1902 à 1926 en Nouvelle Calédonie, montre-t-il comment la conversion au christianisme peut s'articuler avec la transformation sociale et permettre l'émergence d'une nouvelle existence canaque. Des réactions, à la suite des deux exposés, ont montré sur le vif que l'héritage missionnaire n'est toujours pas facile à assumer. On a insisté sur le fait que l'Europe aujourd'hui est un pays de mission. Les chrétiens sont passés à une nouvelle étape de la mission, dans un contexte de mondialisation accélérée.

Le 25 mars au matin nous nous sommes retrouvés dans les locaux de la Faculté jésuite de Théologie (Centre Sèvres). Édouard Litambala a fait un exposé à partir de sa recherche sur la formation des théologiens dans l'Église catholique du Congo Démocratique. Il constate que le contenu théologique n'intéresse pas souvent ceux à qui il est destiné. Le théologien n'associe pas assez le destinataire de son message à l'élaboration de son programme. De plus son langage n'est pas accessible au peuple. C'est donc une question de méthodologie qui est au centre des préoccupations de l'abbé Édouard. Il pense que le théologien doit être à l'écoute des aspirations du peuple, sinon, comment pourra-t-il prétendre être prophète dans et avec sa communauté?

En définitive, le colloque de Paris a été très enrichissant. Toutefois, les participants ont regretté l'absence de femmes – deux seulement ont pris part à la rencontre de Paris – comme de chercheurs d'Asie et d'Océanie. Dans l'ensemble, l'esprit missionnaire et œcuménique était palpable au cours des débats. Les participants ont été satisfaits tant par le contenu que par la forme des exposés. Et, comme l'un des buts de la rencontre de Paris était de créer un réseau entre les théologiens intéressés à la mission, un noyau de coordonnateurs locaux a

été mis en place : Benjamin Bekono Obama pour Lyon ; Bède Ukwuije pour Paris ; Aristide Gonsallo pour Angers ; Dibuti Way-Way pour Bruxelles ; Emmanuel Vangu Vangu pour Louvain-la-Neuve. Ces coordinateurs prépareront avec l'AFOM et l'équipe de Montpellier la prochaine rencontre des doctorands de tous les continents qui aura lieu à Montpellier en mars 2005.

A la fin de la rencontre, les participants ont exprimé quels déplacements théologiques leur sont apparus plus clairement au cours de la réflexion pendant le colloque. Citons-en deux :

« Nous Africains avons été formés par des Européens ou bien par des Africains qui ont reçu leur formation des Européens. Ceci veut dire qu'une étape a été franchie. Maintenant, on arrive à la seconde étape, c'est-à-dire qu'il faut passer de la formation théologique européenne à la théologie africaine. Je suis très content de découvrir, pendant toute notre réflexion, que le thème de la mission permet à tous (des différentes confessions chrétiennes) de réfléchir ensemble sans problème. Ainsi la mission est un lieu oecuménique très favorable. Elle permet de revenir au contenu de notre être chrétien : accueillir la Parole et l'annoncer ensemble dans le monde qui est le nôtre. »

« Il faut penser la théologie en rapport avec la communauté chrétienne. Les laïcs sont aussi le lieu d'une expérience palpable de la théologie et de la mission qui prend en charge la diversité des contextes, la pluralité des cultures, la particularité des méthodes de recherche théologique et la proposition de la foi dans un monde en pleine mutation. »

Emmanuel Vangu Vangu
Louvain-la-Neuve
Belgique

Le religieux dans la vie au Japon

Emi Mase Hasegawa

Introduction

En notre monde globalisé, nous vivons dans des sociétés multiraciales, multireligieuses, et multiculturelles, il nous faut donc comprendre les autres religions du monde dans leur contexte religieux. On m'a demandé de parler ici de la société japonaise. On considère le Japon comme l'un des pays les plus sécularisés du monde. Est-ce que les Japonais sont religieux ? La réponse à cette question est difficile, si la question sous-entend la croyance à une « religion ». Je vais présenter ici le sens religieux dans la vie au Japon, pour essayer de vous répondre.

Le religieux dans la vie japonaise, comparé à un arbre " Bonsaï "

Au Japon comme dans la plupart des pays d'Europe, la religion ne joue qu'un rôle mineur dans la sphère publique. Dans ces pays sécularisés, il semble que les questions religieuses soulèvent moins de problèmes que dans les pays où la religion est un élément important de l'identité et de la vie sociopolitique du peuple.

Je me représente le religieux dans la vie au Japon comme un arbre appelé *bonsaï*¹. La racine plonge fermement dans la cul-

¹. Bonsaï est le nom japonais d'une plante miniature en pot ou sur un plateau, et qu'on considère comme une forme d'art hautement esthétique. Il faut continuellement l'arroser, le couper, le désherber, etc.

ture japonaise. Le tronc est le Shintoïsme fondamental². Les différentes religions comme le Bouddhisme, le Taoïsme, le Confucianisme, et le Christianisme s'y greffent et cohabitent sous forme de petites branches qui perfectionnent la forme d'un arbre bonsaï. La plante prend la nature du terrain. En regardant la situation religieuse actuelle du monde, comme au Japon, une quantité de religions diverses coexistent dans la culture, et les gens n'hésitent pas à faire une synthèse des religions différentes. Au Japon, les gens vont aux lieux de pèlerinage, aux temples, aux églises, et n'hésitent pas à y rendre un culte d'adoration. Cette façon de considérer la diversité de la vie religieuse préserve une pleine harmonie. L'harmonie de la diversité joue un rôle important dans la situation religio-culturelle japonaise depuis des milliers d'années. Aussi je n'hésite pas à me dire chrétien « japonisé ». Je vais de temps en temps dans les lieux de culte et les temples avec ma famille, je joins les mains et m'incline devant l'autel, je dis doucement « Amen » avant de partir.

Une manière intéressante d'articuler le religieux dans la vie japonaise s'exprime ainsi : « Un Japonais naît Shintoïste, il est Chrétien quand il se marie, mais il meurt Bouddhiste. » Lui ou Elle sont nés dans une culture japonaise fondée sur l'idéal du Shintoïsme fondamental, qui veut que la force spirituelle divine de la création et de l'harmonie (*kami*) existe dans le contexte religio-culturel japonais. Sur ce fondement, les Japonais partagent la perspective que toute chose, prise en particulier, est sacrée et spirituelle. Les enfants japonais rendent visite aux sanctuaires shintoïstes avec leur famille le jour de leur troisième, cinquième et septième anniversaires. Ils rendent grâce pour leur bonne santé, et demandent une longue vie. On visite les sanctuaires pour demander le succès à un examen d'entrée, pour que la chance soit bonne, pour la prévention routière,

Bonsaï exprime pour moi une idée de l'univers dans un espace limité. C'est un art qui n'a jamais de fin ; son aspect change avec le temps et les saisons. Ici, j'utilise le mot *bonsaï* pour symboliser une « religion qui évolue ».

². Traduction du mot *Ko Shinto* signifiant : élément religieux intégral de la culture japonaise. C'est une spiritualité centrale à la sensibilité japonaise et qui constitue un aspect continu de son histoire religieuse. Elle donne sa forme au style de vie traditionnel japonais, et sous-tend l'éthique de la nation, son héritage religieux.

pour un bon mariage, un accouchement facile, etc. En achetant une nouvelle maison, ou une nouvelle voiture, c'est un prêtre Shinto qui est appelé pour le rite de purification (*Oharai*). Le Christianisme est encore regardé comme une religion occidentale avec une pointe de saveur moderne. Aussi les jeunes préfèrent-ils une célébration de mariage avec une belle robe blanche dans une église de style occidental avec un prêtre étranger aux yeux bleus. Par contre, pour les funérailles, les liens de famille et la tradition sont des questions vitales. Si une femme épouse le fils aîné de la famille, ce sont eux qui devront prendre soin de la sépulture familiale. La plupart des familles japonaises ont leurs tombes dans le temple. Afin d'être enterré avec la famille, il faut revêtir la religion de la famille, et la plupart du temps c'est le Bouddhisme. Deux fois par an, en été et en hiver, les gens visitent la sépulture familiale et vénèrent leurs ancêtres.

Comme on le voit, la vie religieuse au Japon se caractérise par une symbiose de plusieurs religions. La plupart des Japonais sont en même temps bouddhistes et shintoïstes. Selon l'Annuaire des Religions édité par le Ministère de l'Éducation pour 2001, les Shintoïstes sont au nombre de 106 241 598, les Bouddhistes, 95 787 121, les Chrétiens, 1 756 583, les autres 10 242 730. Mais on est bien surpris en comparant ce total avec la population totale du Japon, qui est d'environ 125 000 000 ! Une des raisons de ce phénomène est qu'il existe de nombreuses couches de traditions religieuses. Quand de nouvelles couches se sont ajoutées, elles n'ont pas remplacé les anciennes, on les a simplement additionnées. Aussi trouve-t-on encore aujourd'hui la couche primitive du Shintoïsme, plus celle du Bouddhisme, plus celle de la morale confucianiste, plus l'influence chrétienne, etc³...

Liberté de religion au Japon

Du point de vue de l'Histoire, les Japonais ont fait l'expérience amère d'une certaine religion qui leur a été imposée. Depuis les dernières années du XIX^e siècle jusqu'à la fin de la Guerre du Pacifique en 1945, la pression pour accepter le Shintoïsme d'É-

³. Cf. DAB 1996, 3 et 34.

tat et le culte de l'empereur a augmenté. Durant cette période, le Shintoïsme d'État est devenu, par décret gouvernemental, la croyance nationale du Japon. Le Shinto était une sorte de religion nationale. Après la défaite de la guerre en 1945, le Shintoïsme du Temple fut restauré et le Shintoïsme d'État dissout. Le Shinto fut séparé de l'État et établit sa propre organisation, l'association du Temple (*Jinja-Honcho*). La plupart des temples Shinto importants au Japon appartiennent aujourd'hui à l'association⁴. Le Shintoïsme ne reçoit plus d'encouragement officiel ni de privilèges, quoiqu'il joue encore un rôle de célébration important en de nombreux aspects de la vie au Japon. En 1947, la liberté de religion a été garantie à tous par la Constitution⁵.

Aujourd'hui, la religion se pratique librement, c'est une affaire privée. Le gouvernement garde la neutralité, en particulier n'intervient pas dans l'observance religieuse, et protège le droit de pratiquer sa foi religieuse. Tant qu'une religion se maintient paisiblement dans un cercle privé, il n'y a pas de raison de la contrarier. La religion est regardée comme dépendant d'un choix subjectif, donc privé. Il n'y a donc pas de classe de religion dans les écoles publiques. L'approbation tacite de la religion dans la société japonaise s'appuie sur l'idée que ce qui est privé doit être séparé et maintenu hors de la sphère publique. C'est quelque chose de semblable à ce que les Français veulent dire par laïcité. Les Japonais ne professent pas publiquement leur foi, c'est ainsi que la liberté religieuse garde toute son harmonie.

Pour reparler du sens religieux

Le sens religieux au Japon, pourtant, se distingue de la religion. Les Japonais ont peu d'intérêt pour la religion en tant qu'organisation établie, système, ou dogme. On m'a demandé un jour: « Comment le sens religieux japonais peut-il s'exprimer dans une société aussi active et compétitive? Comment vivez-vous votre foi? » Je répondis que les gens participent à

⁴. Environ 75% des temples et des prêtres Shinto appartiennent à cette association.

⁵. Constitution, art. 20.

des activités en grande partie religieuses durant toute la saison, et c'est vraiment naturel pour eux. Comme je l'ai déjà dit, la plupart des Japonais ne voient aucun mal à assister aux fêtes shintoïstes, chrétiennes ou bouddhistes dans leur vie quotidienne. À Kyoto, où je vis maintenant, il y a des statues et de petits temples presque tous les 300 mètres. C'est stupéfiant de voir, chaque fois que je passe devant, comme on y offre des fleurs fraîches et de l'eau. Certaines personnes en allant au travail s'inclinent légèrement, quelques-unes s'arrêtent, joignent les mains. On ne peut donc pas dire que les Japonais sont un peuple irréligieux. Je dirais plutôt que les Japonais ont un instinct religieux.

Les Japonais n'abordent pas la religion d'une manière rationnelle. Cela crée un grand obstacle au travail érudit des occidentaux si l'on pose des questions sur le concept du divin. Le concept chrétien occidental de Dieu, défini comme créateur, rédempteur, maître de toutes choses, père tout-puissant, et révélé par la figure historique de Jésus-Christ, diffère fondamentalement du vague concept de dieux (*kami*) qui prévaut dans la religion japonaise fondée sur la croyance aux esprits divins. L'approche japonaise du *kami*, le divin, est conventionnelle et se fait par des sentiments, et non « par une recherche de la vérité ».

Le concept populaire japonais du divin s'exprime par le terme largement employé de *Shin-Butsu*, expression composée du *kami* du polythéisme et du Bouddha du panthéisme. *Kami* s'emploie même à la fois pour les dieux du polythéisme et le Dieu du monothéisme. Les Japonais pensent et vivent sur la terre des dieux, ils en héritent la culture.

Conclusion : pluralisme religieux au Japon

Au Japon, on tient souvent la religion comme objet d'un choix subjectif, on rejette donc facilement les doctrines de toute religion. Beaucoup de Japonais se disent appartenir à la fois au Shintoïsme et au Bouddhisme, ou même à plusieurs religions en même temps. Au contraire, pour l'Occident, comme pour le Christianisme, de multiples affiliations religieuses sont dites hérétiques. Inconsciemment, les Japonais s'arrangent avec leurs

multiples affiliations religieuses en admettant qu'il y a de nombreuses voies différentes à suivre. Le pluralisme religieux au Japon n'est pas seulement une théorie, mais il est vécu tous les jours dans le respect des autres croyances.

Lorsque je réfléchis au pluralisme religieux au Japon, je vois l'harmonie des diversités. Et sur un socle de diversité religieuse, on respecte les droits de rendre un culte et l'expérience profonde religieuse d'une âme. Le Shintoïsme considère les êtres humains comme des enfants des *kami*. Les Bouddhistes pensent que toute personne possède la nature de Bouddha. Les Chrétiens regardent les autres comme frères et sœurs. Les gens respectent et acceptent le sens religieux des croyants dans les autres religions. Ainsi, le pluralisme religieux est préservé.

Pour finir, je voudrais vous montrer par des exemples comment les Shintos, les Bouddhistes et les Chrétiens apprécient mutuellement leur sentiment religieux. Quand vous visiterez les temples de Kyoto, vous découvrirez qu'il y a des sanctuaires situés dans leur jardin. Quand les gens visitent le Bouddha dans le temple, ils adressent aussi leur prière sincère au *kami*. *Zuiho-in* est un monastère zen, affilié à l'école *Daitoku-ji, Rinzai* du zen bouddhiste à Kyoto. Le monastère a été dédié au seizième siècle par un seigneur féodal devenu plus tard un pieux Chrétien⁶. Il y a deux jardins de pierres dures dans le monastère, l'un d'eux s'appelle le Jardin de la Croix. Les pierres sont situées en forme de croix, et le jardin est dédié au Seigneur des Chrétiens. Cela montre l'esprit du Bouddhisme zen, compassion et sagesse absolue. La Chapelle de *Redemptoris Mater* à Akita a été construite par un charpentier bouddhiste qui avait une grande admiration pour la Vierge Marie. Les Chrétiens ont chaudement accepté le style Shinto-Bouddhiste de l'Église, et les gens y ont leur culte, assis sur les tatamis. Quels que soient les lieux sacrés que je visite au Japon, j'y vois des jeunes et des personnes âgées. Je peux dire qu'ils sont religieux. Cela peut différer du modèle occidental, mais certainement ils ont un sens du religieux : ils apprécient le sacré.

Emi Mase-Hasegawa
COE Research Instructor à l'Université CISMOR Doshisha,
Japon

⁶. En 1546, par Ohtomo Sorin (1530-1589).

Revue des livres



Publications émanant des Instituts

Famille Spiritaine

**La joie de vivre en communauté
en Afrique ou en Europe**

Gérard Warenghem

Éditions de l'Harmattan, Collection chrétiens autrement,
Paris 2003, 202 p.
Préface de Jacques Gaillot

Missions Africaines de Lyon

**D'une sagesse à l'autre
Contes de la Donga (Bénin) et Bible se rencontrent**

Michel Guichard, Éditeur, Cotonou, 2004, 236 p.

Disponible : Procure des Missions Africaines
11, rue Crillon, 75004 Paris

Société du Verbe Divin

**São e Salvo. A pajelança da população ribeirinha do
Baixo Amazonas como desafio paraa evangelização.**

Karl Heinz Arenz, Abya Yala, Quito-Ecuador, 2003, 305 p.

Recensions

Le Monde Sauvé

Commentaire de l'Apocalypse de Jean

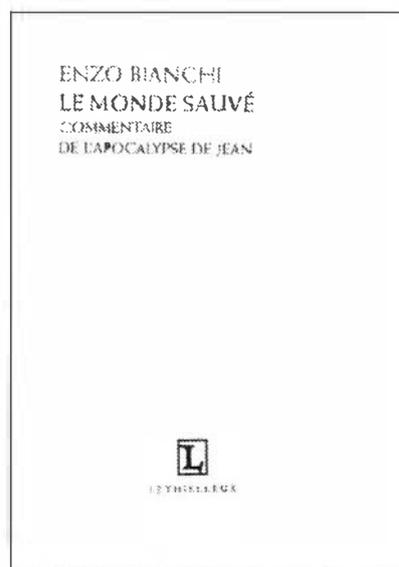
Enzo Bianchi

Éditions Lethielleux, Paris, 2004, 320 p.

Le livre de Enzo Bianchi commence par une longue introduction (p. 11-63) dans laquelle l'auteur replace l'Apocalypse dans le contexte de la révélation biblique et de la littérature intertestamentaire apocalyptique. Si la prophétie s'appuie sur la Parole pour livrer son message, le genre apocalyptique s'appuie sur la vision, fait pénétrer dans le monde inaccessible à l'homme, et l'amène à une connaissance embrassant toute l'histoire. Rédigée à partir des persécutions des années 65-70, ou des années 95-98, faisant état de la destruction du Temple, l'Apocalypse est la révélation progressive de la compréhension du mystère de Jésus et, à travers ce mystère, de toute l'histoire. Le message est destiné à sept des différentes Églises d'Asie Mineure, c'est-à-dire qu'il a une destination universelle. Il est communiqué dans l'assemblée liturgique (p. 68).

Le reste du livre est un long et riche commentaire. L'auteur explique clairement les symboles, en faisant un recours permanent aux textes de l'A.T., aux Évangiles, à Saint Paul et aux Actes des Apôtres. Ce commentaire donne l'impression que l'Écriture s'explique par l'Écriture et que l'Apocalypse en est le couronnement. Il suit tout simplement les différents septénaires du texte dont le message est disposé comme une parabole géométrique (p. 50) avec au centre la proclamation de l'Évangile par les deux témoins, Pierre et Paul, représentant l'Église.

Le commentaire fait ressortir la grande espérance que Jean voulait donner aux chrétiens de son temps, ceux qui ont subi les persécutions de Néron ou de Domitien, comme à tous ceux qui subissent le pouvoir totalitaire, toujours renaissant, représenté par la bête qui vient de la terre, ou la grande Babylone. « L'Apocalypse est véritablement le livre de la non-violence des croyants, lesquels retardent constamment le jugement de Dieu et demandent sa justice à travers la voix de leur prière et de leur sang offert en sacrifice » (p. 283). Les catastrophes cosmiques décrites ne sont que le résultat des réactions de l'univers face au jugement de Dieu qui s'abat finalement sur la grande Babylone. Les souffrances subies à l'occasion de ces catastrophes ne sont que l'occasion de reconnaître la puissance de Dieu et de se convertir. Le jugement qui arrive est manifesté par le



sang du Christ, qui a été fait « anathème pour nous », et qui touche la terre entière (p. 246). Suit alors le cantique nouveau, parallèle à celui de Moïse lors de l'Exode, mais qui a maintenant une portée universelle. On peut dire que les hommes sont jugés, mais aucun d'eux n'est frappé à mort, (p. 253) il a toujours la chance de revenir vers Dieu. Ainsi se justifie le titre donné au livre de Enzo Bianchi, *Le monde sauvé*.

Le dernier septénaire « ne représente pas seulement la conclusion de l'Apocalypse, mais de toute la parole de Dieu, depuis Abraham jusqu'au dernier jour, en passant par l'événement fondamental dans lequel tout a été accompli, l'incarnation, la mort et la résurrection du Seigneur » (p. 276). La révélation « atteint sa plénitude et ce qui apparaît n'est plus le modèle céleste d'une réalité terrestre, mais la plénitude même du ciel » (p. 279). Il s'agit d'« un ciel nouveau et une terre nouvelle... La transfiguration est si profonde que la mer n'existe plus. Or la mer était le symbole du mal » (p. 298). « La nouvelle création devient la demeure définitive de Dieu au milieu de son peuple qui désormais s'étend à toute l'humanité. La grande promesse est que chacun de nous sera le fils même de Dieu (p. 300). »

Jean-Marie Guillaume

Apprendre à lire le livre de Daniel

Paulin Poucouta

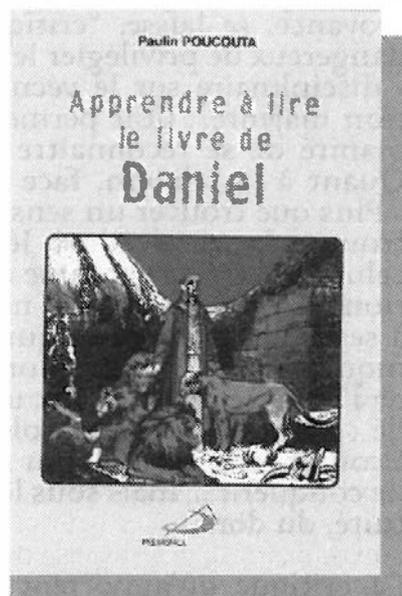
collection Bible pour tous n° 4,
Imprimerie Médiaspaul, Kinshasa, 2004, 48 p.

Ce petit fascicule, dense mais facile à lire, est une très bonne introduction au livre de Daniel. En six petits chapitres, l'auteur arrive à replacer le livre dans son contexte historique et à en dégager les principales idées.

Le livre de Daniel utilise la pseudonymie et l'antidatation. D'abord écrit en hébreu, les additions grecques l'ont fait placer dans la LXX parmi « les autres écrits » ou « livres de sagesse. Livre d'espérance, il naît du groupe des Hasidim, les résistants à la culture et religion grecques qu'Antiochus Épiphane voulait imposer. Il a pour but d'encourager les juifs persécutés à suivre l'exemple édifiant du personnage Daniel et de ses compagnons.

Daniel est le représentant de la sagesse, don de Dieu, donné à celui qui est fidèle et met sa confiance en lui. À travers les visions dont il jouit, il découvre que Dieu est le maître de l'histoire. Il est aussi le maître de la vie, et donne la récompense éternelle au juste par la résurrection qui est la restauration de toute la personne humaine. Grâce au salut donné à son serviteur Daniel épargné par les lions, il se montre le seul vrai Dieu.

Finalement en un dernier point Paulin Poucouta fait le lien entre le livre de Daniel, les Hasidim, représentés par les esséniens et les pharisiens, et Jésus. Jésus se fait proche des gens comme les pharisiens, il adopte leur foi en la résurrection exprimée dans le livre de Daniel, et



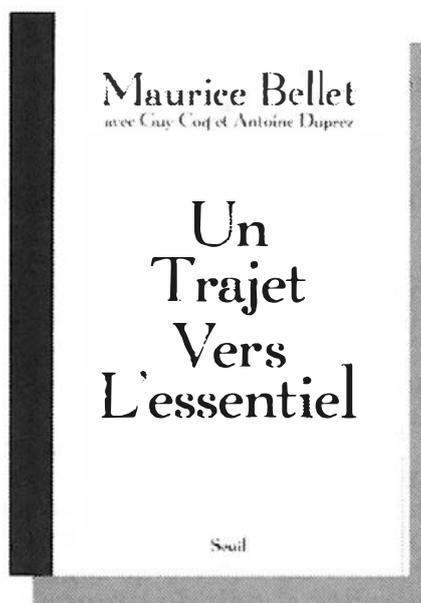
reprend à son compte le titre de "Fils de l'homme" utilisé en Daniel, et amplifié par les évangélistes. Le fascicule se termine par une conclusion qui est une interpellation à réagir à la violence avec la foi de Daniel, mais aussi avec la force de Jésus appelant au pardon et plaçant sa confiance en la miséricorde divine.

Jean-Marie Guillaume

Un Trajet vers l'essentiel

Maurice Bellet avec Guy Coq et Antoine Duprez
Éditions Seuil, 2004, 155 Pages.

Dans ce livre d'entretiens, Maurice Bellet s'explique sur des convictions déjà présentes dans ces précédents ouvrages. Il y a déjà la crise mondiale qui l'inquiète : car, dit-il, « la fonction majeure » de la modernité est l'économie mondialisée qui « avec son idéologie immanente sont les derniers avatars de (la) société moderne ». « Désirer et consommer sont devenus un devoir. » « On peut donner à cette crise un sens positif en la considérant... comme la possibilité d'un passage. » « Il faut passer vers le futur, acceptant que "le passé parle". » « Il importe que toute certitude, croyance, se laisse, "critiquer". Il est dangereux de privilégier le doctrinaire - disciplinaire sur le vécu. « La fonction majeure... doit permettre à l'humanité de se reconnaître humaine. » Quant à la religion, face à la crise ? « Plus que trouver un sens, il s'agit de trouver la vie. » Ainsi Jésus « n'est celui qu'il est que par une double relation : à cette source qu'il nomme Père, à ses frères humains à qui il communique sa vie ». « L'autonomie absolue de l'homme moderne est une plaisanterie. » Car le langage m'a précédé : « Il faut qu'une parole inaugurale me soit donnée à entendre. » Ecouter cette vérité, pour ensuite « la livrer à tous, non sous le mode de conquérir..., mais sous le mode d'en faire céder les murs », de la gratuité, du don.



La critique qu'apportent la philosophie, la psychanalyse oblige à « une façon d'être homme ». Quelque chose a des « chances de se déplacer chez le patient ». Le croyant ne cherche pas dans ces sciences une nouvelle culture, mais il accepte une remise en cause, « d'être délogé de (sa) position ». « Je décide de ne pas défendre ce que je dis. Je l'offre, créant une situation d'hospitalité. »

Guy Lamousse

Les eaux de mon puits

Réflexions sur des expériences de liberté,

Ivone Gebara

Éditions Mols, à Bierges, Belgique, 2003, 235 pages.

Ivone Gebara est brésilienne, issue d'une famille d'immigrés. Sa mère était d'origine syrienne, son père libanais. Religieuse et théologienne de la libération elle a travaillé de nombreuses années dans le Nordeste au sein d'équipes de formation animées par Mgr Helder Camara. Elle vit aujourd'hui près de Recife mêlée au travail de plusieurs groupes de recherche, faisant le pont entre les études universitaires et l'action dans les mouvements populaires.

Dans son nouveau livre, elle se penche "sur la margelle de son puits" et scrute les eaux profondes de sa vie pour en faire partage avec ses lecteurs. Sont particulièrement intéressantes, au point de vue de la mission, les pages de confidences – qui n'ont rien à voir avec un étalage dérisoire de sentiments – dans lesquelles elle montre comment elle a découvert les luttes féministes qui constituent encore son engagement actuel. Elle explique que les mouvements de libération auxquels elle participait ne prenaient pas vraiment en compte la situation réelle des femmes. Celles-ci faisaient partie de la catégorie générale des opprimés sans que la spécificité de l'oppression des femmes soit analysée. La théologie de la libération lui est apparue ainsi très masculine, peu consciente de la domination des hommes sur les femmes. Elle parlait d'un Dieu libérateur toujours au masculin et n'avait cure d'une libération typiquement féminine. L'Église elle-même d'ailleurs ne connaît d'autorité que masculine et légitime de fait de nombreuses formes d'oppression des femmes. En particulier, le corps féminin n'a de valeur qu'en fonction du masculin et de la procréation. La "conversion féministe" d'Ivone Gebara fut pour elle une dure expérience. À partir du moment où elle fit entrer systématiquement cette perspective dans sa pensée théologique elle s'est trouvée éloignée de certains de ses collègues et suspectée par la hiérarchie. Son féminisme étant soupçonné d'hérésie, elle fut un temps harcelée par l'autorité ecclésiastique. Aujourd'hui elle se sent plus tranquille car, reconnaît-elle, elle est sans doute considérée comme moins dangereuse. Les forces plus traditionnelles reviennent massivement dans une Église où on assiste à une nette remontée d'une foi plus intimiste et moins sociale. Beaucoup de fidèles ne cherchent pas dans l'Église un lieu d'engagement pour la justice et la paix mais un lieu où ils se sécurisent face aux menaces d'un monde qui leur fait peur. D'autres pages sont aussi remarquables. Celles qui traitent de la question de Dieu sont hardies, hors des sentiers convenus.

Ivone Gebara avoue ses peurs sans jamais se laisser vaincre par elles car elle n'oublie pas la misère des pauvres et sait d'expérience que la lutte à leurs côtés est dangereuse. Le livre peut paraître un peu long, l'auteure se répète. Elle manifeste parfois d'heureux penchants poétiques. Il est bienfaisant de lire ces pages d'une femme qui a vécu intensément et qui, vieillissant comme elle le dit, s'interroge sur ce monde de dignité et de justice pour lequel elle a donné tellement d'elle-même. L'évolution actuelle de l'Église fait problème et ne laisse pas d'être un peu inquiétante. Ivone Gebara se dit volontiers une abeille. Le miel qu'elle produit a un très léger arrière-goût qui ressemble à de la déception. Mais elle poursuit son chemin de liberté, aimant toujours "les fleurs au milieu des ordures", les inconnues des jardins défendus et les parfums nouveaux.

Pierre Lefebvre

Livres reçus à la rédaction

Histoire des Missions Chrétiennes

Jean Étèvenaux

Éditions St Augustin, mars 2004, 293p.

Le Christ de Tertullien

Jérôme Alexandre

Éditions Desclée, coll. Jésus et Jésus Christ 88, 2004, 297 p.

Jésus-Christ ou Dionysos

La foi Chrétienne en confrontation avec Nietzsche

Paul Valadier

Éditions Desclée, coll. Jésus et Jésus Christ 10, 2004, 196 p.

Découvrir la prière intérieure

L'oraison pour tous

Yves Jausions

Éditions, 2004, 188 p.

Population et pauvreté aujourd'hui les enjeux d'un développement intégral

sous la direction de Stan D'Souza et Joseph Boute

Théologies Pratiques Lumen vitae, 2004, 190 p.

Cahiers de médiologie N° 17 « Missions »

coordonné par Catherine Bertho Lavenir

mai, 2004, Fayard, 282 p.

Achévé d'imprimé par Corlet, S.A.- 14110 Condé-sur-Noireau
N° d'imprimeur : 79587 - dépôt légal : septembre 2004 - imprimé en France
Commission Paritaire des Papiers de presse. Certificat N° 1005 G 83668